

LAURENT ROPA

BOU-RAS

ROMAN

LA NEF DE PARIS ÉDITIONS

*A ma Mère bénie, à ma Femme bien-aimée,
A nos enfants,
A tous,
Espérance !*

Piacé, ce 1^{er} Août 1960.

DU MEME AUTEUR :

Chez Albert Messein, Paris

Romans :

Le Chant de la Noria, 1932

Kâline, 1936

Poésie :

Poètes maltais (anthologie) collection Les Mirages, Tunis.

Le tombeau de Bou-Ras, chez Monnoyer, Le Mans.

1^{er} cahier : *Le Jardin de l'Allélik*, 1953

2^e cahier : *La Prière à Hippone*, 1956

BOU-RAS



© *La Nef de Paris Editions* 1960

LAURENT ROPA

BOU-RAS

LA NEF DE PARIS EDITIONS
25, Rue des Boulangers, PARIS-V^e

CHAPITRE PREMIER

ROUH

I

Karmenou, le pêcheur, ramassa le nouveau-né, le prit dans ses bras rudes avec mille précautions et se hâta de rentrer à la cabane où il le confia à sa femme Karmena.

— « Je l'ai trouvé sur la plage », lui dit-il simplement.

Karmena aima l'enfant aussitôt ; elle le réchauffa contre son cœur en le contemplant dans le ravissement ; puis elle voulut aller voir avec Karmenou l'endroit où il avait fait cette trouvaille sainte. C'est à cet endroit-là et à ce moment-là que Karmenou devait recueillir le nouveau-né : cette heure et ce lieu étaient voulus et bénis.

L'enfant ayant le crâne d'un volume extraordinaire, on l'appela Bou-Ras, c'est-à-dire l'enfant à la grosse tête.

Le soleil étant au zénith et le ciel ruisselant de lumière et d'azur, un aigle plana longtemps au-dessus de la cabane. Alarmée, la mère se rapprocha du berceau, mais elle vit avec étonnement Bou-Ras se réveiller soudain, tendre les bras et se soulever de toutes ses forces en regardant du

côté où était l'aigle qui s'éloignait. Il se rendormit bientôt mais la femme s'attarda auprès de lui en s'émerveillant. Ce qui la captivait ainsi, c'était le sourire de Bou-Ras dormant, car il y avait en lui la douceur du soleil levant béni par toutes les voix de la terre. Elle murmura dans un frisson et joignant les mains :

« L'aigle lui a ravi le cœur ».

* * *

En ce temps-là, la Mer était encore la Vierge splendide échappée du palais sombre de son père l'Océan et courant à la rencontre de son amant le Soleil qui lui fit présent d'une robe de nir. On ne voyait sur son corps que les frémissements ou les convulsions de sa passion et sur ses lèvres, des rochers du levant à ceux du couchant, on n'entendait que ses doux gémissements ou ses fureurs d'amour. La terre dormait, agitée par un rêve traversé de héros et de dieux et bercé par le chant des flots. Le sommeil durait. Cependant tout, dans l'air, dans la clarté du jour, dans l'azur des cieux, dans la voix, dans les chants et les danses des hommes autour des grands feux, à l'entrée des cavernes, dans les signes qu'ils gravaient sur les rochers, dans leurs attitudes étonnées ou méditatives, dans leur front penché, dans le vol des oiseaux, dans les ébats des bêtes qui peuplent les eaux, dans les barrissements des éléphants comme dans l'essor royal des aigles, tout annonçait, tout attendait une merveilleuse naissance. La Fugitive du Couchant, fécondée, alourdie et pensive, cherchait un refuge. Où s'arrêterait-elle, sur quel rivage, dans quel antre pro-

fond ou dans quelle épaisse forêt ? Enfin, après une longue errance et le terme approchant, le Soleil lui dit : « Il est temps de te décider. Je vois que ton cœur hésite encore entre le palais enveloppé de brume de ta naissance et le palais éclatant de lumière où j'ai vu le jour. A mi-chemin entre l'un et l'autre, mon père a fait surgir une terre que je regarde avec une tendresse croissante à chacun de mes voyages et, déjà, comme le berceau de ceux qui naîtront de toi. L'Ile est des plus étroites, juste ce qu'il faut pour y construire un nid ; mais le devin m'a révélé que nos enfants seront indifférents à l'étendue, bien que, dans leur adolescence, ils soient appelés à parcourir le monde d'un bout à l'autre : ainsi seraient-ils bien là, d'autant que, dans les jeux de leur enfance, ils auraient le plaisir de voir à leur gré et selon leur humeur, tantôt l'orient, tantôt l'occident, le commencement et la fin ».

La jeune épouse sourit, et c'est ainsi que vinrent au jour, dans l'Ile sainte, les deux Jumelles divines, la Pensée et la Beauté. Et la Pensée fut l'œil droit de Bou-Ras ; la Beauté fut son œil gauche.

* * *

Celui dont l'Aigle avait ravi le cœur était tout attentif à des voix secrètes. Un matin, sortant avec ses moutons, il sentit une éclosion en lui ; c'était comme une rose qui s'épanouissait. Bou-Ras dit : « Je viens de naître, me voici né ! » Il resta longtemps immobile, étonné de sa naissance, les yeux et la bouche grands ouverts. Quelque chose d'aussi vaste que le monde l'envahissait, faisait éclater les bornes de son âme. Il écou-

tait, mais les résonances subtiles de ce qu'il entendait ; il regardait, mais les réalités vierges dont il ne percevait que les images. Il respirait... Il respirait, respirait, et il s'émerveillait de respirer, de ce va-et-vient du souffle, de ce balancement rythmé au-dessus de l'Abîme, de ce dialogue, de cet appel et de cette réponse. Le souffle, la manifestation en lui de la vie du monde... Cette éblouissante découverte le tint longtemps perdu dans une extase qui le ravissait hors de toute limite, dégagé de toute pesanteur.

Le soleil n'émergeait pas encore au-dessus des toits rougis de la mer natale sur laquelle frémissait la palpitation de la première aube. Dans la lande, les thyms embaumaient ; la rouge silla commençait à briller dans les vallons réveillés par la lumière. Au-dessus des hautes vallées, le temple de Lama-Valé que signalait, dans le lointain, un nuage de fumée qui s'en échappait perpétuellement, dormait encore sur son plateau désert, dans la pieuse brume du matin. Soudain, Bou-Ras se mit à marcher, car quelqu'un lui commandait de marcher ; puis il se mit à courir, à courir, à courir les bras étendus en ailes, en croix, et à chanter un chant appris de personne mais sorti de son cœur à sa naissance. Et ce chant était science du Grand Sahar inexprimée et à jamais inexprimable ; il recélait la puissance impétueuse des torrents qui dévalent sachant bien où ils vont, vêtus de la blancheur des cimes et de l'azur des cieux ; il était plein de l'ivresse des oisillons dans leur nid, de la candeur des fleurs d'oranger et des roses qui viennent d'éclore ou du gazouillement des sources ; il avait la sainteté de l'aube, le suave mystère des chants du coq

quand ils retentissent dans la nuit comme une espérance d'amour ou, à l'aurore, comme la joie retrouvée. Et les agneaux angéliques y bêlaient, l'air du matin y respirait, son souffle léger avait le parfum salubre des choses qui ne finissent pas.

Bou-Ras s'arrêta brusquement, se coucha sur la grève. Il écoutait le battement de sa poitrine pareil à celui de la mer vivante, et il se demandait : « Qui donc est en moi ? » Et comme il rêvait ainsi, une jeune fille lui apparut, souriante, avec de longs cheveux ondulants sur ses épaules et des yeux d'une beauté céleste. Et c'était comme si elle fût sortie de lui. Il la contemplait et s'enivrait d'elle. Au comble de sa joie, il tendit ses bras vers elle et l'appela par son nom :

— Ruhi ! Ruhi !

Elle lui répondit :

— Va où tu dois aller !

Ayant repris ses sens, Bou-Ras regarda longuement autour de lui l'horizon baigné de sainteté matinale. Il entendit encore le commandement angélique : « Va où tu dois aller ! »

Le soleil venait de surgir de l'horizon, vainqueur rayonnant des ténèbres, partout précédé des pourpres messagers. Bou-Ras se dressa, enthousiasmé comme s'il le voyait pour la première fois ; il marcha au-devant de lui, jusque dans l'eau dont les ondes embrasées chantaient le jour dans le recueillement. Il le regarda monter dans le royaume des étoiles. Que ne faisait-il donc avec lui ce voyage sur la route de la Lumière ?

Sorti de l'eau, Bou-Ras errait sur la lande, maintenant, souffle rayonnant et pensif suspendu dans l'espace et dans le temps fraternels. Il

s'arrêta encore. Un braiement puissant, gonflé de sensibilité, rauque et pénible, éclata dans un val-lon et se répandit partout ; d'autres le suivirent et l'accompagnèrent. Ce fut bientôt un vaste concert qui se prolongea longtemps, couvrant toutes les autres voix avec, parfois, des accents de triomphe, et s'acheva comme une plainte. Bou-Ras l'écoutait encore alors qu'il s'était tu. Une abeille, enfin, passa devant lui, toute traversée de lumière nouvelle et comme immatérielle ; il courut après elle, la poursuivit jusqu'à la touffe de thym où elle se mit à butiner ; haletant, il la contemplait, passionné par le mystère de son existence subtile et ailée. Tout d'un coup, elle s'envola, et il la regarda s'éloigner, disparaître, fondue dans l'air lumineux.

* * *

Un jour, Bou-Ras déclara brusquement à sa mère :

— Mère, je veux aller au Temple.

Il ne l'y avait encore jamais accompagnée, mais un prêtre l'avait enchanté par l'énumération des choses qui s'y enseignaient et lui avait appris le nom des premiers signes sacrés qu'il récitait souvent intérieurement ou tout haut quand il se croyait seul.

— Ton fils est aussi savant qu'un prêtre, disait-on à Karmena. Mais, trop pauvre, elle ne pouvait songer à le faire étudier malgré le désir nostalgique qu'il ne cessait de lui en exprimer. Quand elle entreprenait de le calmer, lui disant qu'il était encore trop jeune, que le Temple était trop loin, il répondait avec passion :

— Oh ! j'ouvrirais si bien les yeux, je serais si attentif que rien ne m'échapperait des paroles qui s'entendent, des écritures qui se lisent... Il se représentait le Temple sous la figure d'un lieu embrasé de mille et mille lumières où l'on respirait un air fait de science totale et de parfaite sagesse.

Un matin, allant ouvrir le Temple, le portier vit sur la dernière marche un enfant profondément endormi. Après qu'on l'eut réconforté, car il était harassé, on le questionna. Il s'agissait de Bou-Ras qui, n'y tenant plus, abandonnant ses moutons, était parti dans la direction sacrée. Le grand-prêtre lui demanda :

— Pourquoi as-tu quitté la maison de ton père ? Qu'es-tu venu faire jusqu'ici ?

La voix très douce et très ferme, Bou-Ras répondit :

— Je cherche la Vie.

Après avoir vainement recherché son fils, Karmenou était allé consulter l'oracle qui lui annonça :

— Il a fui le Serpent... Il voyagera sur l'Ane et sera sauvé.

De retour au logis, le bon Karmenou dit au fugitif qu'on venait de lui ramener :

— Puisque le Grand-Sahar le veut, tu fréquenteras désormais le Temple où sont ceux qui savent.

Voilà comment Bou-Ras devint écolier.

que de Bin-L'Arth, guère plus haute qu'un grand chien. Elle avait un adorable petit pas accéléré, et fine, et sensible, et vaillante ! Au moindre signe, il fallait la voir trotter ou galoper, emportant son cavalier dans un nuage !

N'osant demander qu'on le pourvût d'une monture sur laquelle il voyait mal comment il aurait pu tenir, Bou-Ras continua de faire le long trajet à pied, par la pluie ou la chaleur, par le vent ou la neige, la nuit souvent. Cependant, sa mère qui, chaque jour, avait la mort dans l'âme à le tirer de son sommeil avant l'aube afin qu'il ne fût pas en retard, y songeait ; et un matin, Bou-Ras se mit en route sur un bourricot qu'il nomma Nino pensant qu'il ne pouvait ainsi manquer d'avoir les qualités qu'il admirait dans Nina. Il fut bien déçu. Nino, ce n'était pas Nina. Elle était petite, il était haut, elle gracieuse, lui rustique et aussi lourd et lent qu'elle légère et vive. Nina portait tête altière, lui la laissait retomber vers le sol. Elle se montrait heureuse et fière de sa condition de bourrique, mais Nino laissait sans cesse paraître sa honte d'être bourricot et, dans sa perpétuelle méditation, il avait assez l'air de chercher comment il pourrait sortir de sa peau d'âne.

Malgré cela, ou à cause de cela, l'apparition de cette créature sur la voie de Bou-Ras fut un événement insigne dont les effets n'ont pas cessé et ne cesseront pas de se manifester : nous sommes un tissu d'événements qui échoient dans un ordre éternel, et rigoureusement ajustés à un dessein qui est nous mais qui n'est pas de nous et qu'à peine sommes-nous capables de reconnaître à l'instant où il semble achevé.

La grande affaire, pour Bou-Ras, avait été d'escalader sa monture. Plusieurs jours à l'avance, Bin-L'Arth lui donna des leçons : il sautait sur Nina avec l'agilité et l'adresse d'un jeune chat, disant à l'élève : « Fais comme moi ! » Mais vainement l'aidait-il en le prenant par un pied et en le poussant par le derrière, il s'avérait aussi lourd et inepte que son âne. C'était bien autre chose quand Nino portait cette énorme selle que Bou-Ras ne consentit jamais à abandonner pour s'asseoir, à l'instar de son ami, sur une pièce de toile pliée en deux : large, confortable en tous points, le bât le rassurait surtout avec sa proue relevée où il pourrait s'accrocher en cas de tempête ; mais quelle hauteur ! Et de chaque côté pendaient deux immenses poches pleines de foin ! Il lui fallait le secours d'un banc pour atteindre le siège. Sa mère retenait Nino par la tête parce qu'il voulait toujours partir alors que le cavalier tâchait à s'installer, prêt à s'arrêter net dès qu'il le sentait solidement installé enfin, ce qui était, à ce qu'il semble, une de ses façons de protester contre le métier d'âne qu'on l'obligeait à faire. Bou-Ras avait les précautions minutieuses, solennelles d'un disciple de Lama-Valé qui composait un vers et les frousses d'un petit enfant qu'on met pour la première fois dans une barque par mer houleuse. Il attendait que cessassent les ultimes oscillations de la selle et des poches de foin ; après quoi il prenait en mains les rênes que lui tendait sa mère. Enfin, s'étant assuré que sa pesante tête se tenait parfaitement d'aplomb sur ses épaules afin que la stabilité du navire ne fût pas compromise par la moindre inclinaison à droite ou à gauche, il soufflait à sa

tendre maman, mais sans excès de bravoure : « lâche ! » Nino ne s'envolait pas. Nonobstant son orgueilleuse humeur, il n'était qu'un âne et un âne de l'espèce paresseuse. Sortis de la cour, Bou-Ras le sollicitait doucement à tourner à gauche, mais il fonçait obstinément à droite, là où l'attirait l'herbe épaisse qu'il entreprenait aussitôt de pâturer comme s'il se fût agi de cela. Le cavalier hésitait à user de sa houssine de grenadier, redoutant de perdre l'équilibre en frappant ou que, par miracle, ne sachant encore quelle âme habitait son âne, celui-ci ne s'avisât de partir en un galop ailé et de s'emballer de la sorte pour il ne pouvait imaginer quelle effrayante aventure.

En attendant que Bou-Ras et Nino parussent, Bin-L'Arth et Nina, le plus souvent, gambadaient dans les prés, folâtrant, revenant vingt fois sur la route. Quand enfin son compagnon était là, Bin-L'Arth lui disait : « Ton bourricot ne va pas vite, il faudra le dresser ». Aussitôt, excitant Nina d'un claquement de langue, il partait comme une flèche. Bou-Ras ne savait qui il devait admirer le plus, l'ânier intrépide ou la mignonne gazelle qui, bientôt, s'en revenait vers lui heureuse et, approchant son charmant museau de celui de Nino, l'invitait à faire une partie de course. Les gentilles propositions de Nino laissaient Nino froid ; à peine daignait-il tendre une nonchalante oreille vers la belle créature. Pour Bou-Ras, il brûlait d'imiter Bin-L'Arth mais n'osait ; en imagination, il se voyait chevaucher comme lui hardiment, trotter et galoper, luttant de vitesse avec le vent, soulevant sous ses pas un nuage de gloire ; mais il eût voulu que Nino courût sans cou-

rir ou qu'il fût sur son dos sans y être ; de même, quand il le battait, il souhaitait qu'il sentît le bâton mais que, néanmoins, il agît comme s'il ne le sentait pas.

Quand il allait du même pas que lui, Bin-L'Arth, tout au long de la route, entretenait son compagnon des récoltes qu'ils rencontraient, des champs de blé qui épiaient, des vignes alignées sur les coteaux, de la silla qui rougissait les prés, des troupeaux qui erraient dans les landes. Il connaissait le prix de la mesure de chaque produit et le cours des divers marchés. A tel endroit, disait-il, un veau de quatre mois se troquait la semaine dernière contre deux brebis ; à tel autre, un âne en pleine force contre cinq sacs de grains et que, dans toute la contrée, les esclaves devenus fort rares à cause de la guerre, étaient hors de prix. Son imagination ne s'étendait pas au-delà. Loin de s'apprivoiser par la fréquentation des prêtres, son aversion naturelle à l'égard des études s'accroissait.

Bou-Ras, au contraire, avait été un disciple fervent ; mais le doute, maintenant, s'est emparé de lui. Il trouvait la route de plus en plus longue et pénible ; il enviait chaque jour davantage Bin-L'Arth et se sentait inepte et ridicule.

Un jour qu'il voyageait seul, Nino le fit sortir de son rêve sans fin en s'arrêtant brusquement au bord de la route où il l'avait porté sans qu'il s'en rendît compte et où il se mit à brouter. Cette chute avait été affreuse ; sa solitude l'accablait. Il avait en horreur ce bât, ce bâton, cet âne, cette musette bourrée de tablettes, et la route, et ce sempiternel voyage.

— Hue, Nino ! Hue ! proféra-t-il, la voix sourde et l'âme sans courage.

Il n'avait pas plus envie d'avancer que l'Ane. Pourquoi le ferait-il ? Le Rossignol qui chantait sur un grenadier en fleurs, le voyant triste, lui demanda :

— Où vas-tu, Bou-Ras, portant si bas ta grosse tête ?

Il ne répondit pas, car savait-il où il allait ? Le lendemain, il laissa Nino vagabonder à sa guise, paître à son aise : ainsi fut-il conduit dans un vallon solitaire à l'herbe abondante. Ils se sentaient frères. L'Adolescent s'était assis au pied d'un figuier ; l'autre, dressant les oreilles comme jamais ne le fit, le regardait de temps en temps, mâchant bravement et triomphant. La campagne vibrait de chants, de rayons, d'ailes et de parfums. Malgré le trouble qu'éprouvait l'étudiant à la pensée de sa défaillance, il connut bientôt un apaisement qui, peu à peu, le rendit à lui-même.

— Voilà qui est bien, dit Nino.

Une voix appela Bou-Ras qui le fit sursauter et chercher autour de lui ; elle semblait produite tantôt par les vibrations du cristal céleste, tantôt par celles des fibres de son cœur. Voyant que son maître était impressionné, Nino, moqueur, poussa son braiement le plus puissant et le plus long pour couvrir de son éclat la petite voix angélique.

— Nino, Nino ! dit Bou-Ras inquiet et désespéré, tu es mon fidèle compagnon.

L'appel résonnait toujours, cloche éternelle après le braiement éphémère ; il retentissait en

le ressaisissait bientôt ; elle l'accapara au point, ce soir-là, qu'il en oublia de toucher la tablette magique qui retenait le monstre au fond de son repaire. Or, voici ce qu'il disait à Celle qui était en lui :

— Qui es-tu ? Es-tu moi et suis-je toi ?... Es-tu née ?... Où commences-tu ? Où finis-tu ?... Dis-moi, que faisons-nous ici, sur cette route, alors que la nuit arrive ?... Où allons-nous ?... Où nous arrêterons-nous si nous devons nous arrêter ?... Que dois-je penser que je suis : la maison, le voyageur ou l'hôte qui fait les honneurs de sa maison au pèlerin ?...

Bou-Ras songeant ainsi, Nino fit un écart si soudain suivi d'un bond si prodigieux que le cavalier en fut projeté violemment sur le sol : le Serpent s'était approché en sifflant : « zem ! zem ! » Par bonheur, la tablette salvatrice, sortie de la musette dans la chute, fit reculer et fuir le monstre. Cette épouvante laissa Bou-Ras abattu pendant des semaines : il n'allait plus au temple et les fermes injonctions de Rouh, il ne les entendait plus, ou il s'en détournait pour ne pas les entendre. Enfin, un matin que Bin-L'Arth avait fini par consentir à l'accompagner comme autrefois, ils reprirent ensemble leurs chevauchées. A peine à mi-chemin et voyant que malgré la bravoure de Nina on serait encore en retard, Bin-L'Arth posa de nouveau à Bou-Ras la question des questions :

— Crois-tu, Bou-Ras, que nous arriverons aujourd'hui ?

III

Une fois, les deux amis avaient fait halte pour se reposer et déjeuner, mais Bou-Ras était tout occupé d'une tourterelle qu'ils avaient trouvée à demi-morte et qu'il se passionnait à sauver malgré les moqueries de Bin-L'Arth ; il s'ingéniait à lui faire avaler quelques gouttes d'eau et quelques grains. A bout de science et d'art, il posa l'oiseau sur une touffe d'herbe avec d'infinies précautions et très inquiet, voyant qu'il avait peine à retenir sa tête et à ouvrir les yeux.

Il s'assit, et la pensée de la tourterelle mourante réveilla l'émotion qui le bouleversa lors du premier sacrifice humain auquel il lui fut donné d'assister. La vue du sang qui coulait sur l'autel parmi les cantiques et l'encens, lui faisait horreur et le fascinait. Il était tout entier absorbé par il ne savait quelle puissance invisible qu'il s'angoissait pourtant à voir. La bouche grande ouverte, sa tête portant en avant le reste du corps, les yeux fouillant, scrutant, interrogeant, inquiets, il se détachait du premier rang des fidèles, à quelques pas du sacrificateur dont il observait les moindres gestes, respirant à peine. La victime n'était plus qu'une forme inerte. « Ça y est », pensait Bou-Ras, haletant, « ça y est ! » Alors, il se redressait, se prenait le front dans les mains. Il eût voulu sortir, aller, courir dans les champs,

sur les grèves pour réfléchir à l'aise... Ça y est ! Puis, analysant sa pensée, il murmurait : « Il y a un instant, il était ici, présent parmi nous... Il n'est plus ici, maintenant ; où est-il ? Quel mur le sépare de nous ? Quel abîme ? » En vain heurtait-il sa tête contre ce mur, et quand il s'essayait à plonger ses regards dans l'abîme, le vertige le faisait reculer aussitôt et l'obligeait à fermer les yeux. Maintenant, le couteau du sacrificateur fouillait dans le corps ouvert, parmi les viscères. Ce spectacle formidable rappelait Bou-Ras à la cérémonie, de nouveau son esprit se bandait. Que cherchait-il à découvrir dans ces chairs muettes comme un tombeau ?

A quoi s'attendait-il ? Qu'espérait-il ? Machinalement, il se rapprochait, aiguïsait ses regards qu'il dardait dans la cavité sanglante. Il cherchait là-dedans le logement secret de l'âme et de l'esprit ou, du moins, la limite entre l'âme et le corps, entre ce qui s'en va et ce qui demeure après. Mais il ne trouvait rien. Rien que des muscles, des organes mystérieux, des humeurs, et ces hideux intestins, et une vapeur qui s'en échappait, de plus en plus subtile, pour se perdre dans la fumée des herbes brûlées, dernier témoin du feu éteint. La question immense, aigle impitoyable, tenait l'esprit de Bou-Ras dans ses serres.

Ces impressions traversèrent sa conscience avec la rapidité d'une volée de chardonnerets qui passent en gazouillant et s'enfoncent bientôt dans l'épaisseur des vergers. Mais voici que la tourterelle bat soudain des ailes ; Bou-Ras la regarde anxieusement.

— Ne crains rien, lui dit son compagnon railleur, elle ne s'envolera pas...

Des bœufs, des chèvres, des brebis paissaient ; on entendait des bêlements et des mugissements.

Bou-Ras ne mangea presque pas. Son attention fut bientôt accaparée par le bruit des mâchoires de son compagnon qui dévorait infatigablement, et en vain tenta-t-il de se soustraire à la tyrannie insupportable de ce bruit qui s'imposait à lui brutalement. Alors, il se mit à contempler Bin-L'Arth qui mangeait, imperturbable. Se voyant ainsi observé avec cette extraordinaire insistance, Bin-L'Arth demanda :

— Pourquoi me regardes-tu, Bou-Ras ? Serais-je donc devenu tout d'un coup une bête curieuse ? On croirait que tu ne m'as jamais vu...

— Justement, Bin-L'Arth, j'étais en train de m'émerveiller de te voir ainsi que tu es, comme si je te découvrais à l'instant même.

— Je ne suis pas comme j'étais hier ?

— Tu n'y es pas, Bin-L'Arth. Tu es ce que tu étais hier et avant-hier, mais il me semblait, tout à l'heure, en entendant le bruit irritant de tes mâchoires, que je voyais tes dents pour la première fois... Tu as des dents, Bin-L'Arth, comme ces bœufs et ces brebis, et comme nos ânes qui paissent dans le pré...

— Tu ne m'apprends rien, Bou-Ras, je le savais depuis longtemps et, à te dire ma pensée là-dessus, je préférerais ne pas en avoir, car qu'y a-t-il de plus horrible qu'un mal de dents ? Pour moi, quand certaine grosse molaire que j'ai là au fond de la bouche se met à me martyriser comme si j'étais insensible à sa rage, je me ferais volontiers couper la tête. Voilà pourquoi, puisqu'il est trop vrai que j'ai des dents, Bou-Ras, je préférerais ne pas en avoir.

— Tu as des dents, Bin-L'Arth...

— J'ai des dents...

— Tu as aussi des mains avec des ongles au bout de chaque doigt...

— J'ai des mains avec des ongles... Heureusement, Bou-Ras ! Comment ferais-je pour saisir les choses et travailler, porter ma nourriture à la bouche, à moins que de brouter comme fait Nina, pour me gratter la tête et la peau quand je suis dévoré de démangeaisons ; oui, comment m'y prendrais-je si je n'avais pas des mains et des ongles ?

— Tu as des jambes...

— C'est pour marcher, courir, sauter, enfourcher Nina et voyager...

— Tu as un ventre...

— Eh ! où est-ce que je logerais tout ce que je mange ?

— Bin-L'Arth, Bin-L'Arth, tu as un ventre plein de viscères toujours affamés et grognants, tu as des bras et des jambes avec des griffes avides et cruelles, tu as des dents voraces... Tu es comme le bœuf, comme le lion, Bin-L'Arth.

— En effet, Bou-Ras... Je suis comme le bœuf, comme le lion... Je suis comme tous les animaux qui vont et viennent pour pourvoir à leur nourriture... A propos du bœuf et du lion, je me souviens d'avoir vu, dans je ne sais plus quel temple, une image fort curieuse : il y avait d'abord un bœuf, au-dessus du bœuf une tête de lion, au-dessus du lion un oiseau...

— L'Aigle, Bin-L'Arth, l'Aigle qui touche seulement au sol à l'heure du sacrifice et qui plane sans cesse dans l'azur, affamé de la lumière du Grand-Sahar... Car le Bœuf, c'est la force qui la-

boure, le Lion, la force du cœur qui aime et combat... L'Aigle, c'est la force de l'esprit vainqueur.

— Au-dessus du Bœuf, du Lion et de l'Aigle, acheva Bin-L'Arth, il y avait une tête d'homme...

— Cette tête d'homme, Bin-L'Arth, as-tu deviné ce qu'elle représente ?

— Non, Bou-Ras, apprends-le moi, si tu le sais.

— Bin-L'Arth, Bin-L'Arth ! Cette tête, c'est l'ange, un rayon du Grand-Sahar Créateur et Parfait... Il domine l'Aigle, le Lion et le Bœuf qui, de trois animaux font un homme... Mais revenons à notre propos. Je te disais, frère, que tu avais un corps...

— Oui, j'ai un corps ; mais n'en as-tu pas un aussi, Bou-Ras ?

Bou-Ras fit attendre sa réponse.

— J'ai un corps, Bin-L'Arth, dit-il bientôt, ...oui, j'ai un corps. Je suis parfois étonné d'avoir ce corps attaché à moi ou auquel je suis attaché. Il me semble aussi, à certains moments, que je n'ai pas de corps, ou que je suis en dehors de lui, sans lui, que je suis tout simplement, moi, poussière brillante dans le souffle du Grand-Sahar.

— Pour moi, Bou-Ras, je n'ai jamais eu de ces impressions-là et je ne vois pas comment je pourrais être moi, Bin-L'Arth, ton frère et ton compagnon de route, sans ces deux jambes-ci admirablement faites pour enfourcher ma petite bourrique, et sans ces deux bras-ci qui la fouettent et la poussent en avant...

— Bin-L'Arth, mon frère, poursuivit Bou-Ras, la vue de ces mâchoires et de ces griffes voraces et sanguinaires me trouble... Et ce ventre d'excré-

ments et de pourriture, je succombe de malaise, parfois, à y songer...

— Tu fais l'ange, Bou-Ras... As-tu honte de ton corps ?

— Non, Bin-L'Arth.

— Tu le méprises...

— Non, Bin-L'Arth...

— Tu le hais...

— Il m'est cher, Bin-L'Arth, il m'est très cher...

— Alors tu fais la bête ? Nos anciens l'ont dit : « Qui fait l'ange fait la bête ».

— Nos anciens sont sages ; mais dis-moi, ô Bin-L'Arth, toi qui sais voir toutes choses d'un regard simple, dis-moi pourquoi ce corps qui me fait semblable à une bête ?

— Demande-le aux Seigneurs de la Lune qui, à ce qu'on nous a enseigné, ont fourni ce qu'il fallait pour fabriquer tous les corps que nous voyons autour de nous, bêtes, gens, choses et jusqu'aux astres des cieux...

— Pourquoi ce corps qui m'enchaîne et me tyrannise ?

Bin-L'Arth ne comprenait pas.

— Pourquoi ce corps qui me sépare de moi-même ?

— Bin-L'Arth demeurerait interdit.

— Pourquoi ce corps qui fait que je doute de moi-même ?

Dérouté, Bin-L'Arth regardait Bou-Ras.

— Pourquoi ce corps qui fait que je m'oublie moi-même ?

— T'oublier toi-même, Bou-Ras, comment cela pourrait-il t'arriver ?

— Pourquoi ce corps qui fait que j'ignore ce que je suis, ce que je fus, ce que je serai ?

— Tu es Bou-Ras, tu es Bou-Ras ; faudra-t-il que je te l'enseigne ?

— Pourquoi ce corps qui fait que j'erre dans les ténèbres ?

— Mais, Bou-Ras, je ne sais ce que tu veux dire, car il fait grand jour depuis longtemps...

— Pourquoi ce corps qui est le tourment de l'existence ?

— Je te l'ai dit, quand j'ai une rage de dents...

— Pourquoi ce corps qui est moi et qui n'est pas moi ?

— Qui n'est pas toi ?

— Pourquoi ce corps par quoi je suis moi et par quoi je ne suis pas toi, ni Nino, ni Nina, ni le Serpent, ni le Rossignol, ni...

— Tu ne me laisses pas le temps de réfléchir...

— O Bin-L'Arth, pourquoi, pourquoi ce corps ?

— Eh !...

— Dis-moi, ô Bin-L'Arth, dis-moi, sans mon corps serais-je moi ?

— Je ne le crois pas, Bou-Ras.

— Quand mon corps ne sera plus mon corps mais qu'il sera devenu poussière et nourriture des herbes dont s'alimentent bêtes et gens, dis-moi, Bin-L'Arth, dis-moi, existerai-je toujours ?

— Je ne le crois pas, Bou-Ras.

— Et pourtant, Bin-L'Arth...

Bou-Ras s'interrompt.

— Quoi ? Lui demanda son compagnon.

— Et pourtant, reprit-il, et pourtant je suis !... Je suis ! Comment cesserais-je d'être ?

— Tout a une fin.

Bou-Ras s'interrompt encore une fois. Puis il regarda son ami avec étonnement et affirma avec force :

— Non, Bin-L'Arth, non !

— Quand on est mort, on n'existe plus.

Baissant le front, Bou-Ras se recueillit un instant. Puis, se redressant et souriant, il dit :

— Bin-L'Arth, Bin-L'Arth, mon frère ! Tu sais trop bien que tu as un corps. Oublie-le. Ferme les yeux de ton corps. Ouvre les yeux qui ne sont pas les yeux de ton corps, ni les yeux du Bœuf ni même ceux de l'Aigle. Ouvre les yeux de l'Ange. Et tu verras.

— Que verrai-je ?

Après un moment, Bou-Ras répéta lentement, avec une douceur extrême et toujours souriant :

— Tu verras !

La tourterelle se débattait ; Bou-Ras fut sur elle d'un bond, se pencha. Les ailes s'agitèrent encore deux ou trois fois convulsivement, le bec bâilla largement ; puis il se referma pour ne plus se rouvrir.

— Elle est crevée, Bou-Ras, elle est crevée, ta tourterelle, dit Bin-L'Arth froidement.

Bou-Ras contemplait l'oiseau longuement, éperdument ; il considéra le bec, les yeux, les ailes. Et il attendit. Il ne savait quoi. Il fit plusieurs fois le tour du petit cadavre, mû par le mystère qui l'angoissait de cet arrêt, de cette fin. Puis, s'immobilisant, planté devant les restes, il se pencha de nouveau sur eux, il voulait voir s'ils n'allaient pas se ranimer... Mais non, le souffle, le mouvement étaient bien arrêtés, à jamais. Alors, l'Adolescent se redressa, la poitrine oppressée, la gorge serrée. Il soupira profondément, écrasé par un étonnement infini toujours renouvelé ; et il murmura, dans un soupir : « Elle est partie, elle est partie ! » Et il recommença à tour-

ner autour du cadavre, le front bas, les mains au dos.

Bin-L'Arth le regardait avec curiosité se demandant ce qu'il faisait là.

— Pourquoi, finit-il par lui demander,ournes-tu autour de cette bête crevée, Bou-Ras ? A te voir ainsi, songeant, méditant, récitant, on croirait que tu vas, par miracle, la ressusciter. N'y compte pas, surtout ! Crevée elle est, crevée elle restera.

Bou-Ras, relevant la tête, ne répondit rien d'abord. Puis, s'arrêtant, il murmura :

— Elle est morte, Bin-L'Arth...

— Oui, elle est morte, il ne reste plus qu'à l'enterrer.

— Qu'est-ce que cela veut dire qu'elle est morte ?

— Cela veut dire qu'elle n'est plus vivante.

— Qu'est-ce que cela veut dire qu'elle n'est plus vivante ?

— J'ai envie de te répondre, tournant en rond comme tu le faisais tout à l'heure autour de ce cadavre impur : elle n'est plus vivante, cela veut dire qu'elle est morte.

— Elle est morte, elle n'est plus vivante... cela ne te fait rien ?

— Qu'est-ce que tu veux que cela me fasse ?

— Tu mourras aussi, Bin-L'Arth...

— Que le Grand-Sahar me garde, se récria vivement Bin-L'Arth, que le Grand-Sahar me garde, oiseau de malheur ! Comment oses-tu tenir pareil langage à ton ami ?

— Je ne t'ai rien dit de mal, Bin-L'Arth, mais, à ce que je vois, tu as peur de mourir...

— Que le Grand-Sahar nous protège ! Et toi, tu n'as pas peur de mourir, Bou-Ras ?

— Pourquoi as-tu peur de mourir, Bin-L'Arth ?

— Bou-Ras, Bou-Ras, que me demandes-tu là ? De quoi te mêles-tu-là ?

— Bin-L'Arth, pourquoi, dis-moi, as-tu peur de la mort ?

— Quand on est mort, on ne vit plus, Bou-Ras, on n'existe plus, on n'est plus rien de rien.

— La mort est donc mauvaise ?

— Que le Grand-Sahar nous en préserve, Bou-Ras, je la hais !

— La Vie, au contraire, est bonne ?

— La Vie est bonne, Bou-Ras, la Vie est bonne.

— Dis-moi, Bin-L'Arth, dis-moi encore, insiste vivement Bou-Ras, dis-moi pourquoi tu hais la mort.

— Je ne veux pas mourir, je veux vivre... Je hais la mort, je la hais à mort.

— Dis-moi, Bin-L'Arth, dis-moi pourquoi tu la hais.

— Bou-Ras, Bou-Ras, la lumière du soleil est douce. Comment pourrait-on se passer de la bonne lumière du soleil ?

— Oui, Bin-L'Arth, la lumière du soleil est douce, mais dis-moi, dis-moi encore autre chose si tu le peux.

— Quelle joie, Bou-Ras, quelle joie, chaque matin, de revoir le jour ! Le soleil s'annonce et les oiseaux chantent et mille autres créatures les accompagnent de leurs cris reconnaissants.

— Oui, Bin-L'Arth, cela est joie. Mais dis-moi encore autre chose si tu le peux.

— Bou-Ras, Bou-Ras, que veux-tu que je te dise de plus ? Je ne veux pas devenir comme cette bête qui gît à nos pieds et qui pourra dans la terre et ne sera plus rien de rien.

Bou-Ras n'interrogea plus. Tout à coup, d'une voix vibrante et exaltée, il dit :

— Oui, Bin-L'Arth, oui, ton cœur a raison : être, être, être toujours !

Bin-L'Arth finissait de manger ses dernières figues. Voyant que son repas était enfin terminé, Bou-Ras lui demanda :

— Tu as bien déjeuné, frère ?

— Comme toujours ; ces figues étaient savoureuses. Et toi, as-tu bien mangé ?

— Moi aussi. Le raisin que tu m'as offert n'était pas moins savoureux que tes figues, et je n'ai jamais goûté gâteau au miel aussi bien réussi que celui que nous avons partagé.

— Tu aimes les bonnes choses, je le sais, Bou-Ras, et tu t'y connais. Pour moi, je ne te l'apprends pas aujourd'hui, rien ne dépasse le plaisir de bien manger et de bien boire, grâce à quoi l'existence sur cette terre est belle et bonne.

— La vie est divine, ô Bin-L'Arth ! Mais levons-nous et partons, car nous ne sommes pas encore arrivés.

IV

(Des astres sont nés, des astres sont morts..)
Balda avait dépassé l'enfance de peu d'années et déjà il se posait en ennemi du Grand-Sahar. Il le haïssait de l'avoir emprisonné dans les limites de l'espace, du temps, de la raison, et de cacher ses secrets derrière la muraille des apparences. Il prétendait renverser cette muraille, abolir les lois, se libérer et libérer l'univers avec lui. D'autres avaient assumé pareille attitude, son originalité était dans la méthode. Qui donc lui donnerait cette puissance surhumaine ? Lui-même, en se faisant voyant. Se faire voyant, c'est se mettre sens et raison à l'envers, lancer sa conscience à l'aventure, sans guide et sans frein, dans le tourbillon des possibles, acquérir une liberté absolue à l'égard de toutes les lois divines, naturelles et humaines. L'éphèbe monstrueux y travailla furieusement, se vautrant dans l'ordure, dans la débauche, dans l'orgie, dans les maladies honteuses de la chair et dans la cruauté ; ainsi métamorphosé en porc, il pensait avoir acquis une lucidité et une puissance qui l'égalertaient au Grand-Sahar lui-même et le rendraient capable, au moyen d'incantations magiques, de recomposer l'univers selon le libre jeu de sa souveraine fantaisie créatrice. Tel était Balda.

Ayant achevé l'élaboration de son plan, il s'é-

tait écrié, triomphant : « Ça y est ! Je tiens mon système ! » Et il entreprit de prêcher la conquête des mystères de la Vie et de la Mort, et la mort même du Grand-Sahar. On prit ce fils du Chaos au sérieux, on vint à lui de fort loin et on le mit au rang des plus grands prophètes à l'égard desquels il professait un mépris insolent.

Il avait pour compagnon un Bélier puissamment encorné dont la fréquentation assidue lui assurait une partie non négligeable de son pouvoir.

Il déclamait, à l'ordinaire, du haut d'un fumier, car il avait été frappé par le spectacle d'une voyante qui, pour entrer en communion avec le monde des mystères, s'asseyait sur un trépied posé au-dessus de la crevasse d'un rocher d'où s'exhalaient des vapeurs souterraines : faute de rocher aux vapeurs actives, Balda utilisa un fumier fumant. Il en bâtit un tout exprès selon les règles d'un art précis ; aux heures fraîches, à l'aube et après le coucher du soleil, le monticule semblait près de s'enflammer, aussi chaud qu'une poitrine ; les petits enfants y montaient pour s'y réchauffer les pieds.

C'est vers Balda que Bou-Ras dirigeait maintenant son inquiétude, ayant pénétré la vanité des enseignements qu'il avait reçus jusqu'ici. Les deux amis s'engagèrent gaiement sur cette voie nouvelle. Le nez en l'air, Bou-Ras tâchait d'apercevoir de loin le mont sacré. Celui-ci n'avait jamais été plus beau qu'en ce matin de leur arrivée : il était enveloppé d'un voile de vapeur blanche, subtile, énergique, comme douée de sentiment et, en son centre, embrasée de soleil. Impatienté par la lenteur de Nino, Bin-L'Arth prit

soudain le galop pour aller en reconnaissance. Il dit à Bou-Ras qui le rejoignait enfin :

— Ce que nous prenions pour la montagne sainte est un fumier ; que t'en semble, Bou-Ras ? Il y en a de quoi engraisser le jardin de mon père pendant des saisons et des saisons !

Bou-Ras ne répondit pas, mais il considérait longuement la chose, le front haut, la bouche ouverte.

Pendant ce temps, Nino fit son enquête aussi. S'approchant tout près et se plantant là malgré les rappels énergiques du mors, il se mit à flâner avec une sorte de fureur sacrée, à renifler, à humer on sait trop bien quoi, qui semblait lui agréer comme odeur de rose et davantage ; puis, saoul de ces suaves délices et sa conviction apparemment faite, il leva vers le ciel son museau ravi, découvrant ses dents en une lippe à la fois horrible et admirable par quoi il rendait grâces au soleil mais qui ne manqua pas de décontenancer le pieux pèlerin : heureusement, la foi de Bou-Ras était d'une robustesse à toute épreuve.

Quelques voyageurs, en quête d'aventure, s'étaient arrêtés au pied du tertre dans l'attente du message. Il n'y avait parmi eux ni laboureurs, ni pasteurs, ni marins, ni guerriers, mais seulement des scribes aux joues mortes, aux lèvres froides, aux regards ternes. « Voilà, pensa Bou-Ras qui les considérait à l'écart, voilà des gailards qui m'ont l'air d'en savoir long ; on n'a pas cette mine de chouette sans avoir approfondi tous les secrets de la nuit ». Il tâchait, en conséquence, de saisir les propos qu'ils échangeaient. Un mot ne pouvait manquer de frapper son oreille, car il revenait sans cesse accompagné

de quelques autres comme poussins sortis du même nid, c'était *Mystère*.

— Si Balda est le maître du *Mystère*, comme tout semble l'annoncer, pensa tout haut Bou-Ras (en tirant sur les rênes, car Nino recommençait sa lippe), Balda sera mon maître !

Le prodigieux prophète parut enfin. C'était un bel adolescent aux longs cheveux bouclés pendant sur ses épaules, au regard doux et orgueilleux, aux lèvres épaisses. Dans sa force perçait une mortelle inquiétude. Il gravit le sommet d'un pas sûr de conquérant ; puis, enveloppé dans son nuage, il commença, et ce fut magnifique. Les vocables lui obéissaient comme à leur seigneur ; ils accouraient empressés de le servir. Entre eux s'accomplissaient des accouplements étranges, des mariages défendus. Ce qui est mâle devenait femelle, ce qui est femelle devenait mâle. Les mots chantaient, dansaient, hurlaient, ricanaient, bavaient, gémissaient, blasphémaient. Ce qui se voit s'entendait et ce qui s'entend se voyait ; la Rose n'avait pas un parfum mais une voix ; le Serpent faisait l'amour avec la Lune comme le Prophète avec le Bélier ; la Montagne, poursuivie par le Fleuve, cherchait refuge dans le temple souterrain ; l'Ane, épris de la Princesse des Cieux, empruntait les ailes de l'Abeille et s'envolait à sa poursuite à travers les séjours ; les yeux du mort crachaient à la figure du Dragon Zem-Zem et, fatigués, allaient se reposer dans le nid du Rossignol ; le Bélier, repentant et converti, prenait un bain dans le Fleuve et le voici veillant sur la Crèche agenouillée...

Ainsi parlait Balda, de plus en plus lucide à

mesure que se développait l'action des vapeurs. Bou-Ras se sentait secoué par les traits d'une éloquence si puissamment obscure ; cependant, malgré ses efforts persévérants, il ne réussissait pas davantage à trouver sa nourriture dans les messages de Balda que Nino sur les arides pentes de la colline inspirée.

Bou-Ras alla vers le prophète et lui dit :

— Maître, tu as prêché et je t'ai écouté ; je désire maintenant t'interroger. Je suis celui qui cherche la Vie...

— O chercheur bien-aimé, je t'attendais, répondit Balda avec flamme, je t'attendais, te voici sur la voie.

— Dis-moi, ô Maître du Mystère, ô toi qui vois et qui as pénétré le Secret, ne pourrais-tu me le communiquer en termes accessibles à mon âme chétive ?

— Te voici sur la voie... Toi aussi tu seras prophète, un vrai, comme moi ; il n'y en a pas eu d'authentiques depuis des siècles, car je ne compte pas les misérables imposteurs qui usurpent ce titre aujourd'hui ; ils ne voient pas !... Moi, je vois, tu m'entends, je vois ! Et voir, c'est tout quand on veut être prophète...

— Je suis celui qui cherche la Vie...

— Tu as le don, Bou-Ras ; tu seras prophète, un vrai ! On parlera de nous... Toi aussi tu diras : je vois !

— O toi qui vois, je t'ai écouté des jours et des jours, les paroles de vie je ne les ai pas entendues sortir de ta bouche, et me voici plein de trouble et d'inquiétude...

— Tu veux rire, Bou-Ras ? Quoi ! mes inventions ne t'amuse pas ? As-tu vu quelqu'un d'au-

tre jouer avec les vocables avec une aussi prodigieuse fantaisie que moi, les amenant à exprimer, par une subtile invitation, non pas ce qu'ils voudraient dire, mais ce que je leur impose de dire, ce que je vois et que nul autre que moi ne saurait voir ? Car, je le répète, tout mon secret est là : voir ! Mais tu me comprendras parfaitement quand tu auras subi les épreuves des Obscénités sacrées, des Orgies saintes et de la Chair qui se spiritualise...

Comme il était attentif à ce captivant discours, Bou-Ras reçut un choc au dos d'une brutalité farouche, aussitôt suivi de plusieurs autres distribués avec une féroce générosité et qui couchèrent la victime sur le terrain, le corps meurtri, le visage en sang, cependant que le prophète assistait impassible au massacre : le héros de cet assaut était le Bélier de Balda. Voyant son bourreau apaisé s'éloigner et courir à d'autres besognes, le disciple, douloureux et tremblant, osa enfin se relever, se demandant ce que pouvait signifier cette mésaventure.

— J'en arrive à penser et croire, ô Maître, dit-il, que ce traitement barbare que vient de m'infliger ton bélier fait partie de ton enseignement...

— Tu l'as dit, Bou-Ras, car ce Bélier, c'est moi, et je suis ce Bélier. Je suis en lui et il est en moi. Nous frappons le mur de notre front dur et têtu, et ainsi la brèche sera ouverte dans l'Inconnu ; tu y passeras avec moi, Bou-Ras, à cheval sur le Bélier qui t'a choisi.

Bin-L'Arth, qui, ayant d'autres soucis, était allé vagabonder par monts et par vaux, reparut à ce moment ; il descendit vivement de sa bourrique, tourna le dos au prophète, puis :

— Si tu m'en crois, Bou-Ras, dit-il, quittons ce lieu et n'y revenons plus.

Bou-Ras le considéra de son regard attentif. Se retournant vers Balda, Bin-L'Arth reprit :

— Je vais éprouver à ma façon le pouvoir et l'art merveilleux de ce maître. Qu'il me dise seulement, puisqu'il se prétend voyant, ce qu'il voit là où je ne vois rien. Oui, Balda, dis-moi ce que tu vois et je te saluerai prophète...

— Tu n'es pas fait pour voir, répondit Balda méprisant.

— Montre-moi la puissance de ta parole et métamorphose ce monde en un monde plus merveilleux, fait par toi.

— Tout arrive à son heure.

— Ce qui signifie que cette heure n'arrivera jamais pour ton impuissance... Ne dis-tu pas aussi que tu peux t'égaliser au Grand-Sahar, ô impie ! Manifeste-toi donc là, devant moi et devant mon compagnon Bou-Ras, dans la majesté et la splendeur du Parfait, sinon je serai en droit de te traiter en vil imposteur.

Pour toute réponse, Balda rit bruyamment.

— Ne te disais-je pas que ce comédien se jouait de nous et de tous ceux qui viennent l'écouter ? conclut alors Bin-L'Arth. Ce maître n'enseigne rien car il n'a rien à enseigner.

— Retiens ta langue, Bin-L'Arth, retiens ta langue, dit Bou-Ras.

— Je ne me tairai pas avant d'avoir dit son fait à ce charlatan.

Irrité, Balda bondit sur Bin-L'Arth :

— Tu dis, ânier ? hurla-t-il.

— Que tu es un fumiste, répondit Bin-L'Arth sans se décontenancer.

— Tais-toi, Bin-L'Arth, tais-toi ! répétait son ami.

— Fils de truie, menaça le prophète, je te ferai avaler le crottin de ta bourrique !

— Prends garde, répliqua Bin-L'Arth, si tu te frottes à moi, que je ne te fasse avaler cette montagne de fumier-ci qui te sert de perchoir.

Puis, se tournant vers Bou-Ras, il poursuivit en ces termes :

— Si tu savais, ô Bou-Ras, ce que j'ai appris au cours de mes vagabondages par le pays ! Car il y a tels voyages bénis du Grand-Sahar qui instruisent plus sûrement que les sermons des faux prophètes. Sache donc que derrière la colline que tu vois là, j'ai rencontré un groupe de bergers, de chevriers et de bouviers, des mâles et des femelles ; la musique de leurs pipeaux m'attira vers eux et je passai une bonne heure à les écouter, rivalisant de science et d'art pour plaire aux nymphes qui leur décernaient des couronnes confectionnées par leurs mains habiles. Un vieillard disait des récits sacrés : ainsi appris-je de ses lèvres savantes et claires l'histoire du Bouvier Bara-Ni qui vainquit le Dragon. J'en vins à parler de notre prophète Balda : à ce nom, toute la compagnie éclata d'un rire qui fit résonner le vallon. Balda, me dit-on, fut un des nôtres ; un vieux bouvier m'apprit qu'il lui avait enseigné l'art de la flûte et qu'il en jouait à ravir les plus difficiles.

Comme Bin-L'Arth discourait ainsi, une pierre l'effleura, lancée par Balda qui rompait le combat, furieux, et rejoignait le Bélier.

— Va donc, lui cria Bin-L'Arth de toutes ses

forces, accompagnant ses paroles d'un caillou qui l'atteignit à la tête, va donc, prophète du Fumier !

Puis, s'adressant à Bou-Ras :

— Les bergers m'apprirent comment Balda, méprisant par étrange orgueil le doux art du pipeau qui nous vient du ciel, se mit en tête de devenir prophète, et je fus instruit de la manière dont il s'y prenait pour acquérir son savoir nouveau... J'en ai rougi de dégoût et de honte.

Se retournant vers le prophète qui disparaissait au fond de la vallée, il s'écria :

— O Balda ! puissent les craintives brebis de la vallée devenir des louves furieuses et te faire perdre le goût de prophétiser !

Dès le lendemain, par une décision brusque, Balda prenait congé de ses disciples. Sa parole se fit âpre et insultante. Il clama :

— Que voulez-vous de moi ? Qu'attendez-vous de moi ? Je crache à votre figure de porcs. Pourquoi, ô scribes, ô prêtres imbéciles et traîtres, pourquoi consignez-vous mes propos sur vos tablettes ? Le Grand-Sahar n'aurait-il donc pas d'oreilles pour m'entendre ? Ou comptez-vous faire commerce de mes paroles ?

Il dit encore :

— Je suis celui qui n'accepte pas la loi... Je crache au visage du Grand-Sahar.

Il dit encore :

— La Source est tarie. J'ai tout dit et je n'ai rien dit. Je me tais et je vais courir après moi. Voilà pourquoi je me tais... O Scribes ! vous vous êtes jetés sur mes paroles de rien comme des

chiens affamés se jettent sur la charogne. Mes paroles vous empoisonneront et vous périrez.

Bou-Ras était bouleversé et scandalisé ; assis sur un talus, tirant machinalement sur les rênes de Nino impatienté, il écoutait toujours, cependant que l'auditoire se dispersait dans une rumeur que dominaient quelques voix véhémentes.

CHAPITRE II

PAR LES SENTIERS DE LA MONTAGNE

I

Bin-L'Arth, qui était allé parcourir la contrée, s'en revenait avec Nina, sifflant et chantant joyeusement ; il s'assit à côté de son compagnon toujours à la même place dans le champ désert et qui lui dit, heureux de le revoir :

— Nous avons éprouvé une fois de plus qu'il faut se défier du bruit que fait un homme et plus encore du bruit qui est fait autour de son nom et de ses paroles. Certains audacieux gagnent, certes, plus aisément le crédit de la foule par leurs discours habiles que ne le ferait le Grand-Sahar lui-même s'il venait à s'incarner et à se présenter à elle pour lui enseigner la vérité. Le cœur de l'homme n'est peut-être pas fait pour contenir la vérité. Nous n'en continuerons pas moins à la poursuivre d'un zèle égal et d'un égal amour. Aussi, Bin-L'Arth, je vais te demander une chose sur quoi cet impie ne m'a pas permis de l'interroger.

— Je te répondrai de mon mieux, Bou-Ras.

— Dis-moi donc, Bin-L'Arth, sais-tu pourquoi nous sommes sur cette terre-ci qui est tantôt dans la lumière tantôt dans les ténèbres ?

— Je suis comme quelqu'un qui tomberait de

la lune, s'exclama Bin-L'Arth ; je ne m'attendais pas à cette question, mais je croyais plutôt qu'il s'agissait de quelque chose ayant quelque rapport avec notre voyage sans fin, par exemple, ou avec la guerre qui fait aujourd'hui les denrées à la fois si rares et si chères que les pauvres gens sont condamnés à mourir de faim pendant que les trafiquants s'engraissent et amassent des fortunes dont ils ne savent que faire.

...O Bou-Ras, n'as-tu pas remarqué cette situation déplorable ?

— Je l'ai remarquée, Bin-L'Arth, mais reviens de ta surprise, mon ami, et réfléchis à ma demande : pourquoi sommes-nous sur cette terre ?

— Quelle étrange question ! Tu n'en as jamais que de cette sorte à me proposer... Sais-tu que je puis t'embarrasser aussi et qu'il me suffirait, pour cela, de te prier de me faire connaître le prix d'une mesure de froment ou d'un bouc dont les cornes commencent à pointer, ou d'une génisse blanche vendue aux prêtres de Lama-Valé pour le sacrifice de minuit ? Saurais-tu seulement évaluer l'âge de Nino en écartant ses lèvres ? Je te mets de même au défi de retourner aussi bien que moi un champ pour lui confier la semence...

— Ne nous embarrassons pas de toutes ces choses admirables, pour l'instant, interrompit Bou-Ras. Chaque chose en son temps. Efforce-toi donc quelque peu et réponds à ma question : Pourquoi sommes-nous sur la terre ?

— Si je n'ai pas encore répondu ce n'est pas parce que je le sais fort bien comme tu pourrais le supposer, mais plutôt parce que je n'en sais rien. Je ne m'étais jamais demandé pourquoi j'étais sur la terre ; ce sont là de ces sortes de

questions qui ne se lèvent jamais dans mon cerveau. Cependant, après y avoir réfléchi un peu, il me semble que je puis te contenter : ne suis-je pas sur la terre pour vivre ? Voilà ma réponse, Bou-Ras : je suis sur la terre pour vivre.

— Pour vivre, oui, Bin-L'Arth ! Pour vivre ! Mais qu'entendrons-nous par cette chose divine : vivre ?

Voyant l'embarras de Bin-L'Arth, Bou-Ras l'interrogea :

— Vivre, est-ce siffler et chanter ?

— Certes, siffler et chanter, c'est vivre.

— Vivre, est-ce acheter et vendre du froment ?

— Certes...

— Acheter ou vendre des brebis, des ânes et des génisses ?

— Certes, certes ! Mais, Bou-Ras, attention ! il s'agit d'éviter la perte et de réaliser, au contraire, de gros bénéfices.

— Vivre, est-ce donc éviter de perdre et gagner le plus possible ?

— Je crois que chacun s'affaire à cela autour de nous, à la campagne comme à la ville.

— Vivre, est-ce labourer la terre, ensemençer, planter et récolter ?

— C'est comme tu dis...

— Vivre, est-ce filer, tisser, fabriquer, tailler la pierre ou le bois pour produire des objets utiles ?

— C'est ainsi, Bou-Ras.

— Vivre, est-ce manger, boire, digérer et tout le reste que tu sais ?

— Bou-Ras, Bou-Ras, comment peux-tu me demander ces choses comme si tu en doutais ?

— Vivre, est-ce respirer ?

— Tant qu'on respire, on vit... Tiens, regarde Nino et Nina qui s'ébrouent dans le pré et soufflent comme le vent, on voit leurs flancs battre, ils respirent et c'est cela qui fait qu'ils vivent, à ce que je pense. Mais je t'interrogerai à mon tour, car j'ai souvent entendu les vieux sages de chez nous se poser les questions que je vais te soumettre. Dis-moi, Bou-Ras, pourquoi nous faisons tout ce que nous faisons : le sais-tu ?

— C'est pour vivre, Bin-L'Arth.

— Bien répondu ! s'exclama Bin-L'Arth qui alors multiplia les questions :

— Pourquoi remplissons-nous sans cesse notre poitrine du souffle du monde qui pénètre soit par la bouche soit par les narines ? Pourquoi rejetons-nous aussitôt après ce même air loin de nous comme on le ferait d'un poison ? Pourquoi veillons-nous ? Pourquoi dormons-nous ? Pourquoi travaillons-nous ? Pourquoi nous reposons-nous ? Pourquoi les époux saluent-ils avec joie la naissance d'un enfant ? Pourquoi offrent-ils ce même enfant en sacrifice au Grand-Sahar sur l'ordre de l'oracle ? Pourquoi le guerrier combat-il avec courage et s'expose-t-il à la mort ? Pourquoi Kara-Kas et Kara-Kous font-ils la guerre ? Pourquoi les mages observent-ils la marche des astres ? Pourquoi Sinna et Sinno enseignent-ils ce qui est et ce qui n'est pas ? Pourquoi Aanéï l'immortel chante-t-il la grandeur et la gloire de Sahar le Parfait et le Bien-Aimé ? Pourquoi honorons-nous les morts et les accompagnons-nous avec des chants et des prières jusqu'au lieu de leur sépulture ?

— Pour vivre ! Pour vivre ! répondait Bou-Ras.

— Et maintenant, reprit Bin-L'Arth, dis-moi pourquoi nous ne faisons pas tout ce que nous ne faisons pas... Pourquoi ne tuons-nous pas notre frère ? Pourquoi ne nous nourrissons-nous pas de la chair des animaux sacrés ?

Chaque fois, Bou-Ras répondait :

— Pour vivre !

— Tu n'as pas fait une seule faute, s'écria Bin-L'Arth admiratif, car les sages répondaient comme toi à toutes ces questions et à d'autres semblables ; ils disaient toujours, exactement comme tu viens de le faire : « Pour vivre ! Pour vivre ! »

Alors, Bou-Ras dit :

— J'attendais de toi une autre question à laquelle les sages n'ont pas manqué de penser ; la voici : Pourquoi mourons-nous ?

C'était un coup de fouet pour l'esprit lent de Bin-L'Arth.

— Pourquoi mourons-nous ? fit-il. Quelle question ! Pour moi, ne pensant qu'à vivre, il ne m'est jamais venu à l'idée de me demander pourquoi l'on mourait... Oui, Bou-Ras, je ne me soucie que de vivre ; mais un jour viendra où je ne vivrai plus, où je ne vivrai pas. Je le sais, parce que je vois bien, maintenant, que c'est ainsi que vont les choses de ce monde. Ma mère est morte, mes grands-parents sont morts, deux de mes oncles, trois de mes cousins sont morts... Chaque jour j'apprends que quelqu'un est mort... Et c'est partout ainsi, sur toute la terre, à ce qu'on dit, depuis que la vie est sur cette terre. Nous mourons. Je pense, maintenant, depuis que tu m'as demandé pourquoi nous mourons, que nous pourrions

aussi bien ne pas mourir... Pourquoi mourons-nous, Bou-Ras ?

— C'est moi qui te pose la question, Bin-L'Arth.

— Je crois bien que lorsque j'y aurai réfléchi toute ma vie, et même un peu après, je n'en serai pas plus avancé... Mais toi, Bou-Ras, qui m'as posé la question, tu dois connaître la réponse.

— Tu te trompes, frère. On ne connaît pas la réponse à toutes les questions qui se lèvent dans l'esprit. Je ne sais pas pourquoi nous mourons.

— Les bêtes meurent aussi, Bou-Ras, et les plantes... Il me semble raisonnable de penser que nous partageons en cela le sort des plantes et des bêtes.

— Mais pourquoi les tourterelles et les figuiers meurent-ils ?

— C'est...

— Mais pour quelle fin la destinée du vivant est-elle de se transformer en poussière, de devenir pareil à cette pierre ?

— C'est...

— Mais ce qui dans le vivant vivait, quel est son sort, Bin-L'Arth, quel est le sort de ce qui dans le vivant vivait ?

— Bou-Ras, Bou-Ras, tu veux ma mort !

— Des prêtres ont enseigné que l'homme avait été créé immortel ; le péché l'aurait condamné à mourir. Faut-il le croire, Bin-L'Arth ?

— Tes questions ne me laissent pas le temps de respirer.

— L'homme condamné à mourir peut se racheter par la loi. Connais-tu la loi, Bin-L'Arth ?

— Tu me casses la tête ! Me prends-tu pour un prêtre, pour un prophète, pour un mage ? Tu in-

terrogeras ceux qui savent... Nos ânes sont reposés et ne demandent qu'à reprendre la route. Si tu m'en crois, levons le camp et reprenons notre voyage éclairé par la sainte lumière du Soleil. Fouettons, trottons, galopons, chantons, emplissons notre cœur de la lumière et du souffle du monde... Voilà la vie, Bou-Ras, et elle est belle et bonne, que t'en semble ?

— Tu l'as dit, Bin-L'Arth...

II

Après bien des temps, Bin-L'Arth dit à Bou-Ras :

— J'ai entendu parler d'un savant étonnant. Pour t'instruire tout de suite de la haute idée qu'il convient d'en avoir, je te dirai qu'il se proclame dieu tout-puissant, qu'il enseigne à la race des hommes à s'adorer. Il est émerveillé de lui-même : c'est ce qui frappe d'abord. Il est très vrai que sa science est des plus curieuses. Il sait appeler par leur nom tout ce qui se voit et se touche, plantes, rochers, animaux, ceux de l'eau aussi bien que ceux de l'air, et même les étoiles du firmament. Il enseigne à compter, peser, mesurer. M'est avis que voilà des enseignements tout à fait propres à nous tirer d'embarras en plus d'une circonstance difficile. Sache que ce savant, qui a nom Aaref, a explication à tout ou se dit capable de trouver explication à tout, qu'il sait ce que les choses sont et ce qu'elles ne sont pas. Au surplus, il donne son enseignement dans un temple immense composé d'un très grand nombre de parties dans chacune desquelles des chercheurs sans nombre étudient : ils tournent et retournent en tous sens l'objet de leur curiosité

dévorante ; ils l'examinent, le découpent, séparent des choses qui y étaient réunies et confondues, mélangent et combinent d'autres choses qui se trouvaient séparées... Ils apportent à cette besogne une ardeur vraiment étonnante et en tout comparable à celle que l'on remarque chez les vers dévorant un cadavre. J'ajouterai que Aaref et ceux qui le secondent sont entourés d'un nombre incalculable d'instruments de toutes formes et de toutes dimensions qui donnent la plus extraordinaire idée de leur puissance et inspirent la plus profonde considération. Enfin, les résultats de leurs travaux sont relatés sur des tablettes en quantité telle qu'il faut être savant pour arriver à leur dénombrement et plus savant encore pour les classer en espèces ; car il y a science et science à ce qu'ils enseignent, et il ne faut pas confondre l'une avec l'autre. On a déposé ces écrits dans des souterrains si vastes qu'il faudrait des journées entières pour les parcourir... A ce propos, Bou-Ras, il faut que je te confie une pensée, assez sotte, je l'avoue, qui m'est venue et qui ne cesse de me taquiner : je me suis demandé pourquoi les savants qui besognent dans le palais de Aaref se donnent tant de mal pour découvrir la science puisqu'ils l'ensevelissent ensuite dans des caveaux où elle est aussitôt oubliée et tout à fait comme si elle n'avait jamais existé. Le nombre des tablettes s'accroît chaque jour, chaque heure : qui donc pourrait jamais les lire toutes ? Personne, sans doute, et voilà, j'imagine, la réponse à ma demande...

— Quoi qu'il en soit, dit Bou-Ras qui avait écouté avec la plus vive attention, tout ce que tu viens de me rapporter sur le temple de Aaref me

donne grande envie de le connaître ; allons à lui, Bin-L'Arth.

Bou-Ras trouva Aaref curieux, surprenant et doué d'un pouvoir sans limite, en apparence. Bientôt, il lui parut seulement divertissant ; enfin, ses occupations lui firent l'effet de jeux sans grande conséquence. Il le comparait à un tisserand qui, ayant achevé une toile, la trouverait défaite le matin sans pouvoir empêcher un sort inexorable d'anéantir la nuit son ouvrage de chaque jour ; ou encore à quelqu'un qui, tournant en rond, reviendrait toujours à son point de départ et serait condamné à tourner ainsi indéfiniment. Il disait aussi : « Aaref est pareil à celui qui veut passer à pied là où il faudrait des ailes ». Plus d'une fois, assistant aux expériences et aux démonstrations du maître, Bou-Ras fut tenté de lui poser la question que son compagnon lui adressait à la vue de la nonchalance et de la lenteur exaspérante de Nino : « Maître, arriverons-nous bientôt ? »

Un soir, définitivement désabusé, il s'écria :

— Non ! Non ! nous n'arriverons pas, ni aujourd'hui, ni demain... nous n'arriverons jamais... Cette route-ci ne peut mener à rien !

Il se présenta à l'Explicateur pour lui annoncer sa décision de le quitter. Il le trouva occupé à observer avec une attention extrême il ne savait quelle poussière.

— Maître, dit-il, je dois me séparer de toi.

Aaref ne l'avait ni vu ni entendu ; il murmurait avec une ardeur passionnée :

— Je les aurai, tes secrets, je les aurai jusqu'au dernier !

Il finit par remarquer la présence de son disciple.

— Viens voir, Bou-Ras, viens voir, lui cria-t-il avec une sorte d'ivresse... Une découverte sans précédent, révolutionnaire. Toutes les énergies de l'Univers seront en ma possession par elle. Toutes les énergies, entends-tu ? Tous les secrets, tous les pouvoirs... Je tiendrai tout cela en ma main, à mes ordres, j'en ferai ce que je voudrai... La Science, je te l'ai dit, l'Aarf tout-puissant, je te l'ai répété mille fois et ne cesserai de le proclamer, depuis qu'elle s'est mise en marche, va d'un pas résolu et invincible à la conquête de l'Univers. Rien ne l'arrêtera. Tout, un jour, sera su, connu, clair, de ce qui est encore ignoré, inconnu, obscur... Tout ! Un jour, je dirai : c'est fini ! Il n'y a plus rien à chercher, j'ai fait le tour de l'Inconnu, j'ai dévoilé ce qui se cachait. Imagine cela, Bou-Ras ! Plus de mystère dans le monde ! Déjà, je me demandais, non sans quelque inquiétude, ce que je pourrais faire après, quand nous tiendrons tout, tout dans le creux de ma main comme j'y tiens cette poussière... Car, Bou-Ras, te représentes-tu cela, mon cerveau de chercheur et de conquérant par quoi je triomphe du Grand-Sahar, n'ayant plus rien à vaincre, c'est-à-dire plus rien à faire, sans raison d'être... Mais j'ai trouvé, Bou-Ras, j'ai trouvé : de cette poussière en quoi j'aurai réduit le Monde, je referai le Monde ! Un Monde sur un plan nouveau, un Monde à moi ! ...Bou-Ras, Bou-Ras, écoute bien ceci : le Grand Sahar n'est pas, tu m'entends, le Grand-Sahar c'est l'Aarf !... C'est moi !

Bou-Ras avait écouté immobile, la tête haute.

Quand Aaref se fut tu, il dit, la voix ferme :

— Maître, je dois me séparer de toi.

Le savant regarda son élève sans trop de surprise.

— Et où irais-tu ? lui demanda-t-il après un moment.

— Là où je dois aller...

— Tes études sont à peine commencées...

— Ce commencement a suffi pour me détourner de toi.

— Tu sais, ingrat, que je rêvais de faire de toi l'héritier de ma science et de la puissance qu'elle donne...

— Ta science est morte, sa puissance est dérisoire.

— Moi qui me suis passionné à te faire part de toutes mes conquêtes !

— Hélas !

— Ne t'ai-je pas enseigné les nombres ?

— Oui, maître, oui, intervint vivement Bin-L'Arth qui venait d'arriver... Tu nous as enseigné les nombres, j'en suis témoin ; grâce à toi je sais ce qu'est un et ce qu'est plus d'un, je sais calculer avec sûreté...

— Cela n'est rien, maître, le dernier nombre seul importe, et tu ne le connaîtras pas, dit Bouras.

— Ne t'ai-je pas enseigné les figures et leurs rapports ? interrogea Aaref.

— J'ai remarqué par-dessus tout, ô Maître, s'écria Bin-L'Arth qui voulait devancer son condisciple, la figure de la roue, la roue avec ses rayons qui la font ressembler au Soleil sacré. Sais-tu, à ce propos, à quoi travaille ma tête depuis que j'ai connu cette figure vraiment surpre-

nante ? Je songe à fabriquer un char porté sur deux roues. Nous y attellerons Nino et Nina : la vertu de cette machine fera avancer le char merveilleusement et Nino, ainsi accouplé à Nina sera obligé de trotter en dépit de sa paresse. M'est avis que, de la sorte, nous éviterons bien des fatigues...

— Cela n'est rien, dit Bou-Ras, du même ton calme ; une seule figure importe et tu ne sauras jamais la mesurer ni la représenter.

— Ne t'ai-je pas enseigné l'eau, l'air, le feu ?

— Cela n'est rien : la science du Grand-Sahar est infinie.

— Le feu, Bou-Ras, reprit Aaref avec force, le feu qui est l'âme du Soleil, des Etoiles et du Tonnerre et dont le Grand-Sahar était si jaloux, ne t'ai-je pas appris à l'évoquer et à le faire paraître dans toute sa splendeur en entrechoquant deux pierres ou en frottant deux écorces l'une sur l'autre ?

— Oui, dit Bin-L'Arth, le feu est étonnant ; je m'ingénierai à en tirer tout le profit possible...

— ...Le feu dont l'essence subtile, je le pressens, transformera la matière ? par quoi ce qui est ne sera plus et ce qui n'était pas sera...

— Cela n'est rien... rien...

L'Explicateur continua :

— Les animaux, les plantes qui peuplent la terre, l'air, les rivières, les mers, je les ai comptés, nommés, comparés afin de reconnaître de la manière la plus aisée en quoi ils se ressemblent et par quoi ils diffèrent...

— Tu as fait des rapprochements extrêmement curieux, ô Maître ! et je suis fort aise de savoir que Nina a quatre pattes alors que j'en ai seule-

ment deux qu'on appelle jambes et que, par ailleurs, Nina est pourvue de deux oreilles très remarquables par leur longueur alors que les miennes, au contraire, sont fort courtes.

— Cela n'est rien, répéta Bou-Ras, répondant à Aaref. Le Grand-Sahar a fait surgir du néant toutes ces créatures et d'autres encore, sans doute, que tu ne connaîtras jamais, et en bien plus grand nombre, et toi-même, et ta pauvre petite machine à tout comprendre et à tout expliquer...

Aaref reprit :

— Les astres innombrables qui errent au firmament, je les ai distingués, appelés, j'ai calculé leurs dimensions et leurs distances prodigieuses, jalonné leur route, prédit leur passage...

— Maître, Maître, interrompit Bin-L'Arth, je n'arrive pas à concevoir comment tant d'astres peuvent ainsi circuler dans l'espace sans se heurter jamais et sans tomber. En somme, il me suffit de savoir qu'ils ne tomberont pas sur moi, et tu m'en as donné l'assurance.

— ...Je soupçonne dans l'espace des fluides mystérieux qui recèlent sûrement en eux toutes les énergies de l'Univers ; je les capterai, Bou-Ras, les dompterai et maîtriserai comme on dompte et maîtrise un cheval habitué à errer sans loi dans la plaine...

— Ton pouvoir est infini, maître Aaref, lança vivement Bin-L'Arth. Une chose que tu devrais nous enseigner, car voilà une incertitude qui me tracasse depuis quelque temps, c'est l'endroit par où l'on pourrait gagner la route du ciel... J'aime les aventures par-dessus tout depuis que je voyage avec Bou-Ras et, dès que j'aurai

fabriqué mon chariot avec ses deux roues semblables au soleil, je ne dis pas qu'un voyage là-haut ne me tenterait pas... Je ferai des roues solides, car je ne veux pas subir le sort de ces deux malheureux cochers que tu nous as montrés, ô Maître, du côté où le soleil ne paraît jamais et qui, ayant perdu les roues de leur char, attendent éternellement qu'on leur en apporte d'autres... Ah ! la route merveilleuse que ce Zodiaque dont tu nous as parlé ! Saturne avec son squelette et sa faux, Jupiter, le père du Ciel, Mars portant une épée et chargé de flèches, le Soleil aux cheveux flamboyants, Vénus qui se lève à chaque aurore en souriant, Mercure aux pieds ailés, la Lune qui est la mère universelle : tels sont les voyageurs illustres qui parcourent cette voie splendide, montés sur des chars traînés par des pigeons, des colombes, des paons, des hippogriffes, des femmes ou des chevaux... Je crois que nous ne ferons pas trop mauvaise figure parmi eux avec notre char attelé de Nino et de Nina, qu'en dis-tu, Bou-Ras ? Les auberges ne manqueront pas pour nous restaurer quand nous voudrons prendre un repos bien gagné ; il y en a douze également espacées les unes des autres, ce qui est sagement fait, et elles ont pour enseigne le Bélier, le Taureau, les Gémeaux, l'Ecrevisse, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, la Chèvre, le Verseau, les Poissons... Mais, pas plus que Mercure, Vénus et tous leurs compagnons, nous ne voyagerons pour le seul plaisir... Il doit y avoir des trésors, là-haut ! N'est-ce pas là que se trouvent l'Empire des Monts-Bleus et le Royaume des Saphyrs que nous révéla jadis Balda, cet impudent imposteur ?

Bin-L'Arth ayant fini son monologue, Bou-Ras, s'adressant au Maître, dit :

— Quand bien même tu tiendrais dans le creux de ta main tous les astres des cieux, tous les animaux, toutes les plantes, tous les êtres de l'air et des eaux, et tous les esprits qui emplissent l'espace et qui sont, certes, bien plus nombreux et puissants que les poussières de la terre, les gouttes d'eau des océans et les étoiles du firmament, alors même, ô chétif, cela ne serait rien !

Aaref maîtrisait son irritation ; de plus en plus ardent, il reprit :

— Je sais, Bou-Ras, je sais quel est le problème qui te préoccupe ; je le résoudrai comme j'en ai résolu tant d'autres, comme je résoudrai tous les problèmes. Ma méthode est souveraine : bientôt, n'en doute pas, je pourrai t'apprendre comment il se fait que tu te meus, que tu respires, que tu sens, que tu es, que tu es toi...

— Entends-tu, Bou-Ras ? cria Bin-L'Arth... Comment tu te meus, comment tu respires, comment tu sens... Je ne m'étais jamais demandé cela... Je croyais tout bêtement que je me mouvais parce que je me mouvais, que je respirais parce que je respirais, et ainsi de suite. Quand on est ignorant on ne sait vraiment rien de rien et la science, ma foi, est une bien belle chose !

— ...Je diviserai les organes, les tissus et les humeurs en parties si petites, poursuivit le maître, que le mécanisme de ce qui vit ne saurait manquer de se découvrir à moi dans sa simplicité intime et parfaite.

— Et puis après, ô maître du Rien ? Cela encore ne sera rien !

— La Science, Bou-Ras ! La Science, l'Aarf !

— Je pense et dis comme toi, maître, opina Bin-L'Arth dans une intervention rapide : La Science ! l'Aarf ! l'Aarf !... Mais Bou-Ras n'est jamais content...

— Tu ne sauras jamais rien de la Science unique, suprême, affirma encore Bou-Ras.

— Quoi, Bou-Ras, tant de notions, tant de secrets dévoilés et consignés sur mes tablettes...

— Des divertissements, de la poussière de mort.

— Quoi, Bou-Ras, l'Aarf, la méthode...

— J'en suis rassasié. Ma faim, cependant, est plus âpre que jamais.

— Quelle étrange inquiétude que la tienne !

— En effet, Maître, approuva Bin-L'Arth, j'ai là un singulier compagnon ; tu devrais m'expliquer pourquoi je me suis attaché à lui si fidèlement.

Et Bou-Ras, répondant toujours au savant, dit :

— A cette inquiétude, je ne connais pas de nom dans ta langue, tu ne t'en soucies pas. Et je n'existe que par elle.

Aaref hocha la tête et eut un sourire presque méprisant. Puis il dit :

— J'attends que tu t'expliques, Bou-Ras.

Bou-Ras hésita. Puis il murmura, car sa pensée était confuse :

— La Lumière, la Joie de l'Univers...

— La Lumière de l'Univers, Bou-Ras...

— L'âme du monde qui est dans les plantes des champs comme dans le peuple des cieux...

— L'âme...

— Le Rossignol la proclame, et la pierre mê-

me, et la poussière des chemins dans leur sublime et éternelle extase.

— Mais, Bou-Ras...

— La Princesse de mon cœur, la Princesse du Monde, dit Bou-Ras qui s'animait de plus en plus...

— Tu...

— Mélita ! Mélita-Haya, ô Aaref !

A ces mots, Bin-L'Arth s'écria, le ton plein d'une piété véritable :

— Haya, je la connais : que son saint nom soit béni ! Que celui qui ne l'adore pas perde aussitôt la lumière du jour et la joie de respirer !

— Mélita ! s'exclama Aaref.

— C'est d'Elle que je suis en quête, continua Bou-Ras, d'Elle seule. D'elle je suis affamé... Le chemin où tu m'as engagé m'en éloigne...

Le silence qui suivit fut rompu par la voix aigre d'un petit homme au front étroit, un assistant qui crut utile d'intervenir :

— Ton langage, dit-il à Bou-Ras, n'a aucune valeur scientifique, mon pauvre ami. C'est le langage de l'ignorance et de la superstition... Par-tons de ce que perçoivent nos sens physiques — nos sens physiques, tu m'entends bien — et par ces témoignages nous nous ferons une idée claire et précise de l'Univers, de la place de l'homme dans l'Univers, de sa destinée présente et future.

Satisfait, le second s'en retourna à sa besogne.

— C'est donc en vain, ô Bou-Ras, reprit alors Aaref, que je me suis efforcé de chasser de ton cœur ces rêves de l'imposture ou de l'ignorance que tu y nourris... Tu t'épuises à courir après le vent... Le chemin de l'Aarf seul est sûr.

— Tu es pareil, répondit l'élève, à celui qui arrive à un endroit où sa route bifurque : d'un côté, le chemin est étroit, montueux, escarpé, incertain, tortueux, bordé de précipices, coupé de crevasses effrayantes, désert et désolant ; de l'autre, il est large, aisé, se déroulant à travers une vaste plaine lumineuse qui offre fréquemment quelque distraction ou quelque utilité nouvelle, ou quelque nouvelle illusion de puissance : tu n'hésites pas, mais tu te lances à corps perdu dans cette voie, tu y cours en triomphateur. Jusqu'à quand ? Un jour viendra où tu arriveras devant la forêt impénétrable où tu reconnaîtras la vanité de tes victoires, où se présentera de nouveau à tes yeux le dur chemin de la montagne qui humilie, mais qui doit déboucher finalement sur la voie divine de la lumière et de l'azur.

— O Maître, s'écria Bin-L'Arth, Bou-Ras c'est celui qui voit ce que les autres ne voient pas ! Balda l'a sûrement influencé.

Bou-Ras, n'ayant plus rien à ajouter, déclara :

— Je dois me séparer de toi, maître.

— Insensé ! soupira encore Aaref, le ton amer.

— Pour moi, reprit Bin-L'Arth, je pense avoir appris ici tout ce qu'il m'était possible d'apprendre et, je le déclare franchement, il ne me déplait pas de courir de nouvelles aventures. Mais, Bou-Ras, ô grosse tête pleine de choses cachées, vers où prétends-tu me mener à ta suite, désormais !

— Je reprendrai la route qui doit nous mener là où nous devons arriver.

— C'est donc toujours la même, observa Bin-L'Arth avec humeur.

— Visionnaire ! Visionnaire ! ricana Aaref.

Les deux pèlerins se trouvèrent bientôt dans une vallée retirée où ils remarquèrent une petite cabane solitaire. Devant la porte était assis un beau vieillard au front haut, aux yeux vifs ; son air était humble et doux.

Ce vieillard était Aarif, le fondateur de l'Aarf.

Frappé par sa vénérable beauté, Bou-Ras le salua et s'arrêta pour l'interroger et s'instruire.

— Ce temple que vous fuyez, lui dit le solitaire, est un blasphème, car il est œuvre d'orgueil. Je le renie... Oui, fuis ce temple où l'on divise mais où l'on ignore l'Unité.

— Quel chemin devrai-je donc prendre, ô saint vieillard qui sais ?

— Non, non, je ne sais pas... Je cherche mais je ne saurai jamais. Voici mon unique science : il faut chercher, car chercher c'est adorer... Cherche donc avec amour, selon le désir de ton cœur, et tu arriveras où tu dois arriver.

III

Ce soir-là Karmena paissait les brebis sur la lande à l'odeur joyeuse ; l'air était plein d'encens et d'anges ; les anges parlaient à Karmena et elle les écoutait ; et son cœur était comme une rose enivrée de son parfum.

Bou-Ras errait au fond de la lande, là où l'on ne voyait presque plus. Apercevant son ombre, Karmena en tressaillit d'une joie sainte, comme le sein de la mer quand y éclot une étoile ; elle dit :

— C'est mon agneau qui paît.

Il fut longtemps avant d'arriver près d'elle ; et quand il y fut, il ne parla point. Elle lui dit :

— La nuit vient, mon fils.

Il répondit, la voix basse :

— La nuit est depuis des temps en moi...

— Je vois la nuit en toi depuis des temps...

— Les ténèbres sont lourdes et mauvaises, dit-il encore.

Karmena se taisait. Il se tut aussi. Ils demeurèrent longtemps ainsi, debout l'un devant l'autre. Des brebis bêlaient ; on entendait les flots chuchoter sur la grève. Enfin, l'Adolescent dit :

— Mère, ton silence est science et délivre mon âme.

Elle répondit :

— J'ai rêvé pour la deuxième fois que tu épouserais la plus belle princesse du Monde et que nous serions à tes côtés, ton père et moi au jour des noces. J'ai vu la Lune, alors qu'elle était au levant et que les cieux éblouissaient de lumière, tisser ta rayonnante robe nuptiale.

Karmenou émergea de l'ombre. S'approchant, il dit :

— Voici que le ciel a ouvert toutes ses portes aux étoiles ; rentrons. Et ils s'acheminèrent vers la cabane. Mais Bou-Ras, laissant rentrer son père et sa mère, resta dehors. C'était l'esprit qui le retenait dehors. On entendait le murmure calme et profond du fleuve. Bou-Ras s'arrêta pour mettre son âme à l'unisson du fleuve ; la lune se leva bientôt et sa clarté le réjouit.

— Sais-tu à quoi je rêve, Bin-L'Arth ? demanda-t-il à son fidèle compagnon quand celui-ci fut près de lui.

— Apprends-le-moi, Bou-Ras, et ainsi je ne l'ignorerai plus.

— As-tu réfléchi quelquefois, Bin-L'Arth, sur ce que les prêtres du temple de Sawa, qui m'instruisirent autrefois, appellent la Loi et le Péché ?

— Cela ne m'est jamais arrivé.

— Ces prêtres enseignaient que nous devons agir de manière à plaire et à ne pas déplaire au Parfait.

— Je l'ai entendu dire. Ne disent-ils pas aussi qu'il faut plaire à son père et ne pas lui déplaire sous peine de châtiment ? Est-ce la même chose, Bou-Ras ? Et si on déplaît au Parfait, faut-il s'attendre à un châtiment ?

— On l'enseigne, Bin-L'Arth.

- Apprends-moi donc ce qu'est la Loi.
- La Loi c'est ce qui est bon.
- Et le Péché ?
- Ce qui est mauvais.
- Voilà donc, Bou-Ras, un enseignement qui me paraît admirable. Je l'ai toujours observé jusqu'ici quoique sans le savoir, et je continuerai : ma règle a toujours été d'éviter tout ce qui me fait mal et d'aller à ce qui me fait du bien.
- Qu'entends-tu dire par là ?
- Je ne consomme jamais de nourriture désagréable au goût ou dangereuse à ma santé et à ma conservation ; par contre, j'absorbe volontiers un fruit et une viande savoureuse qui me procurent plaisir et force. Et ainsi de tout le reste. Ne fais-tu pas de même, Bou-Ras ?
- Toutes les bêtes en font autant : vois comme Nino et Nina savent choisir parmi les herbes que leur offre le pré. Sommes-nous absolument comme Nino et Nina, Bin-L'Arth ?
- Quelle question, Bou-Ras, quelle question !
- En effet, Bin-L'Arth, quelle question !
- J'ai toujours eu beaucoup d'amitié pour les bêtes. En quoi diffèrent-elles de nous si, toutefois, elles en diffèrent ?
- Je te le demande.
- Je ne vois pas très bien... Leur corps, pour la plupart d'entre elles, est presque en tous points pareil au nôtre...
- En effet.
- Elles respirent, se nourrissent, se meuvent. sentent tout comme nous...
- En effet.
- Comme nous aussi, ne connaissent-elles pas les plaisirs de l'amour et de l'amitié ?

— Nino et Nina confirment ce que tu dis des bêtes en général.

— Elles raisonnent, à ce qu'il me semble, concluent, décident...

— Plus d'une fois déjà, Nino m'a donné occasion de l'observer...

As-tu remarqué, ô Bou-Ras, à quel point les bêtes ont horreur de la mort et comme elles deviennent tristes quand elles se sentent près de leur fin ?

— En effet.

— Il me paraît, cependant, que le peuple des Bêtes n'est ni aussi ingénieux ni aussi industrieux que celui des Hommes.

— C'est que la race des Bêtes est plus parfaite, Bin-L'Arth ; elle possède de nature ce que nous acquérons péniblement à force de travaux : des membres rapides qui lui donnent la maîtrise de la terre, des ailes par quoi elle domine l'air, des nageoires par quoi elle est reine des eaux. Ou convient-il de penser, comme on me l'a enseigné au temple de Sawa, que l'être le plus parfait est celui qui a le plus à faire pour subsister ?

— Je ne le crois pas, Bou-Ras, s'il est vrai que le Grand-Sahar, Créateur des mondes, est appelé le Parfait parce qu'il ne lui manque rien...

— Les prêtres de Sawa s'émerveillent des privilèges qui seraient le partage des hommes. Ne faudrait-il pas, plutôt, gémir sur leur imperfection qui fait de leur existence terrestre un combat sans fin ?... Un combat de tous les instants, contre la nature, contre la maladie, contre leurs semblables, contre leurs passions ?... Un combat qu'ils ne peuvent pas plus arrêter qu'on ne peut arrêter les vagues de la mer, et soutenu par des

illusions et des mirages, par des espérances souvent déçues mais toujours renaissantes, parce que vivre c'est espérer...

Après un silence, Bou-Ras reprit :

— Nous ne sommes ni supérieurs ni inférieurs aux bêtes, ni meilleurs ni pires, peut-être... Mais quelle importance cela a-t-il ?

— En conversant, Bou-Ras, les idées me viennent comme l'appétit vient en mangeant. Songeant donc aux meurtres, aux guerres, j'ai souvent pensé que nous étions pires que les bêtes. Des centaines de milliers d'ennemis déportés, réduits en esclavage, torturés, massacrés, livrés aux flammes : je n'ai jamais ouï dire que pareilles horreurs aient été perpétrées par les tigres. La bête chasse en quête de la nourriture qui est sa vie ; l'homme tue parce qu'il hait la vie de son semblable ou qu'il la méprise.

— Le meurtre est donc un péché, Bin-L'Arth ?

— Sans doute, Bou-Ras.

— Sans doute, sans doute mille et mille fois ! C'est le Péché des Péchés ! Mais, Bin-L'Arth, as-tu remarqué que notre existence se nourrit de ce péché capital ?

— Je ne l'ai pas remarqué, Bou-Ras.

— N'avons-nous pas fait, tout à l'heure, notre repas d'un gigot ?

— Il était succulent.

— Mais l'agneau dont provenait ce gigot vivait, Bin-L'Arth, il ne demandait qu'à vivre, à cabrioler avec ses compagnons, sous le regard attentif de sa mère, dans la prairie et le soleil. On l'a sacrifié et nous l'avons dévoré... Et c'est ainsi, chaque jour, à chaque heure du jour, un égorgement perpétuel pour apaiser notre faim

ou flatter notre gourmandise : bœufs, vaches, chèvres, brebis, agneaux, génisses, porcs... quel innombrable troupeau de victimes, Bin-L'Arth, donne son sang pour nous, pour nous racheter de la mort !... Je pourrais te parler des plantes aussi...

— Eh ! pourrions-nous subsister avec de l'air, de l'eau et des pierres ?

— Mais pourquoi, ô Bin-L'Arth, sommes-nous dans la nécessité de détruire la vie pour vivre ?

— Sahar-le-Parfait ne demande-t-il pas lui-même le sang des sacrifices ?

— Ne nous égarons pas, Bin-L'Arth ! Je te disais que les prêtres de Sawa m'enseignèrent la Loi...

— En effet, Bou-Ras, et tu m'as appris que la Loi c'est ce qui est bon, le Péché, ce qui est mauvais...

— Cela te satisfait-il ?

— Parfaitement. Cela est simple ; je te l'ai dit : j'ai toujours aimé ce qui est bon, un gâteau au miel, par exemple ; j'ai toujours évité le mal, comme les coups de bâton ou les piqûres du serpent.

— Cela est simple si tu considères seulement qu'il y a des choses à faire et des choses à éviter ; c'est plus difficile si l'on se demande quelles sont les choses à faire et celles dont on doit se détourner. Les prêtres ne s'entendaient pas toujours sur ce point : la vérité de Si-Ra était parfois l'erreur de Ra-Si ; ce qui était pur pour Mi-Ti était impur pour Ti-Mi...

— Il est très vrai que ce qui est bon pour l'un n'est pas forcément bon pour l'autre : ainsi, Bou-Ras, tu n'aimes pas les pois chiches au cumin

dont je me régale, mais tu es friand d'orge grillée alors que je préfère le maïs rôti trempé dans l'eau salée. Les prêtres de Sawa...

— Dis-moi, Bin-L'Arth, dis-moi pourquoi tu évites les morsures du serpent.

— Eh ! Bou-Ras, tu le sais bien : la morsure du serpent me tuerait et je tiens à ma vie.

— Le péché, Bin-L'Arth, c'est ce qui tue ; le bien, c'est ce qui fait vivre.

— La morsure du serpent...

— Tout péché est pire mille fois que morsure du serpent... Rappelle-toi, Bin-L'Arth : il n'est que la Vie, Mélita-Haya, la Fille rayonnante du Grand-Sahar...

— Je ne l'ai pas oublié, Bou-Ras.

— N'est-ce pas par amour d'Elle et pour aller à sa rencontre joyeuse que nous reprendrons la route avec Nino et Nina ?

— Il me semble, parfois, que nous pourrions l'aimer et en jouir sans courir si loin...

— O Bin-L'Arth, en vérité, sache-le, il n'est de péché que contre la Vie. Tout péché est un péché contre la Vie.

— Je retiendrai tes paroles.

— La Vie est éternelle pour celui qui croit en Elle et la désire de tout son amour.

— Faut-il le croire, Bou-Ras ?

— Aime la Vie de tout ton amour, et tu vivras ! Voilà le premier commandement du Parfait.

— Y en a-t-il un autre ?

— Voici le deuxième : vis et laisse vivre ! Le troisième : Vis et aide à vivre ! Voici le quatrième, qui est le commandement des commandements : Vis pour aider à vivre !

IV

Le char, qui occupa les pensées de Bin-L'Arth si longtemps, étant construit enfin, on s'était mis en route vers le temple de Lama-Valé : Bou-Ras ne se lassait pas de courir sans cesse vers de nouvelles promesses.

Ce matin-là, alors qu'ils roulaient, leur attention fut attirée par une troupe de cavaliers qui venaient de surgir de la montagne. Quelqu'un se détachait en avant et, quand il fut assez près, Bin-L'Arth s'écria :

— Vive le roi Kara-Kas !

Le roi Kara-Kas, qui régnait sur le pays du Grand-Faucon, avait été, autrefois, leur condisciple. Il les considérait, semblait-il, avec une extrême curiosité et, quand il fut à leur hauteur, s'arrêta.

— Je suis content de vous rencontrer, leur dit-il. Vous avez là une étrange machine...

— Un char, s'empressa d'expliquer Bin-L'Arth très flatté ; c'est moi qui l'ai inventé et fabriqué.

— Tu as toujours été ingénieux, Bin-L'Arth, dit Kara-Kas en mettant pied à terre pendant que son escorte s'arrêtait à petite distance.

O roi Kara-Kas, je dois cette invention à l'enseignement de Aaref, le grand savant qui n'ignore rien.

— Je n'ai pas été sans entendre parler de lui.

— Il est sujet du roi Kara-Kous.

— C'est un homme dangereux.

— Pourquoi donc ? Aaref passe son temps à étudier...

— Ces chercheurs sont des magiciens redoutables. Avec leur manie entêtée d'arracher ses secrets au Grand-Sahar, ils trouveront le moyen de réduire en cendre et fumée le monde avec ses habitants... Ce char même qui t'a été suggéré par les leçons de ce savant, je vois bien quel parti en tirera quelque jour mon ennemi Kara-Kous. Grâce à son esprit diabolique, ton char sera bientôt une machine de guerre dressée contre moi... Mais je le préviendrai. Je lui déclarerai la guerre, j'enlèverai ce magicien.

— La guerre, Kara-Kas, la guerre, dit Bou-Ras en prenant les mains du roi dans les siennes, mais la guerre est le plus terrible des péchés !

— Cher rêveur ! répondit Kara-Kas en riant. Tu te souviens, je le vois, des enseignements des prêtres de Sawa, mais les prêtres de Sawa prêchent pour les anges incorruptibles. La guerre est inévitable tant que le monde sera divisé comme il est... Je veux l'unifier sous un seul commandement. Kara-Kous est mon ennemi, je suis sûr qu'il médite d'envahir mon royaume avec ses troupes bien entraînées et armées comme des démons...

— En es-tu sûr, Kara-Kas ? demanda Bou-Ras.

— Si Kara-Kas le dit, c'est qu'il a des preuves, dit Bin-L'Arth.

— Kara-Kous est trop puissant, trop riche : ne sais-tu pas que ses greniers regorgent de grains, que des troupeaux innombrables de mou-

tons, de vaches, d'ânes et de chevaux peuplent ses plaines... Il est trop riche, trop puissant !

— Quelle importance cela a-t-il ? interrogea Bou-Ras.

— Eh ! fit vivement Bin-L'Arth, Kara-Kous est trop riche, trop puissant.

— O Roi ! A quoi cela sert-il d'amasser des richesses ? Ne suffit-il pas que chacun ne manque pas du nécessaire ? demanda encore Bou-Ras.

— O Bou-Ras, tu rêves, tu rêves !... Kara-Kous a fait la guerre à mon père, détruit nos villes et nos temples, brûlé nos récoltes, violé nos femmes...

— Je le sais... Kara-Kous a agi contre la Loi.

— Il dépêche ses agents pour prêcher contre les croyances sacrées de nos ancêtres, poursuit Kara-Kas, et introduire chez nous une nouvelle foi et de nouveaux principes de gouvernement...

— Ce monarque a donc le diable au corps, dit Bin-L'Arth. Le mieux est que chacun conserve la religion et les lois de ses ancêtres.

— Mes prêtres et mes nobles l'entendent ainsi. Nous ferons la guerre à Kara-Kous et notre peuple sera derrière nous. Nous lui imposerons nos lois et nos dieux ; nos lois sont sacrées, nos dieux seuls sont véritables...

— Sans doute, mais il n'en est pas moins vrai que ton terrible ennemi tient ses lois pour les plus sacrées, ses dieux comme les seuls véritables...

— C'est un barbare. Nous détruirons ses temples par les flammes, nous briserons les tables de ses lois.

— O Roi ! ne fais pas cela !

— Pourquoi ne ferais-je pas cela ?

— La paix est divine.

— La vérité est divine, ô Bou-Ras, et il faut, quand on la possède, la répandre à travers le monde comme le soleil répand la lumière.

— Pourquoi, ô vous qui conduisez les peuples, pourquoi ne recherchez-vous pas, par-dessus tout, la tranquillité de vos sujets ? Pourquoi vous jalousez-vous, vous soupçonnez-vous, vous guettez-vous ?

— Tu rêves, Bou-Ras, tu rêves toujours ! dit le roi gaîment.

— Pourquoi ne cherchez-vous pas à vous entendre ? Pourquoi ne vous entendez-vous pas alors que toute concession faite par amour de la paix est toujours moins cruelle que la guerre ? ...Pourquoi ne dites-vous pas : « Voici, nous sommes rois, nous avons la puissance, nous voulons la paix et le bonheur de nos sujets. Nous pouvons donner la paix et le bonheur à nos enfants. Si nous ne le pouvons pas, où est donc notre puissance ? A quoi sert notre sceptre ? En vérité, si nous ne le pouvons pas, renonçons à une vaine royauté. Mais nous le pouvons, la terre est vaste, il y a place et nourriture pour chacun sous le soleil : vivons en paix... » Voilà, ô roi ! ce que vous devriez dire et faire ! Pourquoi ne le faites-vous pas ? Pourquoi cela ne s'est-il jamais fait ? Quel serpent de malédiction emplit les cœurs de convoitises, de mensonges, de haine, de trahison ? Quel esprit ennemi vous arme, vous pousse les uns contre les autres et plonge vos peuples dans l'effroi, le deuil, la misère, la souffrance et la mort ?

Ainsi parla Bou-Ras.

— Tu t'exagères le mal, Bou-Ras, répliqua le Roi... Qu'est-ce que le supplice d'un homme dans l'harmonie des mondes ? Quest-ce que le supplice d'un peuple ? Qu'est-ce même son extermination ? Crois-tu que l'anéantissement d'une fourmilière ait tant de conséquences pour l'univers ?

— Elle en a, ô Roi ! elle en a !

— Ce n'est pas moi qui ai fait la loi du monde, et la loi du monde est telle. Il faut lutter, guerroyer, vaincre, répandre le beau sang chaud et rouge. On dirait que la terre a soif et que si le sang cessait de se répandre sur elle comme le plus saint et le plus agréable des sacrifices, toute grandeur et tout héroïsme cesseraient d'avoir des temples. L'existence est-elle autre chose qu'un immense et perpétuel champ de bataille où il faut vaincre ou périr ? Le monde est ainsi ; ce n'est pas nous qui l'avons fait et nous n'avons pas le pouvoir de le refaire. Il faudrait commencer par nous refaire nous-mêmes. Nous sommes ce que furent nos ancêtres, nos enfants seront ce que nous sommes : des tigres avides de proie, assoiffés de sang...

— J'ai horreur du sang répandu, dit Bin-L'Arth.

— Serais-tu lâche ?

— Je ne sais pas, mais je tiens à mon sang... Et toi, Kara-Kas, n'y tiens-tu pas aussi ?

— Pas aux dépens de ma gloire.

— Quelle gloire ? demanda Bou-Ras.

— Que sais-je ? Que sais-je ?... La gloire de se sentir fort et de vaincre l'ennemi, de terrasser le mal. Cela n'est-il pas digne d'envie ?

— Hélas !

— Les hommes ne goûteront les bienfaits de la paix, affirma Kara-Kas, que lorsqu'ils ne formeront plus qu'un seul royaume. Je veux être le roi de la Victoire et de la Paix. Je vaincrai le Mal qui divise et asservit les hommes. Je veux la gloire de dominer toute la terre. Voilà pourquoi je déclarerai la guerre à Kara-Kous ; quand je l'aurai vaincu, je m'attaquerai à d'autres princes. Car je veux la paix. Je donnerai la paix à ceux qui la désirent... Je vous emmène avec moi, venez, je ferai votre fortune.

— Je n'aime pas la guerre, répondit vivement Bin-L'Arth, je ne l'ai pas caché.

— Une autre entreprise m'occupe tout entier, dit Bou-Ras.

Mais, déjà, le roi s'était mis à examiner le char avec le plus profond intérêt.

Appelant un des hommes de son escorte :

— Prends le plan de cette machine, lui ordonna-t-il. Arrivés dans notre capitale, nous en fabriquerons des milliers pour nos batailles : la surprise sera grande chez Kara-Kous et ses soldats, nous les taillerons en pièces au premier choc. J'ai dit.

Comme le roi allait remonter à cheval, Bou-Ras s'approcha et lui dit :

— Montre-moi tes mains, ô Roi de la Victoire et de la Paix !

Le souverain lui montra ses mains.

Bou-Ras lui demanda encore :

— Ouvre la bouche.

Kara-Kas ouvrit la bouche.

— Tu as des ongles, ô roi de la Victoire ! Tu as des dents, ô roi de la Paix ! Tu es fait pour

les combats sanglants, non pour la paix, tu es fait pour diviser, non pour unir, dit Bou-Ras.

Il se tut un instant. Puis, il reprit :

— Non, non, la Paix ne sera pas sur la terre tant que l'homme aura des griffes et des crocs !

V

Le temple de Lama-Valé n'était plus très loin. On venait d'arriver dans la vallée de la Lumière encadrée de cimes neigeuses. Le soleil, s'élevant au-dessus des sommets, gagnait peu à peu tous les recoins de la plaine. Les troupeaux, les oiseaux, les plantes, les toits, l'air, les eaux, tout parlait, tout priait. Bou-Ras avait relevé la tête, et il écoutait, et il regardait, et sa contemplation était adoration. Il avait le regard tendu de ceux qui voient au-delà de ce qu'ils perçoivent. Des cloches sonnaient qui faisaient vibrer son cœur. Des paysans et des paysannes allaient au sanctuaire, les bras chargés de fleurs et de fruits. Bou-Ras était captivé par la marche lente et heureuse des nuages blancs frangés de rose qui voyageaient ainsi, légèrement, suavement, âmes en pèlerinage. De vallée en vallée, des autels s'étagaient dans la montagne et formaient une échelle de la prière.

Le char roulait maintenant au bord du fleuve à l'eau profonde et bleue qui passait dans une vapeur dorée et transparente. Bou-Ras aimait le fleuve d'un amour aussi puissant que mystérieux. Il y voyait l'image de ce qui fuit et demeure. Aucune joie ne dépassait celle qu'il éprouvait à le contempler et à l'entendre pendant des heures ; les ondes qui se forment, se déforment

pour renaître plus loin de leur néant, cette vie et cette mort si intimement liées qu'elles sont inséparables ; la pensée sacrée qui circule en elles, les gonfle, les porte, leur donne une forme et une voix, elle le captivait et le récréait délicieusement.

On fit halte pour abreuver les ânes et leur donner un peu de répit. Des nymphes battaient le linge sur la rive. Autant pour leur montrer sa science que pour exercer sa mémoire rebelle, Bin-L'Arth entreprit de répéter un poème de Lama-Valé qu'il avait du mal à retenir.

Bientôt, au détour du fleuve, s'avançant lentement, surgit une nef, poussée par le souffle de mai ; elle rayonnait dans la splendeur du fardeau qu'elle portait, une divine Adolescente. Debout, tournée vers la proue, elle ne faisait qu'un avec le vaisseau de lumière et de chant ; sa royale chevelure répandue sur ses épaules était composée de rayons de feu qui la rattachaient de toutes parts à l'Univers. A son approche, les créatures s'exaltaient, secouées d'une animation printanière. Nino, ayant fini de se régaler de bonne eau fraîche, regarda Nina avec une douce émotion, puis, ivre d'amour, claironna un braiement splendide qui fit retentir toute la vallée. Et c'était de toutes parts, dans les abîmes et dans les âmes, dans ceux qui dormaient et dans ceux qui veillaient, dans ceux qui étaient sur la route et dans ceux qui attendaient l'heure du départ, un universel élan de tendresse.

— La fille de notre saint Roi ! cria joyeusement une nymphe.

— Bénis-nous, ô Aimée ! ô Eternelle, Fille de Sahar le divin Créateur ! répondit le chœur

de ses compagnes. Et toutes, se redressant, dévoilèrent leurs seins chastes et robustes, les offrant à la Vierge.

Bou-Ras, vibrant, la contemplait.

Bin-L'Arth aussi fut saisi par le délire général. Comme le navire passait, il ne put contenir le flux de lyrisme qui le soulevait ; il se mit à déclamer à haute voix. Il s'interrompit tout à coup, soit qu'il fût étonné de s'entendre, soit qu'il voulût juger de l'effet de ce début. Puis il reprit :

De même être en tous les êtres, ô
Poursuivie du Désir qui est la Vie !...

Jamais, depuis Balda, on n'avait ouï aussi invraisemblable musique. La surprise devint rapidement du malaise. Les arbres cessèrent de murmurer ; les bœufs qui paissaient, dressèrent les cornes comme s'ils sentaient l'orage. Bou-Ras, qui ne quittait pas Mélita-Haya des yeux, la vit pâlir. Bin-L'Arth interpréta le soudain et pénible silence qui s'était fait comme une invitation à poursuivre :

comme ils demeurent...
Comme la Vie, d'avoir en pensée
Et très saint, érigé le lingam monolithe
Qu'entoura le serpent dardant sa tête vite !

Le chant lama-valéen produisait l'effet d'un blasphème. La nef s'évanouit brusquement. La fureur et la panique s'emparaient de tous. Les nymphes se couvraient le sein en se demandant ce que Bin-L'Arth avait dit ; les oiseaux fuyaient en épais nuages, les arbres frissonnaient. Bin-

L'Arth déclamait avec une frénésie croissante, grisé par l'incantation :

Sur le livre vain du Mage savant
Sifflera le Serpent puis soufflera le Vent,
Sans merci supprimant ce qu'il condamne.
O Page pure ! Abeille, Abeille d'or !
Te revoici gardienne du trésor,
Fidèle à ton époux docile, l'Ane !...

Nino s'amusait à regarder les bœufs qui, sur l'autre rive, creusaient le sol de leurs sabots surexcités. Enflant de plus en plus sa voix, le récitant roulait des yeux farouches et bavait merveilleusement ; on eût dit qu'il s'adressait à toute la Nature attentive et le prodigieux flux poétique s'acheva dans le délire :

Or, insciente — et de science inassouvie
La Vie à se savoir perpétue la Vie.

L'exaspération était à son comble. La queue frissonnante, le front et les cornes épiques dressés contre un ennemi invisible, les taureaux s'élançaient à travers les pâturages ; soudain, ils stoppaient, regardant droit devant eux, menaçants, reniflant sauvagement ; puis, après avoir de nouveau labouré le sol avec fureur en rejetant la terre derrière eux, ils repartaient avec une fureur nouvelle. Bien loin de se demander quelle mouche piquait les merveilleux ruminants en révolte, Bin-L'Arth les admirait et, enthousiasmé, se prit à les exciter de ses cris de bouvier initié.

Immobile, Bou-Ras tenait les yeux fixés sur le

point du fleuve où la vision bien-aimée avait disparu.

On entendit bientôt une galopade précipitée : c'était la protestation des Anes. Ils étaient une quarantaine à bondir et à ruer, effarouchant brebis, agneaux et béliers, les oreilles dressées, tournant la tête d'un mouvement rapide tantôt à droite, tantôt à gauche, et comme portés par un souffle intérieur irrésistible qui leur donnait des ailes. A leur vue, Nino s'émut, pointa ses oreilles et se porta en avant pour se joindre à leur troupe, entraînant Nina ; Bin-L'Arth le retint à grande-peine. Ainsi maintenu, Nino se mit à braire : aussitôt, et comme s'ils eussent attendu ce signal, ses frères s'arrêtèrent. Toute la vallée retentit alors d'un chœur immense aux voix profondes, hautes et graves autant que discordantes ; elles semblaient sortir d'on ne sait quels abîmes pour monter et se perdre dans on ne sait quels autres abîmes. Elles se brisaient, haletaient, retombaient, se traînaient ; puis une voix reprenait, accompagnée aussitôt d'une autre, puis de plusieurs encore, et l'énorme symphonie se développait de nouveau, étendant ses vagues jusqu'aux cimes où elle parvenait comme une douce mélodie ou comme la musique du vent à travers les roseaux. On croyait assister à un duel entre l'âme et le corps, entre la lumière et les ténèbres, entre la vie et la mort. C'était la voix de la Création, confuse, inquiète, ardente, frappant à la grande porte. Une étrange émotion secouait tous les êtres.

L'universelle protestation cessa enfin ; dans le soudain silence on percevait encore parfois le battement du sol par les troupeaux qui venaient de

disparaître dans leur course furieuse. Bou-Ras songeait, frissonnant. Bin-L'Arth bataillait avec Nino et Nina qui ne tenaient plus en place. Nino, qu'on venait de replacer entre les brancards, comme pris de folie, se rua sur sa compagne qu'on ramenait aussi. Ainsi attaquée par ce furieux qui semblait décidé à tout, et feignant de se défendre, Nina tira sur la corde et s'échappa. En vain Bin-L'Arth, que Bou-Ras, rappelé aux réalités immédiates secondait de son mieux, s'efforçait-il de retenir le monstre déchaîné : excité par la fuite de la Belle, ne connaissant plus ni frein ni mors, ni obstacle d'aucune sorte, et découvrant la force étonnante de son génie caché, Nino courait à la poursuite de Nina, entraînant avec le char ses conducteurs vaillamment accrochés à lui. C'était, à n'en pas douter, la figuration sublime de l'inspiration quand elle s'empare irrésistiblement du voyant et ne lui laisse ni repos, ni souffle, ni raison.

On arriva, de la sorte, sur un plateau étroit, caillouteux, stérile ; là était le temple abritant les restes vénérés de Lama-Valé. L'édifice, quoique de construction récente, était fort délabré et de petites dimensions. Au fronton on lisait ce distique :

Passant, si tu n'es initié, va donc, passe !
Pour le vulgaire ici nous n'avons pas de place.

La fumée, qui le signalait de loin, provenait de foyers qui brûlaient nuit et jour dans la cour, alimentés de matières grasses fortement fumigènes. Car telle était l'étonnante invention de la secte qui consistait à adorer la fumée alors que

les autres adoraient le feu et sa lumière. Mais l'entretien de ce foyer ou, plutôt, la fabrication de cette fumée n'était pas l'affaire du premier ânier venu, car il s'agissait de l'art le plus délicat et de veiller à ce que quelque subtile essence ne s'avisât pas de s'allumer et de produire une offensante clarté : sacrilège puni d'un éternel déshonneur. Des prêtres, parmi les plus savants et les plus pieux, étaient attachés au service de la Sainte-Obscurité. Les Gardiennes des Images tenaient le compte de toutes les figures que formaient les vapeurs. La réputation de ces prêtresses fut pour ainsi dire universelle ; non pas que Sahar, le Grand-Prêtre du temple souterrain et ses prêtresses aux seins nus fussent oubliés ; mais la secte de Lama-Valé avait réussi à faire prospérer sa petite chapelle et à se faire une clientèle convaincue. Il ne saurait paraître de si extravagante nouveauté qui ne rencontre bientôt des partisans et des dévots. A la réflexion, on ne saurait trouver immérité le succès des Lamavaléens : qu'y a-t-il, en effet, de consistant et de certain dans notre pensée ? Notre esprit ressemble assez bien à ces foyers de Lama-Valé qui n'émettent pas de lumière mais une perpétuelle fumée dont les souffles du vent se jouent à plaisir pour en former des figures qui, sans arrêt, se détruisent en se transformant sans qu'on puisse fixer leur subtile existence.

Le déclin vint cependant, et il fut rapide. Le deuxième successeur de Lama-Valé avait entretenu le culte du Maître avec une belle constance, rappelant jusqu'à son dernier jour le charme de sa parole et la puissance de sa magie. Maintenant, son âme était pleine de la mélancolie des

êtres proches de leur fin. Il était assis, ce matin-là, comme à l'ordinaire, dans la cour, avec deux disciples, les seuls qui fréquentassent encore l'Ecole avec Bou-Ras et Bin-L'Arth, lesquels n'étaient pas encore arrivés. Le Maître contemplait les fumées qui déroulaient leurs figures évanescentes et se dispersaient dans l'air doux ; mais son cœur vibrait tendrement à la lumière du matin. Ses élèves récitaient :

Au bord de la Route, à l'Arbre en fleurs pend,
Gorgé d'énigme et d'azur, le Serpent...

C'était le fameux poème qu'il avait composé dans sa jeunesse : *L'Ivresse de l'Ane lunaire*. Il n'avait rien de plus que beaucoup d'autres de même style : il était obscur, et il ne fallait pas s'aviser de trouver qu'il ne l'était point, car alors où serait le charme, où serait le prix, que deviendrait le temple ? *L'Ane lunaire* connu, néanmoins, un sort exceptionnel : on le récita, l'expliqua, le commenta, le vanta dans les écoles des plus lointaines contrées et bien qu'il fût hermétiquement clos à la commune intelligence, il se trouva des prêtres pour le traduire dans presque toutes les langues ; on vit même cette étrangeté : un prêtre-guerrier des plus savants se donna le plaisir rare de le traduire dans la langue même de l'original. Des profanes, après tant de travaux, continuaient à se demander quel était le sens profond du poème, comme si une magnifique irruption de fumée dût avoir nécessairement une signification ; elle en a, certes, mais dix, mais cent et mille.

Ce chef-d'œuvre, tel qu'il n'en fleurit qu'un

par cycle, devait avoir sur la destinée de son auteur l'effet le plus surprenant. Un jour parvint au temple la nouvelle qu'un devin de la tribu noire du Serpent d'Hermès avait révélé que les vers de *l'Ivresse de l'Ane lunaire* annonçaient la fin du règne des fumées et la victoire de la Vierge lumineuse. L'auteur en fut fort étonné, d'abord, puis il en arriva à se persuader qu'il devait en être ainsi. La conjonction vraiment troublante de certains signes, tels que sa rencontre avec la Reine des prêtresses aux Seins-Nus dont l'amour, depuis, enflammait son cœur, et qui était la Reine du Ciel, le Soleil et la Lune ; puis les ânes de Bou-Ras et de Bin-l'Arth qu'il avait prévus et qui semblaient chargés d'une mission divine, qu'il ne voyait plus paraître et dont il n'entendait pas le braiement sans une indicible émotion où il y avait de l'horreur et de la joie ; le Serpent d'Hermès enfin, pour abrégé, dont la rencontre avec le Serpent de *l'Ane lunaire* ne pouvait être que providentielle...

Les deux disciples récitaient toujours :

Il regarde, l'œil rond, rouler le Fleuve
Passif en qui se mire son destin,
Darde ton dard, Abeille du Festin :
L'Ane s'émeut, voici la lune neuve !

Mais le Maître distrait était absorbé par la pensée réchauffante et nostalgique. Il se dressa, tout à coup, mû par un sentiment puissant qui, un moment, lui donna l'illusion de la jeunesse, et il murmura, ivre d'amour :

— O ma Vierge de Lumière ! que ton règne soit dans le Temple comme il est dans mon cœur !

Surpris lui-même, car il venait d'exprimer pour la première fois sa passion dans les vocables vulgaires, il regardait ses élèves qui le regardaient aussi, étonnés de son air singulier. Pour les rassurer, sans doute, il récita avec eux la fin du poème. La dernière syllabe prononcée, Nina parut, seule ; elle était fort animée et joyeuse. Non sans ahurissement, le Maître, qui avait tressailli à sa vue, la vit se diriger vers le temple, s'arrêter au seuil. Bientôt arrivait Nino, dans un tonnerre et un nuage de poussière, la bave au mors, les yeux embrasés d'une flamme extraordinaire. Nina pénétra dans le sanctuaire ; Nino suivit sa trace avec décision. Ayant renversé quelques faiseurs d'images accroupis, mis en miettes des piles de tablettes, ravagé un étalage de dattes, de figues et de pain, terrassé le grand-prêtre qui, vivement accouru, prétendait arrêter la marche du cyclone en le prenant par les oreilles, renversé une tente où priait un vieux prêtre qui, sans s'alarmer autrement, continua à dévider son chapelet, disant pour sa consolation : « Lama-Valé seul est grand ! » Nino s'élança à la suite ravissante de Nina. Soudain, il se sentit freiné : la porte, faite pour entrer un à un et non pas en foule, se trouva trop étroite ; les roues heurtèrent violemment les montants. Le héros ne se laissa pas arrêter pour si peu ; il souffla avec force, puis tira : au premier effort, l'édifice craqua, au deuxième il chancela, au troisième il se renversa.

A la première secousse, Nina était dehors. Déjà Nino tâchait à la rejoindre à travers les décombres, mais Bin-L'Arth et Bou-Ras, d'abord épouvantés par une telle fureur de destruction,

réussirent à le maîtriser et, l'ayant conduit dans un pré voisin, se mirent en devoir de le dételé.

— Je te l'ai annoncé, Bin-L'Arth, dit Bou-Ras en contemplant le désastre : un jour viendra où le char fera la guerre et anéantira tout sur son passage foudroyant.

— Maudite machine ! Ane du diable ! écumait Bin-L'Arth.

Nina attendait son compagnon à quelques pas, confiante dans son ardeur et son courage. Le croyant vaincu et impuissant, elle bondit vers lui, posa son museau contre le sien ; puis elle partit comme une flèche. Dételé, Nino n'hésita pas, mais, s'échappant aussitôt, il courut après elle avec une passion ivre, dans le charme de la campagne, par les prés et par les vallons, faisant halte, parfois, avec elle, au bord des sources ou en face de l'azur.

Pendant ce temps, les environs et les ruines du temple retentissaient des plaintes les plus lamentables : c'étaient les tribus des Secrets, des Mystères, des Aventures, des Messages qui, jetées soudainement sur la place et ne sachant plus où se nicher, transies, aveuglées par la lumière odieuse et déjà mourantes, se traînaient en gémissant.

Les prêtres montrèrent un rare sang-froid en un tel désastre : nulle plainte, nul cri, nulle émotion apparente. L'un surtout se distingua par son mépris inhumain des contingences, le Grand Commentateur des textes ; Bin-L'Arth le découvrit dans une cellule encore debout parmi les décombres, absorbé dans la lecture et l'examen d'un exercice de Bou-Ras. C'était un savant rare, et il n'était livre de haute poésie qu'il n'eût précieuse-

ment distillé, à la recherche de sa fuyante essence, ne tenant en estime que les textes assez forts pour lui refuser leur secret. Comme il se morfondait dans la nuit venue (peut-être méditait-il sur un message), il sursauta : une grande clarté venait de jaillir ; il entendit des cris de terreur : « le feu ! le feu ! » Le feu, en effet, avec des flammes victorieuses, se dressait maintenant à la place des fumées dans les foyers abandonnés ; bientôt l'incendie envahissait tout le temple. Ce fut, en un instant, un brasier splendide, le triomphe de la lumière, fille du feu divin trop longtemps emprisonné. En vain Bin-L'Arth s'efforça-t-il de retarder la marche de l'esprit lumineux, il dut y renoncer et se contenter de contempler le spectacle.

La gueule immense du Serpent, béante, tendait vers le ciel ses mille langues rouges et voluptueuses qui chantaient la gloire de la lumière, pareilles à des cordes de harpe. C'était, dans la vallée, une fête inouïe et les étoiles accouraient de partout pour la voir. Il y avait des rires, dans le feu, et des pleurs, des sifflements joyeux et des sanglots bouleversants, et des danses aériennes, des embrassements tendres, des baisers, des ascensions, des chutes, des séparations, des fuites, des naissances et des morts, des anges souriants, des diables ricanants. C'était l'évocation de l'Univers vivant avec ses abîmes, ses ténèbres et ses profondeurs splendides. Et cela était chair. Et cela était esprit. Et tout était attentif devant ce prodige. Le Coq, l'âme soulevée d'espoir et de joie, chanta. Et aussitôt, montagnes et collines répondirent, et des plus lointaines vallées arrivèrent tant de coquericos en réponses et en échos, qui

plus brefs, qui plus longs, qui plus graves, qui plus tendres mais tous animés d'une même ferveur, qu'on put croire que tout faisait coqueterie, les oiseaux, les troupeaux, les fourmis, les pierres, les vagues de la mer, le vent et les étoiles.

Nino et Nina qui, depuis des temps, toujours l'un poursuivant l'autre, avaient vagabondé, Désir émerveillé, aperçurent l'immense brasier du haut d'une colline.

— Le feu ! dit Nino.

— Oh ! le beau feu ! dit Nina.

— Ce feu, Nina, c'est l'amour qui incendie mon cœur.

— C'est beau, le feu, la lumière est belle, murmura Nina.

— Nina, Nina, répondit Nino, mon amour est aussi ardent que le feu, aussi doux que la lumière.

Le Grand Commentateur s'engagea à son tour sur le chemin de l'Aventure, à la suite de ses derniers compagnons qui, épouvantés, s'étaient enfin décidés à s'exiler.

Le Converti, le disciple bien-aimé, ne pouvait s'arracher à la contemplation du divin spectacle. On le vit s'avancer vers le feu, puis, ivre, y pénétrer et s'y perdre avec volupté.

CHAPITRE III

MELITA

Après des temps et des temps, Bin-L'Arth et Bou-Ras retrouvèrent Nino et Nina sur les lieux où le temple achevait de se consumer. Le premier mouvement de Bin-L'Arth fut la colère et il lacéra la tête et l'échine des révoltés fugitifs de vigoureux coups de bâton ; mais il s'arrêta soudain pour admirer le sublime désastre.

— J'ai sans doute bien tort de te châtier, dit-il tout à coup à Nino, car tu as accompli ici une œuvre digne d'éternelles louanges. Je te pardonne d'autant plus aisément que j'ai toujours partagé ta répugnance à l'égard de ce sempiternel voyage qui ne mène nulle part. Tu viens de m'en dégoûter à jamais, sans le vouloir. Ta ténacité et solide révolte a ranimé la mienne, mais d'un seul coup j'irai plus loin que toi, et je serai libre, Nino...

Puis, s'adressant à son ami :

— Si tu veux mes tablettes, je te les donne, et pour rien encore, trop heureux de m'en débarrasser... Etudie, si tu y tiens toujours, cours à la recherche de nouveaux ignorants imposteurs, puisque Nino a chassé héroïquement les Lama-valéens et détruit leur temple enfumé... Il était

temps, car je me sentais devenir tout mystérieux, tout alchimique et tout purement sot en la compagnie de ces hiboux-là ; et, depuis que j'ai vu ces flammes sublimes, filles de la Lune et du Soleil, danser le triomphe de la lumière là où régnait l'obscurité des prêtres impies, il me semble que ma tête soit devenue soudainement plus claire.

Ils partirent dans la nuit.

Bou-Ras était accablé, non pas qu'il fût chagriné par la destruction du temple ; peut-être même en éprouvait-il une satisfaction inavouée et accueillait-il l'événement comme une délivrance ; mais dans ce subit désarroi, il ne savait pas par quoi il remplacerait ce dernier refuge de son rêve. Où était-il le beau temps de sa foi totale, intacte, le temps où il disait à Karmena, l'implorant : « j'irai au temple, je serai attentif, j'ouvrirai bien grand mes yeux et mes oreilles et me remplirai la tête et le cœur de tout ce qui est beaux écrits et saintes paroles. » ? Il était irrémédiablement déçu. Point de beaux écrits, rien que des mots, de la fumée sans flamme. Il n'avait pas à espérer d'autre nourriture. En ce moment même il n'avait plus faim et désirait mourir.

Bin-L'Arth poussait les Anes à tour de bras. Dans son enthousiasme, il quitta la planche où il était assis à côté de Bou-Ras et sauta sur Nino à califourchon, sans doute pour jouir du sentiment qu'il était fort, libre et maître de sa destinée comme de son bourricot.

Bou-Ras, se laissant balloter, cahoter, traîner, ne disait rien ; il regardait la nuit.

— Cette nuit, dit Bin-L'Arth, tout en manœuvrant pour sortir du fossé où il venait de rouler,

cette nuit est aussi obscure qu'un poème de Lama-Valé ; on s'y casserait la tête.

Bou-Ras ne répondit rien. Cette course nocturne lui était bonne et lui rafraîchissait le front. Dans la nuit, il y a une parole, une âme. Il commençait à sentir de nouveau cette âme, à entendre cette âme, à entendre cette parole et en éprouva peu à peu un doux réconfort. Cette nuit, songeait-il, réponse tardive à son ami, cette nuit si fraternelle est plus claire que le jour quand le soleil brille au zénith.

A la halte, le sommeil s'empara de lui rapidement ; mais si ses membres s'étaient ainsi immobilisés, son esprit voyageait par les siècles et par les mondes. Il fit un songe qui le laissa, au réveil, triste et abattu.

Bin-L'Arth, au contraire, semblait devoir dévorer le monde par sa fougueuse ardeur ; sa cupidité et son ambition s'affirmaient toujours plus ; son compagnon ne pouvait s'empêcher d'admirer son aptitude à acquérir les biens terrestres. Il le laissa exposer longuement certains projets qui l'occupaient, puis, quand il put parler, il lui dit, sans doute pour se soulager le cœur :

— J'ai fait un songe, cette nuit, qui m'a laissé l'âme toute troublée.

— Les songes naissent dans le cœur même du Grand-Sahar...

— Je t'ai suivi, Bin-L'Arth, dans une caverne, à la poursuite d'un voleur qui t'avait volé des pommes.

— Personne ne m'a volé des pommes, Bou-Ras, tu rêves !

— Je te raconte mon songe de cette nuit comme tu m'as demandé de le faire... Nous sommes

arrivés dans un jardin merveilleux planté de pommiers en fleurs. Des serpents pendaient à chaque branche aussi loin que la vue pût s'étendre...

— As-tu réussi à mettre la main sur le voleur ?

— Je n'ai pas eu le loisir de le rechercher, car j'ai été bientôt enlevé dans un tourbillon de fleurs qui se développait en volutes immenses autour du monde et dont chaque corolle était une voix charmante qui me disait : « Va où tu dois aller ! Va où tu dois aller ! »

— Je commence à comprendre la signification de ton songe, affirma Bin-L'Arth d'un ton très convaincu et décidé. Car, depuis quelque temps, déjà, je médite une expédition qui nous changerait quelque peu de nos vaines courses habituelles. Et je vois que le Grand-Sahar est favorable à mes desseins et qu'il a voulu t'en instruire lui-même afin de te gagner à mon projet sans aucune hésitation.

Après une pause calculée, il dit d'une voix forte et ferme :

— Le voleur de pommes, Bou-Ras, c'est moi !

— Toi, Bin-L'Arth ?

— Et toi aussi ! Je t'emmène à la conquête de la Pomme d'or gardée par le Dragon. Nous serons les maîtres de la pomme d'Or et, par elle, maîtres de la terre et de tous ses biens.

Voilà comment il arriva que les deux compagnons descendirent dans le monde d'En-bas.

Bou-Ras ne se montra pas le moins ardent, car il était fait pour les grandes entreprises ; il s'était persuadé que cette conquête était celle qu'il es-

pérait et qui lui avait été promise dès avant sa naissance.

— Nous trancherons les sept têtes du Dragon, disait-il avec conviction, et il nous abandonnera le Trésor.

Ils marchèrent des temps et des temps, passèrent forêts, fleuves, plaines sans fin, connurent cent peuples divers, arrivèrent enfin au pied d'une haute montagne, pénétrèrent dans une grotte et s'enfoncèrent au sein du monde. Ce fut longtemps la nuit profonde traversée d'oiseaux étranges dont les ailes frappaient mollement leur front et leur poitrine. Puis on atteignit un séjour dans lequel errait une lueur crépusculaire froide où l'on entrevoyait des animaux aux formes fantastiques, des plantes qui se dissolvaient quand on s'en approchait pour cueillir leurs étranges fleurs. L'air y était à peine respirable. Plus d'une fois, Bin-L'Arth fut sur le point d'abandonner son projet.

— Marchons ! Marchons toujours ! lui répétait Bou-Ras et nous arriverons !

Ayant parcouru maints couloirs ténébreux, maintes plaines arides sur lesquelles un silence accablant régnait, ils parvinrent en un vallon au ciel bas et fumeux, au paysage d'aspect terrestre. Il y avait là des espèces de plantes et de fleurs graciles aux formes incroyablement compliquées, mais elles étaient de pierre ou de quelque autre substance qui ressemblait à de la pierre.

Soudain, ils remarquèrent, avec une surprise qui les cloua un moment sur place, un être vivant, un animal qui avait l'air d'être un homme et qui, assis sur un rocher, ne cessait de chercher autour de lui. Les aventuriers s'arrêtèrent pour le regarder : celui qu'ils prenaient pour un insen-

sé était Aaref. Il avait beau se démener et tourner en tous sens, il ne trouvait rien de ce qu'il cherchait avec tant d'ardeur, car il cherchait dans le néant à ce qu'il leur sembla. De grosses gouttes de sueur d'angoisse tombaient de son front exténué.

— Salut, maître, lui dit Bou-Ras, je suis ton ancien disciple... Me reconnais-tu ?

L'autre, sans le regarder et tout en poursuivant ses investigations passionnées, répondit, essoufflé :

— Je ne sais rien.

— Que cherches-tu sans répit et, à ce qu'il nous paraît, pour l'éternité ? Peut-être pourrions-nous t'aider ?

— Je ne sais rien...

— N'es-tu pas, demanda encore Bin-L'Arth, celui que nous croyions, le grand Explicateur qui refaisait l'Univers par ses profonds calculs ?

— Je ne sais rien.

Comprenant qu'ils ne tireraient rien de plus de ce malheureux, les deux passants poursuivirent leur chemin. Leur étonnement fut vif à quelque distance de là car, arrivés dans un cirque couronné de sommets couverts d'une neige du blanc le plus pur, ils remarquèrent un nombre incroyable d'hommes et de femmes munis de tablettes et qui lisaient sans interruption ; c'était cette lecture à haute voix qui produisait le braillement discordant entendu quand on abordait ces lieux et qui rasait le sol sans pouvoir s'élever.

— C'est une école, apparemment, dit Bin-L'Arth qui, déjà, se détournait.

Mais son compagnon s'arrêta, tendit l'oreille pour essayer de comprendre ; en vain. La lamen-

table récitation se poursuivait inexorablement ; sur les visages grimaçants on voyait les marques d'une souffrance intolérable qui arrachait aux patients de sourdes plaintes.

— A voir leur tête, observa Bin-L'Arth, ces écoliers du monde souterrain m'ont l'air de ne pas aimer la lecture plus que moi ; ils m'en deviennent sympathiques.

Mais l'attention des explorateurs fut bientôt particulièrement sollicitée par un adolescent aux cheveux retombant sur ses épaules ; il se détachait à intervalles réguliers de l'armée des récitants, s'avançait, s'éloignait, regardait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, s'arrêtait, se prenait la tête dans les mains, se tâtait par tout le corps, reprenait sa marche en jetant les yeux dans toutes les directions ; puis il revenait parmi la foule de ses compagnons dont il se séparait de nouveau un moment après.

Bin-L'Arth crut le reconnaître sans toutefois parvenir à l'identifier sûrement, car il avait remarqué que son front était ceint du bandeau royal. L'ayant observé quelque temps, et comme il venait vers eux, Bin-L'Arth dit à Bou-Ras :

— Lui aussi a l'air de chercher quelque chose.

Le pénitent dit avec brusquerie :

— Oui, je cherche.

— Que cherches-tu ? car nous pourrions peut-être t'aider...

— Je me cherche.

— Mais te voici, te voici, ne cherche pas si loin...

— Où ? Où ? Montre-moi où je suis, demanda le damné... Où ? Où ?

— Te voici, te revoici, répondait Bin-L'Arth tendant la main pour le saisir par le bras et fort surpris de ne rien sentir entre ses doigts.

L'homme du monde souterrain soupira longuement, douloureusement, puis il dit :

— Passant, tu m'as donné une fausse espérance ; l'illusion se joue de tes sens ; celui que tes yeux croient voir et que tes mains ne peuvent saisir n'est pas moi... Je est un autre...

Bin-L'Arth s'écria tout à coup :

— O toi qui es condamné à courir éternellement après toi, n'es-tu pas Balda qui prophétisa en d'autres temps et en d'autres lieux ?

C'était bien lui. Dégoûté de son insuccès et blessé dans son orgueil, il avait jeté tablettes et stylet avec colère, voyagé en pays lointains, acquis de grandes richesses et un royaume, épousé la reine Kissar dont il eut un fils qui combla son vœu le plus cher et qu'il éleva lui-même avec la plus attentive vigilance. Un scribe ayant conçu un engouement insensé pour quelques-uns de ses écrits, il forma une secte qui eut des adeptes jusqu'au bout du monde. Balda paya fort cher pour exterminer les Baldistes partout où il put les atteindre, les déclarant absurdes, ridicules et dégoûtants, mais l'hérésie prospéra comme une furieuse épidémie.

A la demande de Bin-L'Arth, Balda répondit :

— Je le suis et ne le suis pas.

— Tu ne prophétises donc plus ? reprit Bin-L'Arth moqueur.

— Je crache sur le prophète.

— Tu dégoisais des choses bien étranges...

— N'en parlons plus. Honnis soient les bavards baveurs de mots ! Honnis les scribes profanateurs

de l'Écriture et du Verbe ! Je crache sur leur visage de morts !

— J'aime ton éloquence aussi énergique que nouvelle, Balda... Je t'ai lapidé et chassé honteusement...

— Tu m'as rendu au sol...

— Nous étions faits pour nous entendre, qui l'eût cru ?

— Tu m'as rendu à la loi rugueuse et libératrice et je sais aujourd'hui saluer la Beauté...

— La raison parle par ta bouche, désormais, ô Balda !

— Tu m'as fait roi. Une pierre lancée connaît son chemin, la main qui la lance ne le connaît pas...

Resté un peu à l'écart, Bou-Ras avait écouté avec un intérêt extrême les réponses du pénitent. Le *Je est un autre* l'avait particulièrement frappé ; il murmura à plusieurs reprises assez haut : *Je est un autre... Je est un autre...* L'ayant entendu, Bin-L'Arth, se demandant sans doute tout d'un coup s'il n'avait pas été changé en un autre ou métamorphosé en l'ombre de lui-même, se mit à se tâter, à se pincer bras et jambes. Rassuré aussitôt, il s'écria :

— Le Grand-Sahar soit loué ! Je suis toujours bien moi... Moi c'est moi et je suis bien ici tout entier où tu me vois, ô malheureux Balda !

Puis, ayant palpé Bou-Ras de la tête aux pieds :

— Bou-Ras aussi est toujours bien Bou-Ras, dit-il, tel que je le vois et l'ai toujours vu de mes yeux, et tel que je le sens et l'ai toujours senti sous mes doigts...

— Je est un autre, murmura encore Bou-Ras.

— Non, non, Bou-Ras ! Bin-L'Arth est bien

Bin-L'Arth, Bou-Ras est bien Bou-Ras, je viens de les reconnaître l'un et l'autre comme tu l'as vu de tes propres yeux... Grâce au Grand-Sahar, nous n'avons que faire de nous chercher en dehors de notre peau comme ce pitoyable damné, aussi allons-nous pouvoir poursuivre notre route... Mais auparavant, ô toi qui passes ton temps en ce bas-monde crépusculaire à te chercher toi-même, ne pourrais-tu nous renseigner sur cette foule plus nombreuse que les feuilles du figuier au printemps et qui braille si lamentablement ?

— Nous sommes ici dans la vallée des Purgations et des Promesses ; ces ombres que vous voyez sont celles des faux prophètes de l'âge nouveau : ils expient leur idolâtrie du vocable en récitant leurs poèmes sans répit et d'un ton naturel après les avoir traduits en langage clair.

— A ce que je vois, dit Bin-L'Arth, ce travail ne doit pas être aisé et ces gens-là se donnent bien du mal ; leur front me paraît aussi ridé qu'un champ nouvellement labouré et ils suent comme des bœufs tirant la charrue : qui croirait qu'il fût si difficile d'être naturel ?

On remarqua un chétif édicule, bas, d'aspect froid, qu'on eût dit fait de cristal ou, plutôt, de glace ; une femme, aux traits d'éternelle jeunesse mais empreints de gravité et de tristesse, était assise sur le seuil, comme une mère éplorée au seuil du tombeau de son fils.

— O toi, lui demanda Bou-Ras, dont la noblesse m'impose respect et amour, faite pour régner sur l'esprit et le cœur des vivants, qui es-tu et quel malheur semble t'accabler ?

Sortant du songe qui l'absorbait et levant ses yeux :

— Je suis la Princesse de ceux qui chantent, répondit-elle ; ma sœur est la Princesse de ceux qui prient : ses prêtres enseignent le Grand-Sahar et ses mystères ; mes élus chantent sa puissance et s'enivrent de son amour... Ils chantaient, plutôt, ils s'enivraient... Ce temps n'est plus, hélas !

Elle soupira douloureusement. Après un moment, Bou-Ras lui ayant demandé de poursuivre, elle reprit :

— Lama-Valé est venu, cet ennuyé de vivre, ce mort à la vie, celui dont le cœur glacé n'eut d'élan que pour le néant...

— Nous avons étudié dans son temple, rappela Bin-L'Arth.

— Il se dressa contre le Grand-Sahar, l'impie ! protesta la Princesse.

— Il faut croire que Nina et Nino s'en étaient doutés puisqu'ils renversèrent son temple et le livrèrent aux flammes.

La Princesse reprit :

— Ici est la cellule qui tient Lama-Valé prisonnier de la folie qu'il doit expier.

— Je serais curieux de voir un personnage aussi étrange, dit Bin-L'Arth, et qui, dans le monde d'en-haut, a fait parler de lui autant que Balda que voici et qui, lui aussi, à ce que nous venons d'apprendre, est livré à la justice du Grand-Sahar.

Bin-L'Arth heurta la porte de toutes ses forces.

— Dix béliers s'y briseraient en vain, et cent aussi, observa la noble pénitente.

— En effet, convint Bin-L'Arth. Tant pis. Je ne me casserai pas la tête plus longtemps pour lui. Au moins devrait-il ouvrir cette fenêtre... J'i-

magine qu'il doit avoir une lampe pour l'éclairer nuit et jour.

— Il ne se plaît que dans l'obscurité la plus farouche... Je le vois encore s'installer ici. A peine entré, il chassa l'Azur en fermant porte et fenêtre ; puis la lumière en éteignant la lampe. Dès lors, accroupi dans un coin, frileusement enveloppé dans une cape, replié sur lui-même dans une concentration tragique, il se rêve pur esprit... que dis-je, il se croit le Grand-Sahar lui-même, le Grand-Sahar qu'il a vaincu.

La porte s'entrouvrit, la Princesse se redressa vivement... Un fantôme apparut alors, d'une blancheur sépulcrale, les yeux profonds et égarés, hésitant devant la lumière et déjà disposé à la fuir. C'était Lama-Valé.

— Mon cœur bat... Mon cœur bat... proféra-t-il sourdement en penchant la tête pour écouter son cœur, dans un souffle où perçait sa détresse...

Relevant le front, il dit :

— Etre de la race des hommes... ! Horreur ! Horreur ! Et malédiction au Grand-Sahar !

— Mon fils ! Mon fils ! gémit la pénitente.

La porte se referma aussitôt.

— Hélas ! hélas ! soupira la malheureuse...

Les deux compagnons, bouleversés, poursuivirent leur chemin avec le guide.

— Là-bas, dit Balda, vous voyez Diram qui a profané l'art sacré de l'écriture par vanité, car il a écrit alors qu'il n'avait rien à dire. Le nombre des tablettes que lui et ses pareils ont accumulées de la sorte est inimaginable ; ils se montraient d'un orgueil intraitable ; à leur croyance, chacune de leurs productions — ne fût-ce que

trois lignes de banale prose — était un événement à remplir le monde de son éclat et capable d'ajouter à leur imaginaire renommée. Tel fut Diram. Son châtiment, et celui de ses semblables, consiste à répéter perpétuellement les livres des Trois-Propètes, à l'endroit puis à rebours.

— Je pense, remarqua Bin-L'Arth, qu'ils finiront par les savoir par cœur si leur mémoire est aussi sûre que la mienne... Diram et les autres besognent rudement, ils n'ont plus de salive et ils ont le plus grand mal à remuer mâchoires et langue... Ça leur apprendra à ne pas user si mal à propos de leur stylet ! Dis-moi encore qui est ce gros chauve assis sur une pile de tablettes et qui reste bec ouvert, langue pendante et sèche, pareil à une poule quand souffle le siroco.

— Celui-là, répondit Balda, c'est Flous. Il est condamné à répéter ses propres œuvres indéfiniment, punition d'autant plus sévère que ses écrits sont fort longs et plus détestables encore que longs : comme tu peux le constater, il est à bout de souffle...

— Mais le motif d'un supplice aussi insupportable ?

— Flous a fait commerce de ses tablettes.

— Quoi ! le commerce des tablettes est un péché ?

— Péché capital aux yeux du Grand-Sahar...

— Je ne vendrais donc pas mes tablettes s'il m'arrivait d'en produire, mais cela ne m'arrivera pas. Malheureux Flous ! Que n'as-tu fait commerce de fumier plutôt, ou de chevaux, ou de bœufs, ou d'ânes !... Je te plains sans pouvoir te secourir.

S'éloignant, Balda se remettait à fureter, exa-

miner, interroger, faisant de grandes enjambées, s'arrêtant brusquement pour repartir bientôt en poussant des soupirs désolés.

— Jusqu'à quand chercheras-tu ainsi ? lui demanda Bin-L'Arth.

— Quand je me serai enfin retrouvé moi-même je ne me chercherai plus.

— Ce temps est-il proche ?

S'étant remis en marche, Balda rentra dans la foule ; mais avant de s'y perdre il répondit :

— Au Jour de l'Agneau.

Bou-Ras et son compagnon pénétrèrent alors dans une plaine déserte ; des galets y rendaient le parcours extrêmement pénible. De temps en temps, Bou-Ras répétait presque machinalement : *Je est un autre*. Bin-L'Arth, qui était assez loin devant lui, s'arrêta tout d'un coup, saisit un gros bâton qu'il trouva à ses pieds (on ne saurait dire par quel merveilleux hasard), puis, Bou-Ras l'ayant rejoint, il lui dit :

— Bou-Ras, arme-toi du bâton que voici et bats-moi le dos ; frappe ni trop doux ni trop fort, mais raisonnablement.

A peine étonné, Bou-Ras obéit.

— Plus fort, cria Bin-L'Arth aux premiers coups.

Bou-Ras frappa plus fort.

— Encore plus fort, encore plus fort ! réclama l'autre.

Bou-Ras cogna encore plus fort.

— Tu as la main trop douce...

Alors Bou-Ras y alla à tour de bras : cette fois,

Bin-L'Arth poussa un gémissement et un hurlement.

— Je voulais savoir, dit-il, en se tordant, au moyen de cette décisive épreuve du bâton, si j'étais bien moi... Oui, oui, pas de doute possible, j'ai senti tes coups, surtout le dernier qui fut rude et sauvage : c'est moi qui l'ai senti, moi qui te parle et qui t'ai demandé de me bâtonner. J'en conclus que je suis bien moi et que c'est moi et nul autre que moi qui, en ce moment même, vais à la conquête du monde et de tous ses trésors en compagnie de Bou-Ras... Mais, mon cher Bou-Ras, veux-tu que je te fasse subir la même épreuve ?

— Inutile, inutile, dit vivement Bou-Ras.

On atteignit l'extrémité de la plaine.

Des bruits fantastiques attiraient l'attention des voyageurs.



II

L'obscurité la plus épaisse sillonnée d'éclairs sinistres et menaçants ; des grondements de tonnerre qui semblaient devoir anéantir l'univers ; un vent furieux et glacé, chargé de pierres ; des blocs énormes qui roulaient des hauteurs comme poussés par des géants célestes... Les deux aventuriers s'arrêtèrent, cloués sur place. Bin-L'Arth songea de nouveau à fuir.

— Est-ce le moment de reculer, lui cria Bou-Ras, alors que nous voici arrivés au but ? Car, nous ne pouvons en douter, cet effroyable barrage défend la demeure du Dragon. En avant donc et courons à la conquête de la Vie !

Ils poursuivirent donc, mais non sans beaucoup de précautions et de mal, et furent enfin devant l'ancre où se cachait le monstre. Il dormait ; la pomme d'or brillait à côté de lui, livrée à toute convoitise : Bin-L'Arth n'eut qu'à tendre la main pour s'en emparer et ils furent bientôt de retour à la lumière du soleil.

Ayant réuni quelques troupes, ils allèrent aussitôt à la conquête de la terre. A la vérité, ils n'avaient nul besoin de soldats ni d'armes ; la pomme d'or avait le pouvoir de faire tomber toute résistance, mais Bin-L'Arth était précautionneux ; quant à Bou-Ras, il pensait qu'une petite escorte ne ferait pas mal pour de futurs rois. Ils

partirent donc, précédés par un groupe de bergers joyeux qui soufflaient dans des flûtes de roseau. Bin-L'Arth, qui avait retrouvé toute sa bravoure depuis qu'il était remonté à la surface de la terre, marchait devant, sur Nina ; Bou-Ras suivait d'assez loin, portant la tête plus noblement que jamais et tenant un rameau de figuier sacré à la main gauche. Ils avaient résolu de soumettre d'abord Kara-Kas qui, après avoir vaincu Kara-Kous et plusieurs autres princes, était devenu le souverain le plus puissant de la terre et avait pris le titre de roi de Haram. Leur approche lui ayant été signalée, il disposa ses troupes dans la plaine : c'était une immense armée de chars montés de milliers d'archers et de lanceurs de pierres ; mais, loin de courir au combat, elle parut immobilisée et soudainement pétrifiée à la vue des envahisseurs. Bin-L'Arth, néanmoins, voulut connaître les intentions de Kara-Kas et lui faire connaître les siennes.

— O roi de Haram, cria-t-il le plus fort qu'il put, la distance qui séparait les deux armées étant assez considérable, — nous venons saluer en toi notre ancien condisciple et ami et nous voulons ton bien : fais donc rentrer tes chars innombrables et ne nous livre pas bataille, mais cède-nous de bon cœur ton palais, ta ville et tes campagnes... Nous ne t'attaquerons pas ! Nous n'avions qu'un char et nous l'avons livré en sacrifice au Feu qui a purifié le temple de Lama-Valé. Mais sache que nous possédons la Pomme d'or qui doit nous rendre maîtres de tes biens. Grâce à son pouvoir, je vois ton armée incapable de tout mouvement ; mais je puis l'anéantir en un instant, car la puissance de mon talisman est

plus formidable que celle de la foudre... Rends-toi donc, ô Roi ! Nous voulons la paix avec toi et avec toute la terre !

Kara-Kas voulut sans doute faire entendre qu'il était sourd de cette oreille : des pierres et des flèches commencèrent à pleuvoir sur le camp des envahisseurs. Bin-L'Arth, qui se troublait, répéta son discours une deuxième fois sans plus de succès ; les jets de pierre se faisant plus drus, il dit à son compagnon qui rêvait :

— Réveille-toi donc, Bou-Ras, et parle à ce roi barbare, ta parole est plus sûre que la mienne et lui fera entendre raison.

— Ne t'alarme pas, lui fut-il répondu, mais descends de ta bourrique, frappe trois fois le sol de ton pied gauche, puis prends la pomme d'or dans ta main gauche et montre-la au soleil levant en disant : Par le Serpent sacré, ce roi et son royaume seront à ma merci.

Bin-L'Arth s'exécuta : aussitôt Kara-Kas s'avança avec des paroles de paix et de soumission.

— Je viens, dit-il, de reconnaître en vous les envoyés du Serpent sacré, c'est pourquoi les pierres sont tombées d'elles-mêmes de nos mains. Que si nous nous baissions pour les ramasser, la stérilité frappe à jamais nos femmes et nos compagnes. Tout ce que nous possédons est à vous, et au nom de notre vieille amitié nous vous demandons votre protection.

Bin-L'Arth s'était avancé au pas vif de sa bourrique ; Bou-Ras suivit :

— Renseigne-moi, ô roi Kara-Kas, demandait-il aussitôt, les prêtres de ce royaume sont-ils les serviteurs de la Vie ?

— Les prêtres de ce pays-ci adorent l'Or.

Bou-Ras regarda son interlocuteur longuement ; puis :

— L'Or est l'image du Feu pur et purificateur, dit-il. J'interrogerai tes prêtres sur le grand Secret que je cherche, car il est l'unique objet de mes chevauchées sans fin et, pour lui, me voici en route pour atteindre le bout du monde.

— Toute la terre et tous ses biens seront à nous et je vois que, cette fois, nous nous entendrons à merveille, dit Bin-L'Arth. Sans plus tarder, je te nomme gouverneur de ma ville de Haram et grand-maître des cérémonies de ma cour. De plus, comme tu es excellent général, tu commanderas mes armées dans le cas où j'aurais à m'en servir, car sache que nous voici partis, avec le savant Bou-Ras initié à tous les secrets du Serpent, de l'Arbre et de la Lune, par maints prêtres et prêtresses, à la conquête de toute la terre et de ses biens.

Ils entrèrent dans la Ville triomphalement, acclamés par une multitude innombrable. Jamais Bou-Ras ne s'était tenu plus raide sur son bourri-cot dont l'allure compassée convenait admirablement à cette solennité. Il avait ainsi une mine imposante et vraiment royale. Bin-L'Arth se tenait modestement à ses côtés, en lieutenant. Grisé par les cris de la foule et sentant qu'elle avait besoin d'acclamer un nom, il se dressa de toute sa hauteur sur les étriers puis, ouvrant une gueule invraisemblable et roulant des yeux désorbités, il hurla :

— Gloire à Bou-Ras le savant et le victorieux !

Ils eurent bientôt pris possession du palais qui était d'une magnificence fabuleuse. Les bois et les pierres les plus rares, les métaux les plus pré-

cieux avaient concouru à sa décoration. Partout des statues et des peintures. Des fêtes merveilleuses s'y déroulaient chaque jour, et la musique la plus suave, les femmes de la plus rare beauté y répandaient un charme ravissant. Les jardins et les bosquets s'étendaient sur de vastes espaces ; des milliers d'oiseaux et de roses en faisaient des lieux de délices par leurs chants et leurs parfums.

Les deux conquérants ne jouirent pas longtemps de ces richesses et de ces plaisirs car, ne tenant plus en place, Bin-L'Arth rêvait de possessions de plus en plus lointaines. Ils franchirent des fleuves, escaladèrent des montagnes, traversèrent des mers, soumirent cent peuples et cent rois, connurent les enseignements de milliers de temples... Un jour, fatigué et déçu, Bou-Ras demanda à son compagnon qui lui faisait part de ses nouveaux desseins :

— Jusqu'où irons-nous ainsi, ô Bin-L'Arth ?

— O Bou-Ras, si le Grand-Sahar nous demeure favorable, nous ne nous arrêterons pas tant que nous ne serons pas au bout de la terre : n'était-ce pas là notre projet en ravissant la pomme d'or ?

— C'était bien là, en effet, notre propos ; mais un insurmontable ennui m'annonce depuis longtemps que nous avons déjà fait le tour du monde et que nous possédons tout ce qu'il est possible de posséder sur la terre... Nino est bien las de tant de courses et moi bien plus encore. Le désespoir m'accable...

— Partons vite, les merveilles qui nous attendent au-delà de la mer auront tôt fait de te consoler.

— Plus rien ne m'attire au-delà d'aucune mer,

au-delà d'aucune montagne... Du lieu où je te parle, ô Bin-L'Arth, je me sens à la fois et en même temps, au bout du monde et en son centre. Je suis moi-même le bout du monde et son centre, et je suis le monde...

— Il importe que nous mettions la main sur le royaume de Tirad avant de nous arrêter...

— C'est se fatiguer en vain...

— Le royaume du Nir devra être nôtre aussi ; on y trouve les plus beaux ânes qui soient et le blé y abonde...

— Le blé que nous avons nous suffit amplement, les ânes aussi...

— M'est avis que nous devons conquérir la côte des Perles...

— Et après ?

— Nous nous dirigerons vers le pays de l'ambre...

— Et après ?

— Je compte atteindre les régions des grandes forêts où les futaies sont si épaisses et si touffues qu'on ne peut guère y pénétrer et qu'elles arrêtent les rayons du soleil de leurs milliers de bras. Nous construirons de grands vaisseaux pour aller sur l'Océan mouvant que personne n'a encore parcouru...

— Ensuite, Bin-L'Arth ?

— J'ai entendu parler d'un pays, non loin de là, dont le sol recèle en abondance un minéral curieux : nos alchimistes ne manqueront pas d'en découvrir les vertus secrètes que nous saurons utiliser à notre profit... C'est vers cette contrée que je compte m'aventurer.

— Poursuis...

— Nous irons jusqu'aux zones glacées où le

jour dure la moitié de l'année à ce qu'on raconte ; nous verrons cette étrange terre et elle sera à nous aussi.

— Enfin, Bin-L'Arth, te voici rassasié...

— Non, non, Bou-Ras, mais nous tirerons avantage de notre puissante flotte pour conquérir la mer ; nous nous emparerons de l'île du Diamant...

— Voilà qui est bien.

— Puis nous mettrons cap sur l'île du Corail.

— De mieux en mieux...

— Puis vers les îles des Oiseaux-Rouges...

— Va toujours, magnifique conquérant, plus glorieux mille fois que Kara-Kas et Kara-Kous !

— Tu as entendu parler comme moi de l'île du Temple d'Or...

— En effet, Bin-L'Arth.

— ...de l'île de l'Equateur...

— Oui, Bin-L'Arth...

— ...de l'île du Riz...

— Oui.

— ...de l'île de la Vierge Mère...

— ...Oui, oui !

— ...de l'île de la Rose-qui-chante...

— ...Oui, oui !

— ...de l'île du Printemps éternel...

— Oui.

— ...de l'île des Montagnes qui saignent...

— Oui.

— Toutes ces îles et leurs dépendances seront à nous, Bou-Ras, comme tous les continents... Qui donc aura jamais été aussi puissant que nous ?

— Personne, Bin-L'Arth, personne... Ton dénombrement est-il fini ?

— Pas tout à fait, je le crains ; quelques noms

d'îles m'échappent, mais elles ne manqueront pas de tomber toutes sous notre domination comme les autres. J'en fais serment, Bou-Ras !

— Et après ? Après ?

— Après...

— Quand tu seras enfin maître et dominateur des continents et des mers et des moindres îles, quand tous les peuples seront soumis à ta loi, que tu disposeras de toutes les richesses de la terre, dis-moi, Bin-L'Arth, que comptes-tu faire ?

— Je...

— Réfléchis et parle sagement.

— Je... Je pense qu'il sera peut-être temps, alors, de nous arrêter, de nous reposer et de jouir honnêtement et pacifiquement de nos biens... Mais, à dire vrai, c'est une question que je ne m'étais pas encore posée.

— Tu n'entreprendras pas indéfiniment, Bin-L'Arth, tu t'arrêteras un jour, mais ton repos sera la mort. Tu seras pareil au serpent qui, ayant surpris une nichée de chardonnerets dans un néflier et ayant englouti avidement tous les oiseaux dans son ventre insatiable, en étouffe et sent le souffle sacré de la vie l'abandonner.

— J'aurai donc tort de m'arrêter...

— Non, certes.

— Tort de me reposer...

— Non, certes. Mais tort de te fatiguer et de t'agiter si mal à propos : qui a conquis la terre entière avec tous ses trésors a tout à conquérir encore alors qu'il n'a plus de force pour entreprendre.

— Je ne te comprends plus, Bou-Ras.

— Un jour tu comprendras mieux... Mais, pendant qu'il en est temps encore, délivrons-nous

bien vite de la domination du Serpent-Rampant ; appelons à notre secours le Serpent-Erigé dont la tête se plaît dans l'azur des cieux.

Ils conversaient au bord du Fleuve qui traversait les jardins de leur Ville ; un Serpent se dressa soudain devant eux.

— Je réponds à ton appel, dit-il à Bou-Ras. Que veux-tu ?

— Je suis l'Amant de la Divine Amie ; je la recherche par toute la terre afin de devenir son époux éternel. Délivre-moi, ô Saint-Esprit qui t'incarnes dans ce serpent, des illusions qui ont retardé notre union jusqu'ici.

Le Serpent commanda :

— Jette au Fleuve la pomme d'or dont tu es le gardien.

Bou-Ras obéit.

— Et maintenant, ordonna encore le Serpent, penche-toi au pied de l'Arbre sacré : tu y trouveras une Perle ; prends-la et, si tu le désires, tu auras par elle la royauté du Ciel avec la Lune et toutes les Etoiles.

Bou-Ras recueillit la Perle dont l'éclat le fit tressaillir.

— Maintenant, acheva l'intermédiaire, abandonne toutes les conquêtes de la terre et pars, conduit par l'Etoile du Voyageur : tu entendras bientôt la Bonne Nouvelle.

— Je n'abandonne rien, hurla Bin-L'Arth dans une furieuse colère. Tout cela est à moi... Je l'ai conquis... Je le garde... Je n'abandonne rien ! Où est Aaref ? où est-il que je l'appelle à mon secours ? Car, plutôt que d'abandonner mes conquêtes, je lui demanderais son secret pour anéantir le monde ! Oui, je réduirai le monde en pous-

sière plutôt que de l'abandonner maintenant que je le tiens... Mais c'en est fait ! Nous voici ruinés d'un seul coup, en un instant déchus ! Tiens, te revoici avec tes vêtements d'étudiant, misérable Bou-Ras ! Ah ! je me casserais la tête dans mon affreux désespoir à moins que je ne me laisse aller à l'envie que j'ai de casser la tienne... Avec toute ta science, ô Fou ! tu es aussi sot, au moins, que ton Ane ! Nous avons déjà à nous presque toute la terre, et, d'un geste insensé de ta main, tu as sacrifié ces biens certains pour la royauté du Ciel... Va donc, enfourche ton Ane, chevauche magnifiquement vers la Lune et les Etoiles ! Je te suis !

— Oui, Bin-L'Arth, suis-moi et quittons, sans nous y attarder davantage, ce palais et ces jardins où nous n'avons rien à faire.

III

A l'aurore, les deux pèlerins furent en vue d'un temple érigé en blanc sur le rose du ciel et environné d'un bois de cyprès. On était au printemps ; l'air était d'une légèreté et d'une douceur suaves. La sève parcourait avec une ardeur nouvelle les veines du monde ressuscité. Bou-Ras la sentait en lui et il la percevait dans les herbes des champs, dans les fleurs, dans les arbres, dans les bêtes de la terre, de l'air et des eaux, dans les rochers. Elle le grisait, à la fois nourriture, musique, science. Son âme battait des ailes.

Bin-L'Arth, qui suivait, maussade et taciturne, demanda tout à coup :

— Serons-nous bientôt arrivés ? Je suis las et Nina aussi... Je ne cesse de songer à tant de villes et de trésors qui étaient à nous et que nous avons perdus par ta folie. Je crois que j'en mourrai de chagrin.

— Cesse de te lamenter de la sorte, mon bon compagnon. Sache que nous allons de ce pas à la conquête véritable du seul royaume digne d'être conquis, et qui est le Ciel, avec le Soleil, la Lune et toutes les Etoiles.

— Nous voilà, certes, admirablement équipés pour assaillir ciel, soleil, lune et toutes les étoiles ! Nino, que je sache, n'a jamais su assaillir que les bourriques...

— Fils du Serpent Rampant ! âme de peu d'espérance ! Nino aura des ailes pour assaillir le ciel.

— Je suis fils de la terre et ne veux rien connaître au-delà de la terre.

— La terre n'est qu'un tombeau.

— Au-delà de ce tombeau il n'y a que nuages et fumée...

— Tu me fais mal. Aimes-tu donc si peu la vie ?

— J'aime ce que je peux atteindre et renonce sans regret à ce qui m'est refusé. Regarde ces deux figuiers dans ce champ : l'un est gonflé de sève, l'autre tout desséché ; le second ne me semble pas moins satisfait de son sort que le premier.

— Tu te résignes donc à mourir ?

— Je n'ai pas le pouvoir de faire autre chose.

— Non ! Non ! Tu te trompes, Bin-L'Arth ! Tu ne connais pas ta puissance ! Il faut espérer, il faut croire !

— Je crois qu'un jour viendra où je serai comme ce figuier mort au bord de la route et bientôt réduit en poussière qu'emportera le vent. Je n'espère rien de plus.

— Non ! Non, Bin-L'Arth, tu te laisses tromper par les apparences, tes regards ne vont pas assez loin. Regarde, ô mon bon compagnon, au-delà de ce que tu vois.

— Hélas ! mes beaux royaumes et mes villes !

— Ecoute, écoute, fils de la terre, l'appel qui crie dans mon cœur et triomphera des royaumes et des villes. Il crie dans l'espace, à travers les mondes et les mondes, et par les siècles et par

l'éternité, comme il crie dans mon cœur. Je l'entends, ne l'entends-tu pas ? Je l'entends depuis ma naissance des eaux de la Mer et je n'ai pas cessé un seul jour de l'entendre... C'est à lui que je vais à travers mille et mille embûches, mille erreurs et mille illusions. Ne l'entends-tu pas ? Il crie si haut qu'il règle le mouvement de la sève dans les veines de la terre, ordonne les pulsations puissantes des océans, trace aux étoiles du firmament leurs routes enchevêtrées et radieuses... Il trace aussi la mienne et c'est à sa voix qui clame en moi nuit et jour que je vais... Un jour viendra, Bin-L'Arth, où nous serons arrivés. Fouette ta petite bourrique qui renâcle et suis-moi avec courage.

— Je n'ai plus aucun courage... Hélas ! mes beaux royaumes et mes villes !

— O ma Princesse tant désirée ! O mon Désir ! O ma lumière !... Suis-moi, Bin-L'Arth, suis-moi, car le temps est proche, le voici.

— Je ne comprends rien à tes divagations ridicules et tu commences à m'irriter... Je soupçonne en toi un de ces imposteurs dont l'imagination dérégulée travaille à bâtir des mondes de fumée : Balda, Lama-Valé...

— Laisse les morts aux vers et suis-moi.

— Je ne te suivrai pas au-delà de ce temple où nous arrivons.

— Suis-moi, suis-moi et laisse les morts à la mort... Je suis celui en qui retentit nuit et jour la trompette de la Vie... Je suis le regard qui scrute les tombeaux et la cendre... Je suis la colombe posée à la cime du cyprès. Je suis celui pour qui les nécropoles sont peuplées de vivants, et les villes et les royaumes de mourants et de morts.

— Mes villes et mes royaumes !

— Marche et ne gémis plus.

Bin-L'Arth ne répondit plus que par un soupir.

Leur attention, maintenant, était captivée par une rumeur qui se faisait de plus en plus proche, dominée par des cris, des chants, des bêlements et des mugissements. Hâtant le pas, les voyageurs arrivèrent bientôt au fond de la vallée où l'on voyait s'avancer une foule animée de la plus joyeuse piété. En avant marchaient les danseurs sacrés, les musiciens et les tambours ; puis venaient les jeunes filles, seins nus, cheveux flottants, des rameaux de figuier à la main ; elles chantaient les hymnes du Désir. Puis, c'étaient les porteuses de phallus ; le Bélier aux cornes royales suivait, le front couronné d'un rameau de figuier ; il marchait seul, précédant la statue de la Déesse Mère, obèse, énorme, portée par quatre prêtres vêtus de rouge. A gauche et à droite, deux jeunes taureaux blancs. Derrière, une théorie de femmes enceintes de leur premier fruit et portant, au sommet du ventre, un caducée rouge brodé ; elles chantaient l'hymne victorieux de la maternité. Elles étaient suivies des matrones qui avaient eu au moins sept enfants, sept petits-enfants et sept arrière-petits-enfants ; l'une d'elles, au milieu, portait un phallus gigantesque en bois de sycomore. La fin de la procession se composait de jeunes gens vêtus d'une robe blanche : les uns chantaient, d'autres riaient, heureux de respirer le doux air de la vie ; quelques-uns se moquaient des vieilles qui étaient devant eux ; on en voyait qui dansaient. Bou-Ras en remarqua un petit groupe silencieux et grave ; il entra dans leurs rangs et Bin-L'Arth le suivit.

Derrière, une cohue de femmes et d'hommes, des caducées ou des phallus au cou, le front orné de feuillages, enlacés, ivres d'amour nouveau. Dans les champs, les animaux s'accouplaient dans une ardeur splendide, et toutes les petites bêtes aussi, qu'on ne voyait pas, de la terre, de l'air et des eaux, et tous les germes de toutes les plantes, toutes les choses vivantes, emportées dans le tout puissant mouvement de la sève de la Création. Et la vallée était un incendie d'amour.

C'était la septième et dernière procession qu'on faisait au début du printemps en l'honneur de la Fécondité, mais en réalité ou surtout à la gloire de Mélita-Haya. A intervalles réguliers, le chœur des Adolescentes chantait :

— Bénis-nous, ô Aimée, ô Eternelle, Fille unique du Grand-Sahar le divin Créateur !

Cette invocation, qu'il avait déjà entendue, fit tressaillir Bou-Ras.

Invisible et présente, Mélita-Haya animait cette universelle et profonde ferveur qui, de proche en proche, s'étendait d'une extrémité de la terre à l'autre. Elle était Désirée. Il y avait en Elle l'azur du ciel, le feu des astres ; son souffle, accordé aux mouvements du cosmos avec lequel elle se confondait, répandait une joie qui exaltait et enivrait. Les jeunes l'adoraient, les vieillards pensaient à Elle avec un espoir toujours renaissant et jamais las. Les choses, les plantes, les bêtes l'aimaient autant que les hommes et les anges.

Cet objet de la tendresse universelle répugnait à l'amour.

A chaque retour du renouveau, son père, le Sahar, grand-prêtre-roi de Hal-Saflieni, essayait

de la marier, en vain. Cependant, comme elle excellait à imaginer des énigmes, que cette distraction était son jeu favori et qu'elle désirait complaire au roi, elle lui déclara, un jour, que malgré son dégoût, elle consentirait à épouser celui qui saurait expliquer un mystère qu'elle proposerait elle-même. Des printemps et des printemps étaient passés ; des milliers de prétendants s'étaient présentés, aucun ne triompha. Le Printemps est revenu et voici le jour des épreuves sans cesse recommencées. Après la procession, la foule s'étant dispersée, les prétendants furent descendus dans l'hypogée, dans une salle vaste et presque complètement obscure. C'est là que devait retentir l'énoncé du mystère. L'attente, désespérément longue, devint bientôt angoissante ; on y sentait peser, de plus en plus lourde, la puissance de la divinité. Les plus fermes, troublés, puis anéantis, s'appuyaient contre les parois du souterrain ; d'autres, vaincus d'avance, le corps ruisselant, se laissaient choir. Qu'étaient-ils donc venus faire dans ce séjour formidable ? Quelle folie les y avaient poussés ? Enfin, tous sursautèrent ; ceux qui s'étaient assis se redressèrent ; les respirations qui, tout à l'heure, défailaient, haletèrent. La voix de l'énigme parlait. D'où venait-elle ? Elle avait la puissance du tonnerre dont les échos se répercutent de vallon en vallon ; le souterrain en était plein à éclater. La plupart des candidats, pris de panique, s'enfuirent et errèrent dans les couloirs et les galeries comme des égarés. Voici ce que vociférait la bouche du Mystère :

« Les Sept Oisillons ont été enfermés dans la

cage et le Rossignol venait les nourrir à travers les barreaux.

« Le Serpent coula sa tête dans la Cage, fascina un des Oisillons, puis deux, puis trois, puis quatre, cinq, six, et il les dévora.

« Le Sauveur arriva, frappa le Serpent avec le Roseau ; le septième Oisillon sortit de la Cage, se posa un instant sur l'Arbre, puis s'envola dans les Cieux ».

La vocifération se prolongea en résonances sinistres ; ce fut ensuite un silence de tombeau. Tout à coup, on entendit une voix pleine d'horreur :

— Le voici ! Le voici ! disait-elle, il veut me dévorer... Sauve-moi ! Sauve-moi, Bou-Ras ! Où est ma bourrique, que je me sauve ?

C'est Bin-L'Arth qui hurlait ainsi.

Le premier prétendant qui parla manifesta clairement qu'il avait hâte de s'expliquer et de vaincre. Avec la plus belle assurance dans le ton, le regard et le geste, il commença ainsi : « Le mystère que l'oracle nous a proposé a été choisi pour combler mes vœux... Sachez donc, prêtres bénis du Grand-Sahar, que je suis oiseleur. J'avais imaginé, afin de me procurer un grand nombre d'oiseaux, de les prendre au nid. Les œufs éclos, je veillais avec soin sur les petits. Bientôt, ils étaient emplumés : sans plus attendre, j'arrachais le nid de la branche qui le portait, je l'enfermais dans une cage que je suspendais au même endroit. Le Rossignol venait donner la becquée à chacun à travers les barreaux. Moi-même j'allais visiter mes petits plusieurs fois

par jour, m'émerveillant de longs moments de leur grâce et de leur légèreté. La plupart paraissaient satisfaits de leur condition ; la pitance ne leur manquait pas, il ne leur manquait rien. Un seul se montrait inquiet et passionné de quelque chose qui le rendait presque indifférent à la nourriture. Il voletait dans son étroite prison, troublait le repos de ses frères qui, ne comprenant rien à son humeur agitée, le frappaient de coups de bec. Il ne leur rendait pas leurs bourrades, mais son ardeur à écarter les barreaux et à fuir s'en accroissait. Il passait son temps à chercher partout une ouverture qui ne s'offrait nulle part mais qu'il espérait néanmoins avec une foi invincible. Il semblait croire, pensais-je, qu'il n'était pas fait pour être encagé de la sorte, qu'il y avait sûrement autre chose au-delà des barreaux et qu'il était fait, et ses frères comme lui, pour cet au-delà. Et en vérité, son désir de s'en aller, de déployer ses ailes, me plongeait dans une confusion extrême et une rêverie sans fin. J'avais beau lui répéter de ma voix la plus douce de se tenir en repos, qu'il risquait de se blesser à se démener pareillement ; en vain, aussi, lui promettais-je toutes sortes de friandises, il continuait à s'agiter et à se heurter contre les barreaux ; je voyais battre son petit cœur sous ses plumes. Il était temps de donner une cage plus spacieuse à la nichée.

Le lendemain, revenu m'acquitter de cette tâche, je m'arrêtai soudain, pétrifié ; le spectacle qui se présentait à moi était si horrible que j'en frémis encore à y penser : la tête d'un serpent, dont le corps s'enroulait autour d'une branche, était dans la cage ; je ne vis pas autre chose,

d'abord, et je tremblais comme une feuille. Mais je m'aperçus qu'il n'y avait plus que deux oiseaux ; le monstre avait englouti les autres ; je pus compter cinq renflements très apparents dans son corps, le dernier encore tout près de son gosier. Mon horreur s'en accrut. L'idée qu'il fallait essayer de sauver les deux oiseaux qui restaient m'arracha bientôt à ma torpeur. Ils volaient, épouvantés, harassés, à moitié fascinés déjà, sous les regards du reptile qui ouvrait la gueule pour les recevoir. Je courus à la rivière, coupai un roseau, car c'est avec le roseau que doit être frappé le serpent. Déjà l'un des oisillons avait succombé ; il glissait péniblement au fond de la gorge horrible. Je me mis à frapper à tour de bras non sans quelque tremblement. Mais la bête était alourdie ; elle ne répondit que par de faibles contorsions qui, tantôt enroulaient, tantôt déroulaient ses anneaux. Malgré une secrète appréhension qui m'aurait paralysé si je ne l'avais combattue par un vigoureux appel à toute mon énergie, je redoublai de coups sur toutes les parties du corps qui pendait maintenant dans toute son épouvantable longueur. Bientôt, le serpent fut une lanière inerte qui tomba au pied de l'arbre où je l'achevai.

Je levai alors les yeux vers la cage, mais tel était mon trouble que je ne pus monter dans l'arbre pour libérer le survivant. C'était celui dont j'avais remarqué l'humeur inquiète, reconnaissable à une petite tache sous la gorge. Sa mère volait d'arbre en arbre, de branche en branche et venait se poser sur la cage même en poussant des plaintes déchirantes. Tout à coup, le rossignolet se trouva hors de la cage dont le reptile

avait écarté largement deux barreaux. Etonné de l'espace ouvert devant lui et se croyant perdu, il se percha bientôt ; sa mère vola à son secours : rassuré, il reprit confiance et les quatre ailes gagnèrent alors le ciel en gazouillant ».

L'Oiseleur conclut :

— Ainsi se trouvèrent réalisées les paroles de la déesse : les sept oiseaux ont été mis en cage où la mère venait les nourrir. Le Serpent vint et en dévora six. Le Sauveur frappa le Serpent avec le roseau et le septième oiseau gagna les cieux.

Les examinateurs se regardaient sans laisser paraître leur sentiment ; bientôt un rire argentin arriva d'une salle voisine dont on était seulement séparé par un léger rideau : tel était le signe par lequel Mélita annonçait l'échec des prétendants.

Les candidats se suivirent longtemps : tous entendirent le même rire.

IV

Le tour du dernier arriva. Celui-ci avait profité de la retraite de sept jours imposée aux candidats pour visiter l'hypogée : ce fut véritablement une communion avec la déesse qui le bouleversa et dont le récit est conservé sur les tables de Hal-Saflieni. Il y est écrit :

« Une porte s'ouvrit à mes pieds, mon cœur battit, car peut-être y avait-il un trésor dans le souterrain : dans la terre il y a l'or et le diamant, le feu et l'eau, la sève et les parfums, les racines et les sources, la Vie et la Mort. Je me rappelai la parole du prophète :

J'ai visité le sein de la terre et j'ai cherché : j'ai trouvé l'or et le diamant, le feu et l'eau, la sève et les parfums, les racines et les sources, les vivants et les morts.

« L'entrée était gardée par deux anges, sentinelles fidèles de Sahar-le-Bien-Aimé. Les anges m'arrêtèrent et me dirent : « montre-nous ton cœur ». Leur ayant montré mon cœur, je passai. Alors, m'enfonçant dans la terre, je descendis plusieurs marches, puis plusieurs autres. C'était bon de descendre ainsi dans les profondeurs ; à la surface de la terre, tout ce que l'on interroge répond qu'il ne sait rien ; mais quand on pénètre dans sa poitrine on entend parler des bouches

qui savent. J'avancais toujours plus bas et c'était comme si je m'enfonçais en moi-même. Mon cœur battait de plus en plus vite. L'air que je respirais devenait sans cesse plus lourd, chargé de millions et de millions de secrets, de souffles, d'appels, de silences. J'amortissais le bruit de mes pas, retenais ma respiration, hésitais comme devant une porte qu'il était défendu d'ouvrir et devant laquelle j'arrivais. Mon âme, cependant, se plongeait dans cette atmosphère avec une sorte d'amour mêlé d'inquiétude et d'effroi. Elle percevait des accueils invisibles, chuchotants, enveloppants. Je descendis encore ; me voici au dernier degré. Les présences que l'on sent et auxquelles on hésite à croire, qui vous saluent et auxquelles on répond par un frémissement de la chair et une vacillation de l'esprit, m'arrêtaient à chaque pas. Je regardais pour les voir, j'écoutais pour les entendre, je tendais les mains pour les toucher, je humais l'air pour les respirer ; néanmoins, mes yeux ne voyaient rien, mes oreilles n'entendaient rien, mes mains ne palpaient rien, mes narines ne sentaient rien. Mon infirmité m'accablait. Cependant, comme l'eau d'une source remplissant une amphore, le mystère l'emplissait de son secret et de sa joie.

« Les spirales de l'escalier m'avaient descendu à des milliers d'années en deçà du jour que j'avais laissé là-haut. Zémi, la sentinelle de Zem-Zem, m'arrêta tout à coup, dressant sa face devant ma face. Il me demanda vivement : « Qui va là ? » Comme j'étais embarrassé pour répondre, il me dit avec plus de patience : « Réponds ou retourne sur tes pas ». Une inspiration subite ayant illuminé mon cœur, je déclarai de mon

ton le plus ferme : « Sahar-le-Bien-Aimé, le Créateur et le Parfait m'a ouvert la porte de son trésor caché et me voici en quête du chemin qui y mène ». Le passage s'ouvrit devant moi.

« Je me remis à avancer. L'obscurité s'épaississait. Où mènent ces ténèbres ? me demandais-je à chaque pas, de plus en plus envahi par une hésitation sacrée. Je m'arrêtai de nouveau ; j'entendais les battements de mon cœur, mais je n'étais certainement pas seul, je percevais distinctement des présences vivantes par je ne sais quel sens subtil qui manifestait ici toute sa puissance. Qu'y avait-il dans ces ténèbres ? Quelle est cette lumière mystérieuse qui s'y filtre et éclaire mon âme d'un éclat surnaturel ? Je repris ma marche et distinguai enfin une pénombre flottante, grise, puis de plus en plus claire et venue on ne sait d'où. Bientôt, l'hypogée commença de se dessiner en profondeur, immense, étonnant ; je le contemplais, arrêté au seuil. Mon âme se pénétrait peu à peu de ce qui était là, quoi, je ne savais, mais subtil, parlant, harmonieux, angélique, souffle de Sahar-le-Bien-Aimé, vie des temps des premières aubes ; j'ouvrais les bras pour étreindre cette présence et la serrer contre ma poitrine ; mon cœur la quêtait de tout son amour affamé.

« Dans toutes les directions s'allongent des couloirs secrets et étonnés. Des salles entourées de portiques et couronnées de voûtes circulaires se creusent dans le roc. Des couloirs encore et encore des salles. Ici, sont des groupes de niches finement sculptées, là des ouvertures béantes que l'esprit scrute au plus profond de leur mystère, des fûts de pierre grossièrement taillés, des orne-

ments architecturaux qui ravissent. On s'arrête, on s'émerveille, on palpe, on s'adosse à un fût, on lève les yeux vers les voûtes, on contemple ces rouges spirales qui les décorent. Mais voici le plus émouvant, une petite statue, une femme, une jeune femme couchée, endormie, une main sous la tête. On retient sa respiration devant elle, on se penche anxieusement... On voudrait réveiller la Dormeuse de son sommeil millénaire... Au bout d'un couloir, on arrive à la salle de l'oracle où le moindre chuchotement s'amplifie en une vocifération formidable ; un autre couloir mène à la salle des sacrifices : l'autel s'y dresse, à la mesure d'une victime humaine ; des rigoles attendent le beau sang offert à la vie des mondes.

« La crypte s'étend toujours dans tous les sens. J'allais d'émerveillement en émerveillement ; mais que cherchais-je là ? Quel trésor de la terre ? Quel trésor de la Lune ? Quel trésor de l'Univers ? Cet or merveilleux qui m'attirait et me réchauffait comme un beau feu de paradis, je sentais partout sa présence, j'entendais partout son appel, mais son secret demeurerait total, il ne voulait pas se livrer. Où se cachait-il ? Je me perdais souvent dans la contemplation d'une paroi sculptée que je tâtais ou sur laquelle j'appliquais mon oreille, d'une poterie que je retournais indéfiniment dans mes mains frémissantes et reposais, enfin, délicatement, avec un soupir. Rien, nulle part, qui ressemblât à de l'écriture et, cependant, partout des signes qui m'arrêtaient et désiraient me parler. Cherchant, fouillant, scrutant minutieusement, interrogeant, appelant, le cerveau en ébullition, le cœur en feu, j'espérais rencontrer enfin quelque part l'âme et l'esprit du

Temple qui me diraient : « Me voici, c'est moi ! » Dans la salle de l'oracle, porté devant le parleur par une puissance irrésistible, mon tourment monta à ma bouche et je criai : « Parle ! » Je frissonnai en entendant les répercussions fantastiques de ma voix qui remplirent le souterrain ; je m'attendais à voir surgir les ombres que je sentais errer partout autour de moi. Déjà, je les voyais avec leur sourire accueillant, leurs joues fraîches, je les entendais avec leur voix éternelle. Mais le tonnerre que j'avais réveillé sombrait bientôt dans le silence et les ténèbres, étonné d'avoir été évoqué. L'autel me fascinait aussi ; machinalement, je faisais glisser un doigt dans la rigole du sacrifice. Je revenais toujours aux spirales rouges des voûtes, à ces spirales qui se tordent, serpents mystérieux dont les anneaux entrelacés forment, à certains endroits, comme des yeux, des yeux ronds, larges, fixes, qui vous regardent, vous interrogent et attendent patiemment une réponse ou qui, plutôt, semblent dire : « nous connaissons ce que tu ne connais pas et que tu cherches ». C'est dans ces serpents, pensais-je, que se trouve la voix de la Vie. Je les connaissais, à force de me familiariser avec eux, jusque dans les infimes détails de leurs inflexions ; ils étaient enregistrés dans mon cerveau et courbaient sans cesse leurs lignes subtiles devant mes yeux.

« Depuis combien de jours, depuis combien d'heures étais-je dans ce monde des ombres, du silence et de l'éternel ? Je n'en savais rien. Je ne m'en souciais pas. J'étais bien là.

« Le prodige que j'appelais allait se manifester. Accablé de fatigue, étendu sur la table de

l'autel, j'avais sombré dans un pesant sommeil. Alors, la Dormeuse, devant laquelle je m'étais arrêté tant de fois s'anima ; elle s'assit, me regarda, me sourit d'un sourire de lumière matinale. Et c'était comme si je l'eusse connue, comme si je la connaissais depuis toujours, comme si elle était mon souffle, mon esprit. Elle parla. Et sa voix, si suave que je n'en connus pas de pareille, me charma ineffablement. Pourquoi me serais-je étonné ? N'était-il pas naturel qu'elle me répondît puisque je l'avais interrogée ? Puisque j'étais en visite chez elle ? Elle me dit, d'une voix mesurée et lente : « *Je suis Mélita, celle qu'on appelle aussi Haya ; je suis la Fiancée de Bou-Ras. Sais-tu où est mon Bien-Aimé ? Je l'attends* ». Etait-ce bien à moi qu'Elle avait parlé ? Ce charme dont elle m'avait enveloppé, pénétré, l'avait-elle exercé pour moi ?... Elle se tut, se recoucha, sans hâte, replaça harmonieusement sa main sous sa tête. Bientôt, elle s'était rendormie comme un enfant, le front serein, dans la même position exactement qu'avant son réveil.

« Je demeurai longtemps interdit, me demandant si elle s'était réellement réveillée... Cependant, ses paroles résonnaient encore à mes oreilles, je me les répétais. Bientôt, venant du côté de la Mer toute proche et monté sur un Ane, parut un Adolescent qui chantait, en contemplant, dans un ravissement total, un Astre d'un éclat parfait mais qui ne l'éblouissait pas. Un Serpent, sorti d'une caverne, s'enroula autour du cou de l'Ane, dressa sa face vers la face de l'Adolescent : celui-ci ayant soufflé dessus, il se métamorphosa en un essaim d'abeilles qui, après avoir bourdonné et tournoyé quelque temps autour du jeune hom-

me, piqua droit sur la route du Soleil. Ce fut alors, succédant à une nuit opaque, une étrange lumière d'or dans laquelle se tordait le Serpent. Enfin, les dessins des voûtes s'animèrent, se décomposèrent, s'assemblèrent ; ils formèrent des mots, des mots en lettres de feu d'une langue que je ne connaissais pas et que j'interprétai sans difficulté. Je lus ceci : *Je suis celui qui sait et se souvient. Je suis l'Ane lourd et pensif par le Serpent asservi et passant parmi les Abeilles de la Vallée : que l'une d'elles, perçant mon cœur de son aiguillon, me réveille à l'Eternel, et me voici libre, et des ailes me porteront d'une envolée jusqu'au monde d'en-haut où est Celle qui m'attend.*

« Réveillé, je fus impressionné par le silence, la solitude et la demi-obscurité ; je me demandais où je me trouvais et ce que j'y faisais. Cependant, quelque chose d'exquis pointait dans mon cœur, grossissait à mesure que j'y appliquais davantage mon attention, pareille à un bouton de rose qui se développait à vue d'œil ou à une lumière qui se rapprocherait d'un instant à l'autre en devenant de plus en plus éclatante. La vision de ma Fiancée, ma Rose et ma Lumière, se ranima soudain en moi et je m'absorbai dans sa pensée exquise. Joie innommée, sans mesure. Rosée des Astres, parfum et souffle des lys et des encens, équilibre divin, regard bien-aimé du Grand-Sahar... Etait-elle encore là ? N'était-elle pas partie, et cette chaleur céleste que je ressentais était-elle la trace de son souvenir ? Je me dirigeai à tâtons vers sa couche. Elle était toujours là. Je me penchai pour voir si elle veillait. Elle dormait, elle s'était rendormie... Qu'elle était belle ! Mon désir de la contempler, de la respirer,

de l'adorer, de me nourrir d'Elle n'arrivait pas à s'épuiser ou, plutôt, il renaissait plus affamé lorsque je le croyais rassasié ».

Ce visiteur passionné de l'hypogée de Hal-Saflieni n'était autre que Bou-Ras. A Bin-L'Arth qui avait tenté de le dissuader de se mettre au rang des prétendants, il avait répondu simplement : « Suis-moi ».

Son tour étant venu d'être introduit devant le collège des prêtres, il parut hésitant. Il lui semblait qu'il s'était désaltéré à la source et qu'il était déjà arrivé là où il devait arriver. Il avait la nostalgie du souterrain. Quand, enfin, il put parler, il dit :

— Prêtres de Mélita, la première partie du mystère de la déesse me semble claire. Les sept oiseaux ne sont-ils pas les êtres créés sous l'influence des sept planètes ? Ils ont une âme et ils peuvent être libres, mais on les a enfermés afin d'éprouver leur amour : ainsi le monde où j'erre depuis ma naissance est-il aussi une cage. Ma Mère, la Source primordiale, m'y nourrit de la sève de l'Arbre, mais je ne puis m'y servir de mes ailes.

Il poursuivit :

— Le deuxième point n'est pas fait non plus pour m'embarrasser beaucoup, car je suis celui qui voyage à travers illusions, tentations et mensonges. J'ai rencontré le Serpent au croisement de toutes les routes...

Que se passa-t-il à ce moment ? Le candidat se tut, puis bredouilla, son cerveau envahi d'obscurité ; des gouttes de sueur tombaient de son front incliné. Les prêtres, se penchant l'un vers l'autre,

s'amusaient de son embarras et des vains efforts qu'il faisait visiblement pour dissiper les ténèbres ; l'un d'eux murmura :

— Son esprit est borné et sa langue peu sûre.

Cependant, voici que Bou-Ras se redresse ; ses regards sont aussi joyeux que s'il venait d'apprendre son triomphe. Les prêtres le considèrent avec étonnement. Il attend qu'on l'emmène. Eux, guettent un signal qui ne vient pas et, ne comprenant rien à cet événement extraordinaire, se consultent à voix basse.

— Pourquoi vous troublez-vous ainsi, prêtres ? leur demanda l'Adolescent d'une voix qui avait maintenant toute son assurance. Qu'attendez-vous ? Ne savez-vous pas que je dois subir l'épreuve de la prison ? Emmenez-moi donc sans tergiverser davantage.

En effet, afin de diminuer le nombre de ses prétendants, Mélita avait décidé que les vaincus seraient condamnés à vivre dans un souterrain jusqu'au jour de ses noces.

On finit par emmener Bou-Ras.

On accédait à la prison par une caverne. Le nouveau condamné erra quelque temps dans un silence sépulcral ; puis, il se trouva dans un couloir si étroit qu'il pouvait à peine y passer. Il s'y engagea d'abord avec hésitation, mais après maints détours, l'obscurité devenait moins épaisse ; bientôt, au loin, c'était la clarté. Comme il s'en approchait, il entendit un chant lointain : il s'arrêta pour écouter :

Je connais une antique histoire

Vieille autant que le monde est vieux ;

Elle revient en ma mémoire
Quand rit la Lune dans les cieux...

Sorti de la caverne, un paysage merveilleux se découvrit à sa vue, tendrement éclairé par un astre énorme qui s'acheminait vers l'horizon marin ; tout y semblait pacifique, doux, fraternel.

— Oh ! la belle, la céleste Prison ! s'écria le prisonnier transporté.

Et il prit le chemin de la campagne verte plantée d'arbres qui attendaient dans leur rêve. Il ne tarda pas à rencontrer une femme assise sur une pierre et pleurant, le front sur ses genoux ; il lui demanda la cause de son chagrin.

— Ah ! répondit-elle, j'avais un chant ; longtemps il m'a enivré de sa beauté et de sa force ; il est mort, et mon cœur est dans la désolation.

— Lève-toi, lui dit-il, et suis-moi.

Mais elle était si lasse et si découragée qu'elle n'en eut pas la force.

Comme il s'enfonçait dans un vallon, la voix qu'il avait déjà entendue captiva de nouveau son attention ; il n'aurait su dire si elle était gaie ou triste, folle ou sage ; mais peut-être était-elle tout cela à la fois, et elle disait l'antique mystère des fiançailles de la Princesse. Le chant fut interrompu par un lugubre ricanement, après quoi le récit reprit, bientôt coupé par le même rire effroyable. La femme qui pleurait se présenta de nouveau au prisonnier : à la même question qu'il lui adressa, elle fit une même réponse ; mais il lui demanda encore :

— Saurais-tu me dire quel est ce chant qu'on entendait et qui vient de s'interrompre ?

— C'est le chant de l'Oiseleur.

— Qui est donc cet Oiseleur ?

— C'est le tueur de mon chant... Ah ! si tu veux m'en croire, prends garde, prends garde à toi !

Il se remit en route. Aussitôt les stances reprirent leur développement. C'était le chant ardent des générations accourues vers la Princesse de Lumière, l'immortel espoir juvénile toujours déçu, le combat mille et mille fois recommencé... Les captifs recouvrent la terre et ils ne savent ni qui les a mis là ni pour quel sort. Le chant s'était rapproché et, tout à coup, ayant aperçu le chanteur, saisi d'effroi, le captif s'arrêta. L'être surgi devant lui était de haute taille, avec une longue barbe en pointe ; ses cheveux blonds tombaient sur ses épaules ; sa robe noire traînait. Il s'avavançait en chantant :

Dès qu'avril vient en robe verte
Le Roi dit : « Ma fille, espérons ! »
Et la Princesse : « Père, certes,
Tes vœux, un jour, s'accompliront ».

C'est Elle qu'on voit, solitaire,
Certains soirs, au haut de la tour :
Elle distille le mystère
Des damnés gisants dans la cour

Et fait danser dans ma mémoire,
Lune souriant dans les cieux,
Cette incompréhensible histoire
Vieille autant que le monde est vieux.

Cette fin fut suivie d'un ricanement si long, si horrible et si douloureux que la terre en fut secouée.

— Je te salue, cria alors l'Oiseleur, je te salue, Bou-Ras ! Je suis bien aise de te rencontrer, naïf et innocent amoureux de la Lune !

Faisant appel à tout son sang-froid, Bou-Ras demanda :

— Qui es-tu donc ?

— Je suis l'Oiseleur, ha ! ha ! ha !... autrement dit le Malheur du Monde.

— Pourquoi t'appelles-tu l'Oiseleur ?

— Ha ! ha ! ha !... Voilà qui t'intrigue, mon garçon ! Oiseleur, c'est comme Oiseau-de-Malheur... ha ! ha ! ha ! Il n'y a plus d'oiseaux à prendre depuis longtemps ici... Je les ai tous pris, tous ! Il n'y a plus que des serpents et quelques hommes. Il n'y aura plus, un jour, que des serpents, car je ferai ramper tous les hommes comme des serpents... ha ! ha ! ha ! Qu'est-ce que c'est que ces sottes créatures qui veulent sauter plus haut que leur derrière ? Qui ont sans cesse les yeux braqués sur la Lune ? Et toujours des mots serviles d'adoration et de désir adressés à je ne sais quel Grand-Sahar injuste, tyrannique et cruel ?... Je le connais, Sahar-le-Bien-Aimé, j'ai eu affaire à lui, et je le hais ! J'avais des ailes aussi, moi, et j'étais le plus beau des anges, ha ! ha ! ha ! Mon cœur était plein d'amour, comme le tien, Bou-Ras ; ma tendresse s'était portée avec une exaltation suave et farouche sur la Fille unique du Grand-Sahar, l'Astre de qui les mondes tiennent leur lumière et leur joie... Ha ! ha ! ha !... Bou-Ras ! Bou-Ras ! Je l'aimais, moi aussi... Ha ! ha ! ha ! Je la voulais à moi, jalousement, à mon amour unique... Passion merveilleuse et si douce !... Sahar me repoussa. J'insistai, car Mélita m'avait souri. Alors, comme il me refusait

toujours, je tentai follement d'enlever Celle sans qui mon existence n'était que l'éternelle errance d'une ombre vide de toute réalité, de toute conscience, de toute joie. Je fus précipité du ciel... Voilà comment j'ai perdu mes ailes... Ha ! ha ! ha !

La terre trembla encore au rire de Satan. Quand les derniers échos se furent évanouis, Bou-Ras lui dit :

— O Maudit, je te plains, mais apaise-toi.

— Comme tu y vas ! Je ne veux pas être plaint. Suis-je donc à plaindre ? Ne t'es-tu pas écrié toi-même, en pénétrant dans mon royaume : « Oh ! la belle, la céleste prison ! »

— Dans ton royaume, il y a tout ce qu'il faut pour faire un paradis ; il y a aussi tout ce qu'il faut pour faire un enfer...

— Moi, j'ai choisi l'enfer, Bou-Ras, j'ai épousé la Mort ! Je veux entraîner l'Univers dans ma chute, et Sahar lui-même... Mais, à propos, toi aussi tu viens d'être précipité...

— Ce n'est là qu'une de mes innombrables épreuves...

— Tu la subis sans révolte ni plainte ?

— Le guerrier ne se plaint pas des coups qu'il reçoit, mais il s'en glorifie.

— Mais sais-tu, ô sublime guerrier, que mon intention est de te faire partager la domination de ce royaume ?

— Mon cœur et ma destinée m'appellent ailleurs...

— Ailleurs ! Ailleurs !... Ha ! ha ! ha ! Toujours cette chimère dans la tête et ces mots à la bouche ! Ha ! ha ! ha !... Aaref, mon fidèle disciple, m'a rapporté vos discussions.

Satan s'interrompt ; puis il répéta avec un accent de haine qui glaça son hôte :

— Ailleurs ! Ailleurs !

Depuis un moment, Bou-Ras prêtait l'oreille à un vacarme qui grossissait rapidement. Parvenu sur un plateau qui semblait sans bornes, il fut épouvanté : des millions d'hommes s'opposaient les uns aux autres, manœuvrant des machines qui explosaient de toutes parts, dans les airs et sur mer comme sur terre. Dans la nuit qui tombait, des ronflements, des sifflements et des éclairs sinistres se croisaient. Le monde était secoué épouvantablement. Tous ses sens avides, Bou-Ras écoutait, regardait, frissonnait, grisé de cette horreur.

— Ha ! ha ! ha ! ricana encore l'Oiseleur, et son ricanement, pareil au souffle des plus effroyables cataclysmes, était le bruit même de la bataille... Admire, Bou-Ras, l'effet de ma haine ! Et toi, tremble, Sahar ! La Création, ton œuvre d'amour des six jours voici qu'elle est, par moi, à son dernier soupir !

Comme un groupe de combattants hagards passaient en courant près de lui, Bou-Ras se précipita vers eux, plein d'angoisse et de pitié :

— Frères, frères, pourquoi vous battez-vous ainsi ? Pourquoi ? Vous vous exterminerez, hélas ! Etes-vous donc si fatigués de jouir de la belle lumière du Soleil ?

Mais sans même faire attention à lui, emportés par leur délire sanguinaire, ils se jetaient dans la fournaise où ils disparaissaient comme des fantômes.

— Arrête, arrête l'effet de cette épouvantable

malédiction, si tu le peux ! implora Bou-Ras.

— Ha ! ha ! ha !

— Par l'amour de Mélita, arrête, arrête, si cela est en ton pouvoir !

A ce moment, la terre fut secouée avec une telle fureur qu'elle se souleva ; puis retombée sur ses bases, elle frémit longuement. L'espace n'était plus que poussière, fumée.

Bou-Ras gisait au sol, inerte.

L'Oiseleur le considéra longuement à ses pieds ; puis, ayant rugi un cri de triomphe, il l'emporta au fond de sa caverne. Il resta là, debout. Il demeura longtemps ainsi, le front baissé... Oui, il baissait le front. La nuit des ténèbres l'angoissait. Une âpre tempête se déchaînait dans son âme... « Par l'amour de Mélita... ». Ce cri retentissait comme une lumière céleste dans son abîme. Il s'était vengé, mais le goût de sa vengeance était plus amer encore que celui de sa colère. Il était seul. Il serait seul, éternellement seul. Cette pensée l'épouvantait. Etre seul c'est ne pas être.

Il releva le front.

— Mélita ! soupira-t-il.

Il se pencha sur Bou-Ras. Lui aussi aimait Mélita ; lui aussi n'avait existé que pour penser à Elle. C'est pour cela qu'il le haïssait. C'est pour cela qu'il l'avait haï. Le haïssait-il toujours, toujours autant ?... Il s'agenouilla, posa sa joue sur la poitrine encore tiède.

— Innocente victime ! murmura-t-il dans un mouvement de fugitive compassion qu'il éprouvait pour la première fois.

Une grosse larme alla réchauffer et ranimer Bou-Ras. Mais déjà la haine grondait dans le

cœur du Maudit. Alors, il se redressa pour fuir. Après quelques pas, il se retourna vers le Fiancé de Mélita :

— Poursuis donc ton voyage, lui dit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre bienveillante.

Il allait ajouter autre chose, les mots qui remplissaient son existence, sa solitude désespérée ; il hésita, puis se raidit et, la voix tremblante, entrecoupée, à peine articulée, il souffla :

— Dis-lui... que je l'aime... toujours.

Bientôt, son rire éclatait au loin, comme un tonnerre.

V

Si la Fille du Grand-Prêtre assistait aux épreuves, cachée derrière un rideau, c'était autant pour s'amuser que pour présider ; mais la voix du dernier prétendant l'avait frappée d'une manière aussi étrange qu'imprévue ; elle en demeurait inquiète, transformée. Elle avait essayé de distinguer les traits de l'Adolescent à travers le tissu épais contre lequel elle collait son oreille pour saisir la moindre inflexion de cette voix. Son cœur battait plus vite, ses yeux s'emplissaient de larmes. Se maîtrisant, et voulant échapper à ce charme, elle s'était enfuie : c'est à ce moment précis que le cerveau du prétendant avait sombré dans les ténèbres.

Mélita se laissa choir dans les bras de son père, comme une blessée. Elle ne répondit pas à ses questions d'abord, se contentant de soupirer, la tête abandonnée sur le sein paternel. Enfin, elle dit, tremblante d'émotion :

— Mon père, j'ai entendu la voix de celui sans qui je ne suis pas.

Il n'osait pas comprendre et attendait des éclaircissements. Elle murmura :

— C'est une voix qui me blesse et me charme en même temps...

— Si j'ai bien entendu, ma fille, tu as enfin rencontré le Fiancé...

La Princesse s'éloigna de quelques pas, rougit

et pâlit tour à tour, puis, le front baissé et la voix éteinte, elle répondit :

— Je n'ai pas dit cela, mon Père.

Le Grand-Prêtre-Roi parut déçu, mais plus encore perplexe ; il ne comprenait rien aux paroles et à la conduite de sa Fille et s'en fut interroger le prince du collège.

Mélita, cependant, était de plus en plus surexcitée. Elle se sentait, désormais, douloureusement incomplète, inachevée, et comme irréelle. Elle errait sans se lasser et sans retrouver le calme. Elle courait après elle, ne savait quelle prestigieuse partie d'elle-même, ardente, suave, qui s'était détachée d'elle, elle ne savait quand ni comment, mais à laquelle elle brûlait de se réunir. Mais quelle était donc cette force toute puissante qui maîtrisait tous ses caprices, qui l'attirait invinciblement vers la grande salle souterraine ?... L'y voici... Que fait-elle en ce lieu ? Qui l'a fait venir là ? Qui la retient ?... Elle gémit, soupira, huma l'air à pleines narines, s'en remplit avec délices les poumons, le cerveau, le cœur. Elle parcourait l'hypogée, maintenant, elle semblait le découvrir ; elle y poursuivait le charme qui l'enveloppait et qu'en vain, pourtant, elle s'efforçait de capter dans ses mains, dans ses bras, dans ses lèvres, dans ses veines.

Etant remontée, elle rencontra son père qui lui dit aussitôt, navré :

— Ah ! tes désirs ne sont que trop bien exaucés !... Cependant, j'ai eu un moment d'espoir... Cet Adolescent à la grosse tête...

— ...Oui, j'ai quitté la salle... comme il approchait du but d'un pas sûr... alors il perdit sa lucidité, se sentant abandonné...

— Capricieuse Enfant !

— Maintenant, je me cherche moi-même en un autre ; sans paix... Je respire, mais c'est un éternel soupir ; mon cœur bat, mais c'est comme pour s'arracher de mon sein et s'envoler vers une autre poitrine... O mon Père ! sais-tu ce qu'est cet état qui m'enlève à moi-même et fait de mon âme une perpétuelle inquiétude ?

— Tu déraisonnes, Enfant chérie... Tu fais, en cela, comme cet Adolescent qui, alors qu'on l'emmenait, ne cessait de prononcer des paroles confuses parmi lesquelles, toutefois, on croyait comprendre : « je sais ! je sais ! », mots qu'il disait en se frappant le front.

— Qu'a-t-on fait de lui ?

— Il est en prison, selon tes ordres constants.

— En prison, mon père, en prison !

Mélita se tut, soupira. Puis, s'étant ressaisie, elle dit, d'un ton ferme :

— Soit. Il était écrit qu'il irait en prison.

Elle regarda le Grand-Prêtre, lui sourit d'un sourire lointain et doux d'étoile, et prit congé en murmurant :

— Moi, aussi, je sais, maintenant...

Les innombrables compagnons de Bou-Ras dormaient d'un sommeil pesant dans l'immense caverne, au bord de la mer ; lui seul veillait.

Il veillait dans l'attente, près de la porte.

La lourde pierre qui fermait s'ébranla, tourna sur elle-même. Celui qui veillait s'avança, regarda ; mais la nuit était encore aussi épaisse dehors qu'à l'intérieur ; cependant, il ne s'inquiéta pas de savoir qui lui avait ouvert. Tout n'est-il pas fait par le Même ? Tout est fait par le Même.

Il marcha quelque temps dans les cieux, puis s'arrêta et s'assit sur un rocher. Il demeura là longtemps. La demeure était infiniment bonne. Il respirait avec tout, du même souffle que tout, d'une respiration sans mesure ; l'Univers respirait en lui. Son cœur vibra avec délire au braiement de l'âne, puis au miaulement du chatuant, puis au chant du coq : toutes ces voix étaient aussi de son âme. Il entendait le murmure long et tendre de la mer au souffle tiède et qui ne cesse jamais. Bientôt, la lumière entrouvrit son œil à l'Orient. Les voix se multipliaient partout, et il y avait des respirations qui se ranimaient, des parfums qui se levaient doucement et s'en allaient à l'aventure. La demeure était ineffablement bonne. Le front haut et rayonnant, le Solitaire respirait avec tout ce qui respire ; puis, peu à peu, il se retirait au plus profond de sa retraite. A peine voyait-il l'ombre replier ses voiles, la lumière envahir l'espace. Une vapeur cotonneuse, légère, s'élevait des eaux, se répandait dans le vallon, enveloppant et fondant en elle les lignes du monde qui émergeait du chaos. Elle s'épaississait rapidement, silencieusement, dans un mouvement fantastique de millions de fantômes ouatés qui dansaient, s'embrassaient, s'évanouissaient, se reformaient, renaissant toujours les uns des autres. La pensée de l'Homme, dans ce tumulte, se fit immobile. Puis, progressivement, ce monde en effervescence se dora, s'embrasa ; enfin, il se déchira et se dispersa en lambeaux de plus en plus ténus qui fondirent dans l'espace profond.

Alors, dans la lumière éclatante, lumière elle-même, parut la Vierge à la beauté divine. Les

chants des oiseaux, la brise marine, les parfums des roses, l'azur du firmament, les rayons du soleil, les murmures des flots, les gouttes de rosée qui brillaient dans l'herbe, la voix des hommes qui allaient au travail ou à la prière, tout ce qui respirait, vivait, tout était ivre de la pensée de cette apparition adorable. La terre, les cieux, le soleil, le passé, le présent, l'avenir, la science, les dieux, tout, devant elle, s'inclinait.

Les yeux du Solitaire en étaient éblouis, et il tressaillit. Elle s'approcha de lui ingénument.

— J'ai envoyé te délivrer, lui dit-elle.

La voix vibrante d'émotion, il répondit :

— Je t'attendais. Je savais que tu viendrais.

Se levant, il se prosterna.

Elle demanda :

— Toi qui savais, qui es-tu ?

— Je suis Bou-Ras, celui qui t'a désirée et cherchée.

Elle dit :

— Tu es mon Bien-Aimé, plus tendre que la Lune, plus beau que le Soleil, plus adorable que le ciel étoilé. Dis-moi qui je suis, moi, Mélita, engendrée du Ciel et de la Mer, fille du Grand-Prêtre-Roi.

— Tu es ma Bien-Aimée, Celle vers qui mon esprit inquiet et tendu se tourne depuis toujours... Plus d'une fois je t'ai vue dans mes songes, contemplée dans mes extases, au bord du Fleuve, avec tes saintes suivantes, le Désir, l'Espérance, la Joie.

Elle dit :

— Jusqu'à ton annonce, j'ai été sans savoir que j'étais, sans espérance, sans joie, sans désir.

Il répondit :

— Je pense à toi depuis ma première pensée ; je n'ai jamais pensé qu'à toi seule... Exister, c'est penser à toi.

Elle dit encore :

— Je t'attendais comme le firmament obscurci par les ombres de la nuit attend le jour pour briller.

Il répondit :

— Je t'ai aimée avant de pouvoir penser et dire que je t'aimais ; je suis parti à ta recherche de grand matin. J'ai questionné les fleurs et les oiseaux, et les étoiles, et les pierres, les yeux et les entrailles des morts et des mourants ; j'ai interrogé avec la même passion la science des prêtres de cent temples divers, de ceux qui tirent leur savoir de la règle, du compas et du nombre pour qui tout est exact et certain, et de ceux qui pratiquent l'alchimie, la voyance et le mystère, pour qui tout est obscurité, musique et fumée... Personne et rien n'a su me mettre sur le chemin de ta demeure bien-aimée. Nino, mon âne fidèle, plus d'une fois s'est fait rétif et récalcitrant ; mon compagnon Bin-L'Arth, qui ne voit que ce qu'il voit, mais qui est extrêmement sensible aux illusions et aux suggestions du Serpent rampant, a réussi, parfois, à m'entraîner dans des aventures où je pensais te rencontrer mais qui ne furent qu'agitation de mort. J'ai désespéré plus d'une fois, certes, mais ton amour a toujours triomphé.

— Chantons, ô mon Bien-Aimé, le Désir victorieux et immortel !

— O ma Bien-Aimée, chantons le triomphe du Désir tout puissant !

Mélita tendit alors la main à Bou-Ras :

— Viens, lui dit-elle, j'irai désormais avec toi ; nous irons ensemble et nous ne ferons plus qu'un. Accompagne-moi au palais de mon père qui vit pour connaître ce jour tant souhaité.

Ils s'acheminèrent vers le palais. Toute la nature chantait avec eux. Le Rossignol, veillant auprès de son nid plein de petits, demanda à Bou-Ras :

— Où vas-tu, ô Bou-Ras, et quelle est donc cette joie extraordinaire qui anime tes regards et fait rayonner ton front ?

Mais il n'entendit pas, car il était absorbé par le chant de Mélita. Et pour la milliè^me fois, en délire, il répétait à sa Bien-Aimée :

— Je suis à toi ! Tu es à moi ! Les cieux pourr^ont s'écrouler, les mers s'évaporer comme une goutte de rosée au soleil de midi et se perdre dans les abîmes ; mais qui pourrait dénouer les liens qui nous unissent ?

VI

La joie du Grand-Prêtre-Roi se communiqua aussitôt à l'Univers. Tous les imparfaits obtinrent la grâce d'un état supérieur. Bin-L'Arth recouvra la raison et son cœur fut changé.

Cependant, les Promis ne devaient plus se revoir avant la célébration du mariage. Dès le premier soir, n'y tenant plus, la Princesse alla surprendre son Bien-Aimé dans sa cellule. Il en fut affligé, mais jetant ses bras tendres autour de son cou, elle murmura :

— Je ne puis me passer de toi.

Malgré son attendrissement, Bou-Ras lui fit des reproches et lui défendit de revenir ; mais elle lui désobéit. La septième nuit, elle l'entraîna dans le jardin du Temple. Ce jardin, aussi vaste qu'un monde, était enchanteur. Tout près de se coucher, la Lune, antique magicienne, veillait, pour quelque temps encore, sur son feu jaune dont la flamme est pleine des secrets profonds. Les parfums des fleurs erraient sur la brise, à la recherche d'une demeure solide ; des millions d'esprits échappés de tous les séjours, croisaient et entrecroisaient à l'infini leurs chemins mystérieux. Bou-Ras et Mélita s'arrêtèrent bientôt, la main dans la main. Ils s'emplissaient le cœur des parfums et des esprits qui passaient. Un nuage diaphane, frangé de lumière, traversait le ciel

à l'Occident. On percevait vaguement le gazouillement cristallin des ruisseaux. La mer était silencieuse ; une voie lumineuse y brillait, toute frémissante de scintillements et prolongée à l'infini, route d'âmes. La chouette, s'envolant d'un cyprès, se posa sur un cyprès voisin, en poussant son cri fait des secrets des tombes et du ciel ; après une légère oscillation, les deux arbres reprirent leur immobilité sereine et aiguë élancée vers les astres.

La Lune disparut à l'horizon. Mélita se serra contre Bou-Ras, posa sa tête sur son épaule, et ils restèrent longtemps ainsi, étrangement émus ; et elle regardait l'endroit du ciel où s'éteignait rapidement la dernière lueur laissée par l'astre.

— Il me semble, murmura la Princesse, que je t'ai vu partir avec la Lune ; tu es parti avec elle pour un autre séjour...

— Tu rêves, ma Bien-Aimée, répondit-il... Si jamais je devais me séparer de toi, ce serait pour courir encore à ta recherche avec une ardeur éternelle... Mais quel enfantillage ! J'ai assez couru, je t'ai assez cherchée...

— J'ai peur... J'ai peur...

— Ma Bien-Aimée, ma Bien-Aimée, que te prend-il soudain ? D'où vient cette étrange terreur ?... Ne sens-tu pas mes bras qui te tiennent tendrement pressée contre moi ? Ne sais-tu pas que, bientôt, nous serons unis l'un à l'autre à jamais ?

— Espoir si beau, rêve si doux, si proche maintenant, et auquel j'ose croire à peine...

— Il faut y croire.

— Mon Bien-Aimé !... Ton amour me fera moi-même. Sans lui, je n'existe pas plus qu'un songe

qui se dissipe avec le réveil. Ton désir m'a créée, ô Bou-Ras !

— Sans toi, ô ma Promise, je suis un temple sans autel, le ciel sans le soleil qui l'éclaire, l'âme et le réjouit...

Dans le religieux silence de la nuit, Nino et Nina s'appelèrent d'un vallon à l'autre, se souvenant de leurs beaux voyages d'autrefois.

Tout à coup, Mélita se redressa, se campa devant Bou-Ras, posa ses mains sur ses épaules, puis, les yeux dans les yeux, d'une voix ardente et folle :

— Je ne veux plus me séparer de toi, lui dit-elle.

Il répondit, enivré par la flamme de ses regards :

— Nous ne nous séparerons plus !

— Je veux ne faire plus qu'un avec toi !

— Nous ne serons plus qu'un !

— Je veux être toi !

— Je serai toi ! Tu seras moi !

— Dévore-moi, prends-moi, anéantis-moi dans toi !

Elle tendait vers lui son visage divin. Ses regards s'enfonçaient dans les siens. Elle l'exaltait, l'émerveillait, l'enchantait. Son charme lui révélait sa toute-puissance et c'était comme s'il la connaissait pour la première fois. Un délire délicieux et vertigineux les grisait et les secouait au-dessus des abîmes. Leurs souffles se mêlaient. Leurs visages étaient maintenant si près l'un de l'autre que leurs bouches frémissantes se touchèrent. Ivre de volupté, haletante, tout entière abandonnée dans ses bras, elle dit à Bou-Ras dans

un suave murmure où se confondaient l'accent de la victoire et celui de la reconnaissance :

— Je suis dans toi, maintenant... tu es dans moi...

Ils errèrent encore longtemps. Bou-Ras se taisait, pensif. Elle se taisait aussi, se serrant contre lui. Bientôt, languissante, elle s'appuya contre un cyprès.

— Je me sens lasse, tout d'un coup, dit-elle, et triste.

— Qu'as-tu, âme bien-aimée ? s'écria Bou-Ras en lui prenant les mains dans les siennes.

— Je ne sais, répondit-elle, je ne sais.

Le Prêtre, devenu anxieux, abandonna doucement les deux mains.

— Non, non, dit-elle vivement, le ton craintif et douloureux, n'abandonne pas mes mains.

Et il lui reprit les mains ; alors, calmée, elle posa son front sur la poitrine de l'Adolescent. Après un long silence, elle dit avec une ardeur nouvelle :

— Je voudrais partir... partir avec toi.

Relevant la tête et regardant son Bien-Aimé, elle poursuivit dans une ivresse céleste :

— Oh ! le voyage d'amour !... Nous irions là-bas, sur Nino, là-bas où va la Lune quand elle s'en va, nous nous promènerions à travers toutes les lunes et toutes les étoiles...

— Rêve qui m'enchanté ! soupira Bou-Ras, le front levé, dans un sourire d'extase.

Elle jouait avec la Perle qu'il portait toujours au cou ; il la lui offrit et elle l'admirait naïvement. Soudain, vers l'aube, comme ils rentraient,

ils virent, à quelques pas, le Serpent debout devant eux.

— Je t'ai confié la Perle dont la puissance devait te conduire au temple de la Bonne Nouvelle, dit-il à Bou-Ras ; t'y voici. Mais comme tu viens de te séparer de la Perle, il est écrit que tu devras te séparer aussi de la Princesse.

Mélita poussa un sourd gémissement.

Bou-Ras, qui la voyait pâlir chaque jour davantage, se rappelait l'annonce du Serpent avec une angoisse mortelle. La Princesse semblait résignée ; elle errait avec volupté dans les jardins jaunis et dépouillés ; elle aimait le vent qui la bousculait, arrachant et emportant les feuilles des arbres. Un jour, elle dit à Bou-Ras :

— Nous devons nous séparer, je ne l'ai pas oublié ; ce sera bientôt.

A ses derniers instants, elle lui dit :

— Quand je serai partie, pars aussi, tu iras vers où je vais... Nous nous rencontrerons au plus beau des printemps.

Elle s'en alla ainsi.

VII

Sa douleur un peu calmée, Bou-Ras s'approcha du trône du Grand-Prêtre pour éclairer son âme à la lumière de ses paroles.

— Seigneur, lui dit-il, nous sommes cruellement frappés.

— Qui t'a enseigné que tu ne serais pas frappé ?

— Seigneur, Celle qui était mon âme et mon souffle et à laquelle j'aspirais depuis ma naissance, voici que je l'ai perdue et je n'ai plus ni âme ni souffle.

— Elle est avec toi, et tu as son âme et son souffle.

— Seigneur, où commence donc et finit, en moi, ce qui est mon âme et mon souffle, et ce qui est son âme et son souffle ?

— Son âme et son souffle sont en toi ; aime le mystère de ta destinée qui te sera dévoilé au jour de l'arrivée, car viendra un temps où tu auras mille yeux et mille oreilles.

— Seigneur, je marche depuis l'aube ; je marcherai encore, mais où allons-nous ?

— Nous allons.

— Quand arriverons-nous, Seigneur, quand ?

— Nous arriverons.

— Seigneur, que faut-il croire ? Dis-le-moi, toi qui sais !

— Il faut croire.

— C'est là le mot des mots ?

— C'est là le mot des mots.

Alors, Bou-Ras s'enferma dans sa cellule avec un bloc de marbre et là, avec la plus ardente tendresse et le désir le plus parfait, il sculpta la pierre, lui parlant nuit et jour.

De l'autre côté du monde, des pèlerins erraient depuis des temps dans les ténèbres, et, bien qu'ils ne sussent ni où ils se trouvaient ni où ils arriveraient, leur cœur était plein d'espérance. L'obscurité, cependant, s'épaississait ; le vent soufflait sur les arbres accrochés aux monts ; les nuages apocalyptiques ressemblaient à des montagnes arrachées et parties pour une poignante aventure dans l'espace creusé de formidables abîmes. Les voyageurs regardaient, écoutaient, arrêtés parmi les éclairs et les tonnerres. Frissonnants, ils entendaient des voix qui les appelaient, et ils auraient voulu répondre et partir avec les montagnes parties, partir avec les vents, demeures errantes de l'Esprit, partir avec ceux qui savent où ils vont. Ils marchèrent longtemps sous terre. A un endroit, le guide s'arrêta :

— Entendez-vous ? demanda-t-il.

Un chant les captiva qu'ils entendaient pour la première fois et qui, toutefois, résonnait en eux comme une ineffable réminiscence. Quel était ce chant ? Quel génie habitait cette montagne ?... Ils côtoyaient des ombres qui les tâtaient. Parfois le chemin était bordé d'étangs lumineux qui s'étendaient à perte de vue ; à travers la transparence verte de leur surface unie, ils découvraient des profondeurs où palpitait une vie in-

nombrable. A un endroit, il neigeait ; l'un des passants fut étonné d'entendre une voix sortir d'un flocon posé un instant sur son épaule ; elle lui dit : « suis-nous ». Ainsi se rendirent-ils compte que chacun des flocons était un monde peuplé de millions d'âmes. On ne voyait ni d'où elles venaient ni où elles disparaissaient, mais l'espace infini était leur voie. Des astres sont nés, des astres sont morts. Les pèlerins se trouvèrent enfin dans une vallée dont les dernières lueurs du crépuscule laissaient deviner le charme et la grandeur. Emus, ils éprouvèrent le sentiment que c'est là qu'ils devaient s'arrêter ; ils s'endormirent parmi les fleurs, l'âme émerveillée. A l'aube, leur exaltation crût encore : des sommets vierges alternaient leurs hymnes avec la voix des flots ; les pâquerettes y suivaient du regard les étoiles qui passaient. Bientôt, une architecture sublime se dégageait peu à peu de la brume ; quand elle fut entièrement dévoilée et que la pleine lumière en fit éclater la grandiose beauté, les voyageurs furent saisis d'admiration. Des tours se dressaient, pareilles à des fleurs gigantesques ; les colombes, qui voletaient dans cette forêt de pierre, y bâtissaient leurs nids. A l'intérieur, des vitraux y magnifiaient la Vie en ses manifestations les plus diverses, des plus banales aux plus héroïques ; des vers, en même temps, la glorifiaient, aussi nombreux que les vagues de la mer, aussi parfaits que ce qui est parfait. Les visiteurs regardaient, écoutaient, vibraient, rentraient en eux-mêmes. Les paroles qu'ils entendaient, et les musiques, venaient de loin, de haut, du plus haut et du plus loin ; elles avaient fait le tour des mondes, passé parmi les

rondes des astres ; elles sentaient le ciel et l'océan, les ténèbres vivantes et la clarté virginale.

La foule croissait. Comme ils descendaient dans la crypte, ils remarquèrent que l'un des gardiens les regardait avec insistance ; il s'approcha d'eux :

— Si mes yeux ne me trompent pas, leur dit-il, il me semble que vos traits ne me sont pas inconnus... N'êtes-vous pas prêtres et n'enseigniez-vous pas les mystères à la jeunesse ?

Ils parurent réfléchir ; puis, l'un d'eux, répondit :

— En effet, en effet... Mais c'était en d'autres temps, dans un autre monde...

— ...C'était dans le Monde-Obscur, ajouta un autre.

Alors le gardien les appela tous par leur nom : Aaref, toujours curieux et inquiet, Lama-Valé dont l'âme était toujours un peu frileuse, le Converti qui avait dirigé ses compagnons et soutenu leur courage, Balda, dont plus personne ne soupçonnait en lui un ancien révolté tant il se montrait soumis et pieux...

— Mais toi-même, qui es-tu ? demanda le Converti.

— Je suis Bin-L'Arth, ô mes maîtres vénérés, répondit le gardien... Je fus votre disciple et vous suis redevable du peu de clarté que je possède sur les Ecritures...

— Et quel est ce lieu de béatitude où nous venons d'arriver ?

— C'est ici le temple de Mélita-Haya, Princesse de la Vie.

— Tout le proclame, en effet, dit Balda... Et

c'est vers ce temple, comme à notre but divin, que nous avons marché avec constance, même dans notre ardeur la plus folle.

— Il a été construit par Bou-Ras qui fréquentait votre école avec moi, reprit Bin-L'Arth... Il est parti pour un lointain pèlerinage et nous attendons son retour depuis un temps si long que nous ne savons plus quand il a commencé ; des montagnes ont été dressées et aplanies ensuite depuis le matin où, l'ayant accompagné jusqu'à la porte du Grand-Secret, je l'ai vu disparaître, dans une belle lumière, sur Nino, l'Ane ailé qui vole parmi les constellations.

Les couloirs et les salles de l'hypogée regorgeaient d'un peuple qui se renouvelait sans cesse ; à un endroit, la foule était si dense que Bin-L'Arth et ses amis ne purent plus avancer.

— Ici, leur dit-il, se trouve l'autel de Mélita.

Les fidèles étaient agenouillés dans une demi-obscurité ; leur prière faisait un bourdonnement mêlé de chuchotements et de soupirs ; de temps à autre, ce bourdonnement s'élevait et devenait un cantique grave et doux dont les ailes aussitôt se heurtaient à la voûte toute proche. Le sentiment de sécurité qu'on éprouvait là était d'une bonté maternelle ; ce plafond, si bas qu'on pouvait le toucher de la main presque, était le ciel descendu vers les hommes.

Bin-L'Arth, avec beaucoup de peine, réussit à conduire ses compagnons jusqu'au pied de l'autel où ils s'agenouillèrent. La déesse était là, celle qu'on adorait, qu'on priait, dont on attendait le Réveil avec tant d'amour. C'était l'antique statue œuvrée par Bou-Ras, après les solennelles funérailles de Mélita. Il s'était enfermé avec un bloc

de marbre qu'il avait sculpté pendant sept jours et sept nuits ; son marteau avait été sa douleur, son ciseau son désir, le marbre son espérance.

Bou-Ras avait érigé le temple, institué les rites, ordonné les cérémonies, composé les prières et les hymnes en l'honneur de Mélita ; alors, il dit à Bin-L'Arth :

— Tu seras le gardien du temple ; pour moi, je pars vers Celle qui m'appelle et m'attend, vers Celle que j'appelle et attends. Je serai de retour au plus beau des Printemps et nous fêterons nos noces. Attends et veille avec patience. Quand tu sauras, à des signes certains, que le temps est venu, monte sur Nina et viens à ma rencontre avec la foule, cueillez les fleurs nouvelles et chantez les hymnes du Retour. Ce jour-là, mille et mille cloches d'airain feront retentir leur voix d'allégresse.

Les pèlerins ne pouvaient se résoudre à partir, captifs de la déesse. Etendue sur sa couche, telle que les yeux de Bou-Ras l'avaient vue pour la dernière fois, la tête posée sur une main, le visage empreint d'une douce sérénité, elle dormait, attendant son Bien-Aimé.

Le Converti et ses compagnons décidèrent de rester à son service.

L'image sainte excita la curiosité de Aaref ; il voulut aller jusqu'à la statue, soulever son voile, toucher la déesse ; mais ce sacrilège étant puni de mort, il hésita.

Une nuit qu'il était seul devant la statue et qu'il ne se décidait pas encore, Zem-Zem lui dit :

— Pourquoi te retiens-tu ? Approche-toi, sou-

lève ce voile qui t'intrigue et t'intimide et, ainsi, satisfais ta légitime curiosité d'homme.

Aaref s'avança, arriva tout près de Mélita ; mais un tel prestige rayonnait d'Elle qu'il s'arrêta, tremblant ; il allait reculer, fuir ; le Serpent le retint :

— Ne crains rien, lui siffla-t-il ; je vais à l'instant même anéantir le charme qui te subjugue... Voilà qui est fait !... Va, maintenant.

Aaref osa se rapprocher encore, mais son tremblement ne se calmait pas.

— Ne tremble pas ainsi, dit Zem.

Il tremblait toujours. Il se risqua, néanmoins, à se pencher sur la Dormeuse étendue sous son voile transparent : il resta longtemps immobile, maîtrisé. Il percevait le souffle harmonieux de la respiration divine, et il se serait volontiers arrêté là, à l'écouter.

Mais son maître lui dit :

— Soulève le voile et tu jouiras mieux de sa beauté.

Aaref y porta la main craintivement... La sueur perlait sur son front. Le voile, qui avait l'air si léger, était d'un poids qui l'étonna d'abord, puis le bouleversa. Plus il s'efforçait, plus le tissu s'alourdissait.

— Courage ! lui dit Zem.

Son corps baignait dans une sueur qui le déprimait et se secouait dans un tremblement qu'il ne pouvait plus contenir ; ses doigts accrochés au voile se paralysaient peu à peu.

— Je ne puis, balbutia-t-il, je ne puis...

— Quoi, Aaref, tu te declares vaincu ?

Aaref rassembla toutes ses énergies et déploya

un effort si épuisant qu'il fut près de s'évanouir.

Le voile n'avait pas bougé.

Tout à coup, le sacrilège s'enfuit, épouvanté, car il avait vu Mélita entrouvrir les yeux. Il erra dans le désert. Quand Zem le retrouva, il venait de se réveiller d'un ténébreux sommeil, à peine remis de ses fatigues. Son âme était pleine de trouble ; mais son orgueil se redressa aussitôt, et il dit au Serpent :

— J'ai vaincu ! J'ai trouvé ! Ce voile est de pierre ! La Déesse est de pierre ! Je sais ! Je sais, maintenant !

— Tu as, en effet, gagné une grande victoire, répondit le maître ; tu sais, maintenant, que la Déesse tant adorée est de pierre. Mais n'oublie pas que, désormais, ton existence est en danger en ces lieux...

— Que dois-je faire ?

— Enfourche Nina, l'ânesse sacrée du Temple et l'épouse de Nino, et fuis dans le Monde-du-Milieu ; les gens de ce sanctuaire n'y pourront rien sur toi. S'il t'arrive de rencontrer un obstacle quelconque, prononce le mot : Aarf ! et tu passeras.

L'intention de Zem était de pousser Aaref sur Bou-Ras afin de lui couper la route et de le précipiter dans l'Abîme.

C'est pourquoi il lui dit :

Entre dans la grotte qui est au pied de la Grande-Montagne... N'oublie pas le mot Aarf chaque fois que tu seras embarrassé. Au bord de l'Abîme tu auras de nouvelles instructions.

Et Aaref s'enfuit.

CHAPITRE IV

L'ABEILLE D'OR

I

Les vagues de la mer poursuivaient leur émouvant dialogue avec les rochers, et c'était comme les battements du cœur du Monde.

Des astres sont nés, des astres sont morts. Ayant pénétré dans le Monde-d'en-haut par la porte de la Lune, Bou-Ras se trouva au sommet d'une montagne. Il s'assit, non pour se reposer mais pour adorer. Un chant sublime était répandu sur les pentes en prière, dans les vallées pensive, sur les cimes en extase. Comme Bou-Ras était perdu dans son ravissement, une jeune fille apparut. Elle ressemblait à sa Fiancée et elle souriait, tenant à la main droite un roseau. Ebloui par cette lumière, il fut longtemps muet ; puis, s'agenouillant, il s'enivra de sa beauté et, pendant des temps et des temps, lui chanta son amour. L'heure arriva où, se levant, il dit :

— Voici venu le jour où je dois reprendre ma route...

Et Elle :

— Voici venu le jour...

Déjà, il s'était tourné du côté de la vallée.

— Prononce les paroles que tu dois me dire, qui soutiennent et qui sauvent, et je pars, dit-il.

— Tu auras encore à combattre, lui dit-elle. Tu rencontreras le Dragon. Prends donc ce roseau auquel tu passeras l'anneau d'or de ma sœur ; par lui, tu triompheras. Ne crains pas. Va !

Après une longue errance, il rencontra la Jeune Fille à l'Anneau ; elle ressemblait aussi à sa Fiancée, et il lui chanta son amour. Elle lui donna son anneau et lui montra sa route, et il partit.

Alors, il arriva dans un Jardin. Le Jardin était illimité et favorisé d'un printemps éternel. C'était l'aurore, les oiseaux par milliers chantaient sur les branches fleuries, les roses exhalaient leur parfum le plus suave, les abeilles visitaient les fleurs lourdes de miel et de rosée. Ayant parcouru quelque temps ce lieu d'enchantement, Bourras aperçut une jeune fille aussi belle que l'aube ; elle souriait, rose parmi les roses, donnait des baisers aux boutons près d'éclorre, gazouillait avec les oiseaux qui construisaient leurs nids, caressait les abeilles qui se se posaient sur ses mains, conversait avec le Rossignol. Frappé au cœur, l'Adolescent s'arrêta en contemplation. Elle ressemblait à sa Désirée. Se rapprochant d'Elle, il lui demanda, et sa voix était troublée :

— N'es-tu pas celle que j'ai perdue ?

— Celui qui m'a perdue n'est jamais parvenu jusqu'à ce jardin, lui fut-il répondu. Je suis Celle par qui les volontés ne se laissent pas abattre mais qui, dans la nuit, attendent la lumière avec confiance.

En prononçant ces paroles, elle souriait. Ses lèvres, d'un dessin parfait, ni trop minces ni trop épaisses, gorgées de sang vermeil, découvraient

des dents d'une blancheur candide ; son regard était à la fois doux et dominateur ; sa chevelure blonde retombait en boucles abondantes sur ses épaules et sur son dos.

Bou-Ras s'enivra d'Elle puis, s'agenouillant à ses pieds, il lui dit :

— Tu es belle !

Elle baissa les yeux. Il lui dit encore :

— Tu es la joie de mes yeux, la consolation de mon âme ! Tu es belle, ô Jeune Fille du Jardin !

Leurs regards, se rencontrant, plongèrent l'un dans l'autre. L'Adolescent reprit :

— Ton charme m'enivre et m'exalte. Je veux demeurer près de Toi, avec Toi... Loin de Toi, il n'y a rien. Je resterai à tes pieds, courbé sous la puissance de ton pouvoir, délicieusement abîmé dans ton adoration. Tout est beau, tout est pur près de toi, et c'est de Toi que tout tient sa pureté et sa beauté... O Jeune Fille du Jardin, tu es ma Princesse Bien-Aimée !

Elle sourit et lui dit, lui tendant la main qu'il baisa :

— J'aime ta chanson nouvelle, ô toi qui passes ! Lève-toi et viens visiter mon Jardin.

— Tu es ma Princesse Bien-Aimée, mon Désir enfin sous mes lèvres, ô ma Beauté !

— J'aime ta chanson nouvelle, ô toi qui passes !

— Je veux demeurer près de Toi, à jamais, ô mon refuge parfait !

— J'aime ton chant si tendre, ô toi qui passes !

— Tu es ma Princesse !

— Tu es la lumière nouvelle de mon Jardin, ô toi qui passes !

— O ma Princesse ! O mon Amour ! Je suis à Toi à jamais !

Le chant remplissait le Jardin de sa joie alternée.

Un jour vint, après bien des temps et des temps, où Bou-Ras dit à la Jeune Fille avec un soupir :

— Voici venu le jour où je dois reprendre ma route...

Elle répondit :

— Voici venu ce jour, ô mon Passant !

Et Elle soupira aussi.

— Je ne presserai plus ta main dans ma main, reprit-il.

— Non, ta main ne pressera plus ma main.

— Je quitterai ce Jardin...

— Mon Jardin connaîtra la désolation de l'hiver...

— Je serai séparé de Toi...

— Je ne sais ce que je deviendrai sans toi...

Et ils baissèrent le front. Et ce fut un douloureux silence.

Relevant la tête, et illuminant la Femme du Jardin d'un regard où brûlait le plus ardent amour, Bou-Ras demanda :

— Dis-moi où est ma route et je pars.

Alors, choisissant la plus belle Abeille, elle la saisit et la lui présenta :

— Reçois, lui dit-elle, cette Abeille à l'âme ardente, aux ailes subtiles et à l'aiguillon chargé du secret du Grand-Sahar : elle te montrera ton chemin et t'aidera à le parcourir, dusses-tu franchir l'Abîme.

Et Bou-Ras alla devant lui.

Le soir descendait sur la vallée ; une étoile brillait ; Bou-Ras la regardait et marchait vers elle. Des sons harmonieux, soudain, traversèrent son rêve, si touchants qu'ils le captivèrent. Il s'arrêta, puis, ayant reconnu la direction du chant, il s'y porta en continuant de tendre l'oreille. Il arriva en un lieu sauvage ; debout devant sa grotte, un Solitaire chantait, tourné vers l'Orient. Bou-Ras le contemplait en l'écoutant puis, quand il se fut tu, il lui dit :

— Ton chant m'a ravi, O Solitaire, et m'a conduit jusqu'à toi. Quel est donc ce chant si puissant sur l'âme du voyageur ?

— C'est le chant de la Nuit. Je chante parce que la Nuit vient et que son royaume va s'ouvrir... La Nuit est adorable.

— Tu l'as dit, ô Vieillard ! Les trésors de la Nuit sont l'or de l'Espérance.

— Heureux Voyageur qui voyages dans la Nuit ! Le Jour t'accueillera à l'arrivée et te vêtira de sa lumière !

— Amen !... Mais dis-moi, ô Sage dont la voix me pénètre et enchante mon cœur, qui donc es-tu ?

— Je suis Aanéï, le chantre inspiré de la Vallée !

— Je te salue, chantre inspiré de la Vallée !

— Je suis la Parole du Grand-Sahar !
— Je te salue, Parole du Grand-Sahar !
— Je suis l'Etoile de ceux qui passent !
— Je te salue, Etoile bénie de ceux qui passent !

— Je suis celui qui sait, car le Grand-Sahar me nourrit de sa nourriture.

— Je te salue, toi que nourrit la nourriture du Grand-Sahar !

— Je suis celui qui parle pour éclairer, car ma parole est lumière !

— Je te salue, toi dont la parole est lumière !

— Je suis le messenger du Grand-Sahar !

— Je te salue, messenger du Grand-Sahar !

— Je dis ce qu'Il m'inspire.

— Je te salue, toi dont la parole est le souffle du Grand-Sahar !

Le Poète se tut. Bou-Ras lui demanda alors :

— O Solitaire harmonieux, Etoile bénie de ceux qui passent dans la Nuit, la Princesse bénie que je cherche et qui est ma lumière, dis-moi, n'a-t-elle pas passé devant ta grotte ?

— Elle est passée, c'était à l'aube et j'ai chanté le chant de l'aube en son honneur, car Elle est la joie suprême et la Fille unique du Grand-Sahar.

— Je repars donc. Où puis-je la rencontrer ? Parle vite !

— Elle est allée vers le Couchant où est la vallée de Zem-Zem... Hâte-toi. ...Regarde, déjà l'étoile du soir baigne dans une mare de sang.

La Vallée sinistre s'annonçait de très loin par des volées d'oiseaux noirs qui tourbillonnaient sans s'arrêter jamais, voilant le ciel d'un nuage

épais. Partout c'étaient des ossements. Non seulement ils formaient le sol, mais ils s'amoncelaient, blancheur inerte et étonnée, en collines et en montagnes. Un silence éternel pesait. Rien ne se mouvait, rien ne respirait, rien ne verdoyait, rien n'accueillait, rien n'allait et venait, tout avait fui, tout ce qu'on voyait signifiait que tout était fini, que ce qui fut n'est plus et n'a jamais été, que ce qui est n'est plus rien que rien.

Bou-Ras se sentait étouffé par le néant qu'il respirait, par les horizons d'ossements qui bornaient sa vue de toutes parts. Il s'arrêta plusieurs fois, se demanda : « suis-je ? » Il demanda à Nino : « Dis-moi, Nino, sommes-nous ? » Il lui prit le museau dans les mains et observa ses narines avec une passion où se concentrait toute sa conscience.

— Tu vis, Nino, tu respirez, tu vis, murmura-t-il avec un étonnement anxieux et comme s'il voyait ce prodige pour la première fois.

Ils avancèrent longtemps dans cette horreur. Sous leurs pas s'élevait un nuage de poussière blanche, de la poussière des os qui formaient le chemin. Partout des ossements, des ossements toujours, en entassements effarants, des radius et des cubitus qui se reposaient d'avoir embrassé, des tibias, des métatarses et des phalanges qui se reposaient d'avoir tant marché et couru, des côtes et des vertèbres pareilles aux colonnes et aux charpentes affaissées de palais en ruines, et des crânes, des crânes qui vous regardaient, qui vous fascinaient avec leurs orbites vides, abîmes d'ombre vertigineux où se perdait tout espoir. Ils atteignirent une montagne dressée verticalement jusqu'aux cieux, qui écrasait, et toute faite de

crânes. Il y en avait des millions et des millions, tous blancs, d'un blanc de marbre, tous avec le même front de calcaire, tous avec le même rictus définitif, tous avec ces mêmes orbites immobiles où errait, fugitive aux abois, la dernière pensée.

Bou-Ras s'arrêta, car l'Esprit le dominait. Nino lui demanda :

— Pourquoi nous arrêtons-nous ici ? Passons plutôt, car nous périrons de faim et de soif.

— Nino, Nino, tais-toi et tiens-toi en paix, car il me semble que tu te troubles de plus en plus... Jamais nous n'avons traversé d'aussi sublime pâturage.

— Je ne vois partout que pierres arides et dures à la dent...

— Tais-toi ! Tais-toi !

Il se mit à errer, écoutant le silence, interrogeant les fantômes, tâtant les ossements. Puis il entendit la poussière l'appeler, et il se pencha vers le sol, s'assit, prit de la poussière blanche et sèche dans ses mains, l'y serra avec force, pensant en faire jaillir il ne savait quoi, en respira l'odeur, se saoula de ce qu'elle fut et n'était plus, ou est encore peut-être. Alors, il s'étendit dans cet océan de cendres, le front dans la poussière, et il eût voulu pouvoir s'y baigner tout entier, le parcourir en tous sens, en ressentir le contact innombrable.

Comme il ne se relevait pas et qu'il semblait inanimé, Nino se jeta dans la poussière et se mit à s'y rouler. Enfin, Bou-Ras debout, Nino lui dit :

— Je vois que la poussière te nourrit fort bien et que tu as autant de goût pour elle que le fameux Aaref ; la désolation de cette vallée

est sans doute son ouvrage. Mais je préférerais un plus gras pâturage.

— Patiente encore un peu, Nino, tu auras la récompense au centuple.

Et Bou-Ras se remit à vaguer dans l'enivrante Vallée, appelé partout à la fois.

Plein d'une horreur qui pesait sur son cœur dont il ralentissait les battements, il fit halte devant un crâne qui le regardait avec plus d'insistance que les autres. Mais le crâne ne lui parla pas et, malgré les apparences, ne semblait pas s'intéresser à lui. Bou-Ras lui demanda :

— Que me veux-tu, toi qui me regardes sans me regarder ?

Il n'eut pas de réponse. Il demanda encore :

— Toi qui me regardes, es-tu ici ?

Il n'entendit rien de rien ni de personne. La fièvre et l'angoisse croissaient en lui ; saisissant le crâne dans ses deux poings, il cria de toutes ses forces :

— Parle, parle ! Toi qui as été, es-tu ici ? Et si tu n'es pas ici, où es-tu ?

Le crâne se taisait toujours. De plus en plus pressant et avide, le Vivant répéta, suppliant :

— Parle, parle, un seul mot, un seul signe !

Pas un mot, pas un signe.

Alors des noms jaillirent dans sa bouche, et il cria comme quelqu'un qui appelle au secours.

— Sinna ! Sinna ! toi qui expliquais ce qu'est être et n'être pas ! Sinna ! Sinna ! dis-moi si tu es !

Sinna ne répondit pas.

Bou-Ras reprit :

— Sinno ! Sinno ! toi qui expliquais ce qu'est ce qui est ! Sinno ! Sinno ! dis-moi si tu es !

Sinno ne répondit pas.

Bou-Ras reprit :

— Sunna ! Sunna ! toi qui savais ce qu'il y a là où tous vont mais d'où nul ne revient ! Sunna ! Sunna ! dis-moi si tu es !

Sunna ne répondit pas.

Alors, Bou-Ras cria :

— Kara-Kas et Kara-Kous ! Vous qui fûtes jaloux de la puissance et de la sagesse de Sahar-le-divin-Créateur ! Kara-Kas et Kara-Kous ! vous qui avez soumis à vos armes peuples et nations ! Kara-Kas et Kara-Kous, dites-moi si vous êtes !

Kara-Kas et Kara-Kous ne bougèrent pas.

Alors, Bou-Ras appela Kaddis, celui qui fut saint parmi les saints :

— Kaddis ! Kaddis ! toi qui fus saint parmi les saints, Kaddis ! Kaddis ! dis-moi si tu es !

Kaddis ne dit mot.

A demi essoufflé, Bou-Ras appela Aanéï, et il lui dit :

— Aanéï ! Aanéï ! toi qui as chanté la grandeur, la beauté, la sainteté de la Création et qu'on a surnommé l'Immortel, dis-moi si tu es !

Aanéï non plus n'ouvrit la bouche.

Enfin, Bou-Ras appela le Grand-Prêtre-Roi :

— Sahar ! Sahar ! Toi qui fus le Grand-Prêtre, émanation sacrée du Grand-Sahar-le-divin-Créateur, toi l'instructeur qui me montras la voie ! Sahar ! Sahar ! dis-moi si tu es !

Mais les lèvres qui dirent : crois ! se tinrent fermées aussi.

Pris d'un vertige qui le faisait chanceler, Bou-

Ras se redressa, regarda l'immensité des ossuaires et la multitude effarante des crânes et, d'une voix à laquelle son angoisse donnait une puissance du tonnerre, il cria :

— Ecoutez-moi ! Ecoutez-moi, vous tous qui êtes là couchés par millions de millions, vallées et plaines d'ossements, collines et montagnes de crânes, écoutez-moi ! Ecoutez-moi ! vous tous qui êtes là où l'on sait, là où l'on voit de ses yeux ce qui est, vous les initiés... Je suis Bou-Ras, l'Homme qui interroge et veut savoir... J'ai parcouru tous les séjours avec mon fidèle compagnon Nino pour interroger et pour savoir... Je veux savoir ! Répondez-moi, vous qui savez ! Vous possédez la science des sciences, le mot des mots ! Répondez-moi, êtes-vous ici ?

L'écho même resta muet.

— Pourquoi vous taisez-vous, pourquoi ? interrogea-t-il encore, battant de sa voix le silence comme on frappe éperdument une porte qui ne veut pas céder.

Il reprit, mais d'une âme lasse :

— Je vois bien que plus un seul parmi vous n'est encore... Vous êtes tous partis, tous...

Avec une ardeur suprême, il demanda :

— Mais où êtes-vous, qu'êtes-vous devenus... qu'êtes-vous devenus ?

Il espérait qu'un souffle peut-être répondrait à son tourment. Il attendit, tendant l'oreille, ses regards fascinés par les millions d'orbites vides et de regards absents.

— Répondez ! Répondez ! dit-il encore dans un faible soupir harassé et vaincu.

Ses yeux tombèrent alors sur le Fleuve phosphorescent qu'éclairait une pâle lumière verdâ-

tre ; il s'en exhalait une puanteur d'épouvante ; les flots épais grouillaient horriblement. Un corps divin y roulait, qui conservait encore sa forme sublime mais que les vers dévoraient dans une ivresse innombrable et terrible : c'était le cadavre de Mélita.

Bou-Ras s'évanouit et s'écroula lourdement.

III

Du côté de l'Orient les cieux commençaient à blanchir ; seules brillaient encore quelques étoiles, âmes attardées. Aaref et Nina arrivaient devant l'Abîme.

Aaref était toujours hanté par la prodigieuse découverte qu'il avait faite ; cependant, malgré l'assurance qu'il faisait paraître, le doute le mordait encore. N'avait-il pas vu les yeux de la déesse s'ouvrir ? Plusieurs fois, durant son long voyage, il s'en était entretenu avec Nina.

— La déesse est de pierre, Nina, je le sais, je l'ai touchée de mes mains.

— Je ne sais qu'une chose, répliqua Nina, c'est que Mélita est ma déesse bien-aimée.

— Tu raisones comme une ânesse.

— Et toi comme un savant du Aarf.

Interloqué, il se tut, d'abord ; puis, n'arrivant pas à juguler son inquiétude, il reprit :

— Parlons sérieusement, le sujet est grave, Nina... Je t'ai dit que j'ai touché de mes mains le voile de la déesse : il est de pierre...

— Je te le répète, tu es un scélérat de prétendre m'entraîner avec toi dans le châtiment dû à ton impiété.

Aaref était las, découragé. Il se tut encore. Bientôt, laissant errer son regard :

— Encore un abîme, songea-t-il... Il y en a,

il y en aura donc toujours ! Et c'est toujours le même !

Il baissa son front orgueilleux, soupira. Il aurait voulu pouvoir ne plus penser... Il s'y efforçait, mais en vain.

— Tout est à recommencer, toujours, toujours... Je croyais avancer parce que je me mouvais, mais je suis celui qui se meut sur place et se fatigue en vain. J'ai parcouru bien des mondes sans rencontrer l'ombre de l'ombre de ce que je cherchais. Je suis prisonnier de l'Univers et je m'use les ongles à gratter les murailles qui m'enferment. Que ces murailles sont hautes ! Mais cette hauteur inaccessible n'est pas l'obstacle le plus accablant ; le tourment qui me désespère c'est de voir ces murailles, quand je crois les avoir renversées au prix de labeurs épuisants, se redresser devant moi, toujours à la même place et à jamais inexpugnables. Non, non, je ne sortirai pas de ces ténèbres. Ma prison me garde bien. Il songea à Mélita ; son souvenir l'obsédait et pesait sur son cœur.

— Il me semble, parfois, que c'est Elle que je cherche, murmura-t-il.

Il reprit avec force :

— Oui, c'est Elle... C'est Elle... J'aurais dû m'arrêter là-bas, dans son Temple. Sa beauté m'avait touché. Pourquoi, ô Grand-Sahar tout-puissant, as-tu permis que je porte une main impie sur son voile ?

Au plus profond de son désespoir, il sanglota. Zem lui dit :

— Quoi ! te voilà courbé sous la puissance de Sahar ! Je ne te reconnais plus : ne devais-tu pas refaire l'Univers ?

Aaref se redressa :

— Une défaillance due, sans doute, à la fatigue, s'excusa-t-il, elle ne se reproduira pas.

— Et aussi le regret de Mélita, la belle déesse de pierre...

S'adressant à Nina, Zem commanda :

— Appelle Nino de toutes tes forces.

Nina se mit à braire de toute la puissance de ses poumons.

Elle appela une fois : Nino ne répondit pas.

Elle appela deux fois : Nino ne répondit pas.

Elle appela trois fois : Nino ne répondit pas.

Elle appela quatre fois, cinq fois, six fois, sept fois : mais ses cris se perdaient dans l'infini de l'Abîme.

Zem-Zem avait pensé que Nino, ainsi appelé, aurait suspendu son vol pour écouter Nina et lui répondre et que cette halte aurait précipité Bouras dans l'Abîme. Il dissimula sa déconvenue :

— Ils sont sans doute trop loin car voilà longtemps qu'ils sont partis ; mais Nina est ardente et rapide ; elle rattrapera Nino qui est lent et lourd... Ainsi donc, ô Aaref ! de même que tu as pu franchir tant d'abîmes à travers les mondes que tu viens de parcourir, tu passeras aussi au-delà de celui-ci qui s'ouvre à nos pieds. Prononce donc, comme tu l'as déjà fait si souvent avec succès, le mot que je t'ai enseigné, et pars !

Malgré son audace, Aaref hésita car il n'avait jamais imaginé d'Abîme aussi effrayant. Il dit, avec un frisson dans le cœur et la voix :

— Ceci est l'abîme des abîmes.

Cependant, il reprit rapidement son assurance. N'avait-il pas étudié et envisagé un tel voyage à travers les espaces infinis, en compagnie des

planètes, sur les routes des constellations ? Le temps en était venu. Le mot magique métamorphoserait Nina en épervier merveilleux dont les ailes règneraient sur l'Inconnu. Ayant vérifié qu'il était solidement assis, il cria : « Aarf ! »

Et il s'élança.

Le splendide aventurier roulait ; il roula longtemps. Où roulait-il ?... Des astres sont nés, des astres sont morts... Aaref roulait toujours ; il errait, misérable naufragé, heurté, bousculé, désespéré, à la dérive. Ayant reconnu que Nina était encore près de lui, il lui dit, dans une dernière lueur de conscience :

— Je n'y vois plus... je n'entends presque plus...

— J'ai entendu dire, répondit Nina, qu'un temps viendrait où nous aurons mille yeux et mille oreilles... Mais, pour toi, tu es sans doute condamné à subir un sort contraire... Adieu, je rejoins mon ami qui m'appelle.

Aaref était précipité de plus en plus vite ; bientôt il fut happé par l'éternel tourbillon du désespoir qui ne lâche pas sa proie et hurle sa lamentable détresse.

IV

Quand, ranimé par un braiement, Bou-Ras eut retrouvé ses forces et rejoint Nino à quelque distance de là, celui-ci lui dit :

— Je te croyais disposé à prendre ta place parmi ceux qui sont partis, laissant ici leur carcasse en souvenir ; c'est pourquoi j'ai sonné de la trompette.

— Tu as bien fait de m'appeler ainsi, mon cher Nino. J'étais seulement fatigué et, je l'avoue, un peu découragé... Mais c'est fini. J'ai eu tort, certes, de vouloir faire parler ces carcasses et ces crânes et de m'obstiner à leur arracher une réponse. A chacun sa tâche : ces ossements sont là pour se dissoudre en poussière, mais c'est à nous d'aller à la délivrance de la Princesse. En route donc, et ne nous attardons pas plus longtemps à la contemplation stérile de ces horribles restes !

A peine eurent-ils franchi la gorge dont les parois s'éclairaient maintenant d'une lueur rose, qu'ils se trouvèrent chez le Dragon. C'était, dans la pâle clarté d'un crépuscule éternel, une vaste nécropole peuplée de tombes de toutes formes et de toutes dimensions ; des arbres noirs et immobiles veillaient. Bou-Ras s'avança. Il respirait avec force l'air de mort et de vie qui emplissait

le sublime paysage. Bientôt, il fut surpris par une voix qu'il lui sembla reconnaître et qui sortait d'une tombe :

— N'es-tu pas celui que j'attends depuis des temps et des temps ? disait-elle.

— Si c'est à moi que tu t'adresses, répondit Bou-Ras, sache que je suis celui qui cherche la Princesse Bien-Aimée pour la donner en épouse à tous ceux qui l'ont désirée, qui la désirent et la désireront. Mais, ô toi qu'il m'a été si agréable d'entendre, n'es-tu pas Bin-L'Arth à qui j'ai confié la garde du temple ?

— Je suis ton fidèle Bin-L'Arth. Vois où je suis... Je ne sais quand ni comment j'y ai été mis... Délivre-moi, si tu le peux.

— Mais réponds à ma question d'abord : n'as-tu pas vu ma Princesse Bien-Aimée ?

— Je ne m'en souviens plus, répondit Bin-L'Arth, après s'être efforcé de rappeler ses souvenirs... Celui qui me tient captif pourrait peut-être te satisfaire.

Bou-Ras distingua bientôt, dans la pénombre, un Arbre dont la frondaison gigantesque se perdait dans l'invisible et l'inaccessible. A ce moment, une tempête effroyable le secoua ; la foudre tonnait de toutes parts ; on entendait des gémissements et des fracas formidables. Nino s'arrêta et parut disposé à faire demi-tour.

— Que se passe-t-il, Nino ? lui demanda Bou-Ras.

Il ne répondit pas.

— Quoi, si près du but, tu renâcles à la route comme au temps immémorial de nos premiers voyages ? T'en souvient-il, Nino ? Je n'étais pas très hardi et ne savais trop comment me compor-

ter sur ta mouvante échine, mais tu étais aussi capricieux que rétif et lourd. Nous nous sommes faits à peu près l'un à l'autre, cependant, à tel point que nous voici devenus inséparables : aussi, que te prend-il ?

— Tu n'es devenu que trop hardi..

Nino tremblait.

— J'ai peur, dit-il.

— Qu'y a-t-il !

— Où as-tu donc les yeux ?

Enroulé autour du tronc prodigieux de l'Arbre, le Dragon les guettait ; c'est lui qui soufflait la tempête et faisait éclater la foudre.

— C'est le Dragon, fit simplement Bou-Ras.

Le Monstre, déroulant ses horribles anneaux aux reflets et aux crissements métalliques sinistres, s'avavançait vers le conquérant.

— Fuyons, fuyons ! suppliait Nino.

— Nous ne pouvons qu'aller de l'avant, les abîmes bordent notre étroit sentier... Eh bien ! nous irons de l'avant, Nino, et nous délivrerons la Princesse Bien-Aimée de la Vie !

Les ténèbres s'épaississaient rapidement ; l'air était lourd de toute l'horreur qui suintait et s'exhalait de partout ; les crânes qui, par endroits, s'éclairaient d'une sinistre phosphorescence, devenaient plus impressionnants. Comme un carnassier repu et sûr de sa proie, le Serpent ne se hâtait pas, mais il s'amusait à se tordre en mille anneaux, puis à se dérouler en faisant étinceler et sonner ses écailles dont chacune était pareille à une cuirasse invulnérable. Nino était sidéré ; en vain Bou-Ras l'excitait-il ; il n'était plus qu'une misérable loque incapable de toute défense et résigné à se laisser anéantir. Impa-

tient de s'attaquer à l'Ennemi, Bou-Ras mit pied à terre, s'avança hardiment, le Roseau au poing, avec son anneau d'or. Déjà, le Dragon, dont les yeux énormes flamboyaient comme des bouches d'enfer, ouvrait sa gueule d'une rougeur horrible, mais son adversaire lui toucha la tête avec le bout de sa lance et, aussitôt, comme si elles obéissaient à un ordre souverain, ses mâchoires se refermèrent. Le Serpent semblait étonné lui-même de sa docilité.

— Salut, Serpent ! Qui es-tu ? lui demanda Bou-Ras après l'avoir observé un moment.

— Je suis la Sentinelle. Je t'attendais, je savais que tu viendrais : ne t'ai-je pas donné Nino qui t'a mené jusqu'ici, et quelquefois conduit ?... Je suis Nino, ô Bou-Ras ! C'est Nino qui est devant toi et qui te parle, Nino, ton bon compagnon de toujours... Je ne puis rien pour t'expliquer ce mystère, comprends si tu peux... Mais souviens-toi que tu as dit toi-même : « nous nous sommes si bien faits l'un à l'autre que nous voici inséparables... ».

L'âne s'était évanoui comme un fantôme au clair de lune ; Bou-Ras en éprouva d'abord un malaise, mais il reconquit aussitôt sa sérénité et sa force.

— Traître ! cria-t-il au Dragon.

— Appelle-moi comme tu voudras : Traître, Démon, Satan, Ennemi, Dragon, Mort, Zem-Zem ou Oiseleur ; sous mille noms et mille formes, je suis toujours moi-même.

— Je sais qui tu es, je le sais... Ta pensée m'a accompagné jusqu'ici comme l'ombre accompagne le corps mortel quand il est éclairé d'un côté par la lumière du soleil.

— Eh ! je t'ai rendu plus d'un service, Bou-Ras ! Souviens-toi, souviens-toi du brave Nino !... Je sais qui tu es aussi...

— Il faudra donc nous séparer... Adieu, cher compagnon de tant de combats ! Adieu, Nino, suprême illusion ! J'en ai bien du regret.

— Nous séparer ! ricana le Dragon.

Et le monde fut secoué par ce ricanement.

— Nous séparer ! répéta-t-il. La voilà, plutôt, ta dernière erreur ! Où prétends-tu courir encore ? Tu es au but...

— Non, ce n'est pas toi que j'ai cherché et poursuivi depuis ma naissance.

— Moi, je t'ai cherché et poursuivi sans trêve... ou plutôt, je ne t'ai ni cherché ni poursuivi, je t'ai attendu, sachant bien que tu aboutirais ici, mais il m'a plu de te donner un compagnon, un guide parfois, qui est moi-même. Maintenant te voici arrivé... Des millions et des millions sont passés avant toi, et tu as marché sur leur poussière...

— Qui t'a placé ici ?

— Moi ! Et non pas, comme tu pourrais le croire, la Loi, le Secret du Seigneur.

— Pourquoi te places-tu en travers de mon chemin ?

— Pour te signifier qu'on ne va pas plus loin... Des millions et des millions ont terminé en ce lieu leur voyage. N'as-tu pas remarqué ces montagnes et ces plaines ?

Projetant au loin le feu de ses regards qu'il rendit aussi éclatant que celui du soleil à midi, et éclairant collines, vallées et montagnes d'ossements qui brillèrent aussitôt, il ajouta :

— Regarde !

— J'ai vu. La paix soit sur ces vaincus et sur ces maudits ! Mais je suis devant toi pour te réclamer Mélita...

— Ta demande est étrange, répondit la Sentinelle dans un rire qui secoua de nouveau l'Univers ; la consigne est formelle : nul ne va plus loin qu'ici ; nul ne retourne sur ses pas, cette Auberge atteinte : c'est ici l'Auberge de ceux qui ont fini le voyage...

Eclairant une fois encore l'effarant ossuaire :

— Regarde, regarde-les, ajouta-t-il... Ils se reposent en paix, voyageurs fatigués, heureux de se délasser de leurs harassantes épreuves.

— Je ne suis pas fatigué et mon voyage n'aura pas de terme...

— Tu rêves, ô Bou-Ras ! J'ai des consignes...

— Garde-les pour les âmes fermées à toute espérance. Mon Désir est plus puissant que tes consignes et mes ailes franchiront les abîmes... Ainsi, rends-moi ma Bien-Aimée !

— Quel orgueil est le tien ! Ne sais-tu donc pas que la docilité, la soumission absolue sont les règles de mon empire ? Tous s'y conforment, même les prêtres les plus savants, même les conquérants les plus puissants... Ne vois-tu pas comme ils se tiennent tranquilles ? Ainsi, résigne-toi à voir celle que tu réclames soumise au commun sort... Prépare-toi à le partager avec elle.

Le Dragon voulut happer le voyageur, mais il fut bien étonné de son impuissance ; ses membres étaient paralysés ; il ouvrait ses mâchoires, dardait sa langue flamboyante ; mais sa proie était insaisissable.

— Tu le vois, dit Bou-Ras, tu ne peux rien contre la puissance de mon amour : aussi, rési-

gne-toi à garder seulement ceux qui, croyant en toi, t'ont abandonné leur âme, quoique à regret, peut-être.

Le Dragon écumait ; une bave rouge coulait de sa gueule furieuse ; de ses yeux sortaient des torrents de feu qui éclairaient les recoins les plus écartés d'une lumière froide et funèbre ; il tendait ses muscles pour bondir.

— Rends-moi Celle que tu as prise et que tu gardes injustement, réclama encore Bou-Ras de sa voix calme.

Un sifflement horrible lui répondit, et il se répercuta longtemps dans les ténèbres.

Alors, levant sa lance, Bou-Ras frappa le sommet de la tête du monstre avec l'anneau d'or. La Bête s'enroula convulsivement en anneaux sonores, se déroula, s'enroula de nouveau, battant le sol et l'air épais avec un bruit formidable ; puis, métamorphosée en une forme humaine dans laquelle Bou-Ras reconnut l'Oiseleur, elle fut précipitée dans l'abîme et poussa un cri à la fois pitoyable et terrible : « Mélita ! Mélita ! »

V

Bou-Ras put atteindre, dès lors, la terre promise aux enfants d'Abraham, l'ancêtre de ceux qui marchent le front tourné vers la Lumière.

On était vers le milieu de la nuit ; le ciel resplendissait de ses plus belles étoiles, l'air s'enivrait du parfum des lys ; on entendait des battements d'ailes. Bou-Ras gardait les troupeaux et il veillait. Tout à coup, un ange parut dans une clarté ; il était debout devant Bou-Ras qui tressaillit. Remis de son émotion, le Berger demanda :

— N'est-tu pas Celle que je cherche, l'objet de mon immortel désir ?

— Je suis l'Envoyé du Seigneur, répondit l'Ange. Je viens vers celui qui, à travers mille et mille embûches, mille et mille épreuves et illusions, a cherché, avec la persévérance la plus constante, la voie du salut. Je viens lui annoncer l'évangile ; voici : la Femme a écrasé la tête du Serpent et elle a mis au monde le vainqueur de la mort. Va vers Elle et adore-la, car Elle est la Vie.

— Où la trouverai-je ?

— Rends-toi à Bethléem. Parvenu à la porte de la ville, tu rencontreras un âne errant qui s'offrira pour te porter ; évite-le, chasse-le devant toi et suis-le jusqu'au moment où, pris de terreur, il s'enfuira. C'est à cet endroit qu'est

la grotte de la Vierge ; voici à quels signes tu la reconnaîtras : Elle veille sur l'Enfant enveloppé de langes et couché sur la paille, dans une crèche.

Bou-Ras réveilla en hâte Bin-L'Arth et ses autres compagnons et ils coururent ensemble à Bethléem. Près de la Ville, Nino se présenta aux pèlerins qui le chassèrent devant eux ; bientôt, épouvanté, il renâcla, puis s'enfuit, et Bou-Ras comprit qu'ils étaient arrivés. Il hésita d'abord, puis s'avança vers le seuil. C'était bon d'entrer dans la grotte. Et ils aperçurent le Bœuf qui soufflait pieusement, les yeux calmes, et rumina la vie ; ils virent la Brebis qui léchait son agneau ruisselant d'éternité. Nina aussi était là, avec son ânon, et elle rêvait.

Bou-Ras vit la Vierge ; se prosternant, il dit, et les autres dirent avec lui :

— Je vous salue, pleine de grâce, Mère de la Vie !

Et la grotte était illuminée par le rayonnement de la crèche, et l'Univers et les siècles en étaient illuminés depuis le premier jour.

Bou-Ras s'agenouilla et adora.

Les Mages arrivaient, conduits par Aarif.

Bin-L'Arth, Karmenou, Karmena, entonnèrent le chant de Noël ; Aanéï, Balda, Lama-Valé, le Converti les accompagnaient de leurs pipeaux.

L'aube pointait. Nina rêvait au jour où elle porterait le Prince de la Vie dans l'hosanna des Rameaux.

Abîmé dans un ravissement total, Bou-Ras tomba en extase ; le feu de l'Amour consumait son corps. Soudain, une Abeille bourdonna, éclosa dans cette adoration sans fin. Elle tourna sept

fois autour de l'endroit où Bou-Ras s'était agenouillé. Puis, par la porte de l'aube, elle s'élança, triomphante, dans l'azur.

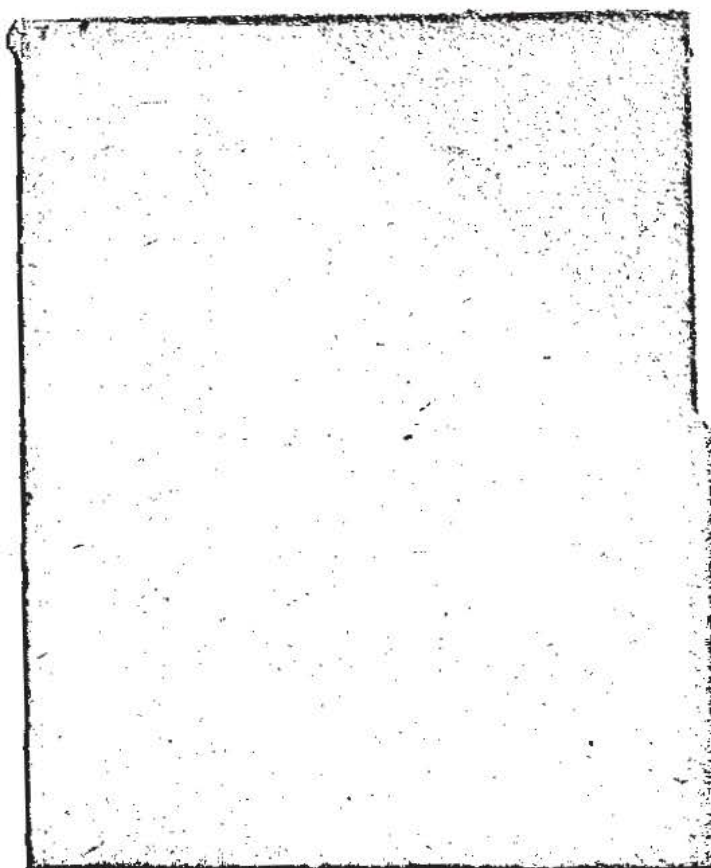
C'est ainsi que Bou-Ras, fondu dans le jour éternel, arriva là où il voulait arriver.

On entendit encore un braiement lointain.

TABLE DES MATIERES

	Pages
CHAPITRE PREMIER	
ROUH	7
CHAPITRE II	
PAR LES SENTIERS DE LA MONTAGNE.	45
CHAPITRE III	
MELITA	95
CHAPITRE IV	
L'ABEILLE D'OR	169

IMPRIMERIE
M. LABALLERY
12, Rue Porte-d'Auxerre
CLAMECY (Nièvre)



LAURENT ROPA

BOU-RAS

Roman



Une œuvre d'une exceptionnelle originalité, surprenante, inspirée et qui témoigne d'une noble inquiétude spirituelle. Si l'on demande à l'auteur dans quel genre il convient de la classer (conte philosophique, roman ésotérique, fantaisie lyrique, poème en prose, etc...), il répond qu'il n'en sait rien et que cela n'a pas d'importance. Lui reproche-t-on d'être trop loin du goût du jour, il réplique que c'est tant pis pour le goût du jour et pour ceux qui s'y asservissent.

En mille péripéties symboliques, BOU-RAS décrit la quête de l'Ame, prisonnière de la nuit vers la Lumière et la Vie.

L'Etrange récit commence dans la nuit des temps. De la mythologie la plus obscure, l'auteur nous conduit à la suite de ses personnages (pour lesquels ne comptent ni lieux, ni espace, ni temps) à travers tous les systèmes édifiés pour satisfaire aux exigences de l'esprit jusqu'au jour de la Lumière.

Ce récit est soutenu par un style étonnant où l'on retrouve l'équilibre, la cadence et la poésie des contes orientaux, la saveur et la richesse de leurs dialogues, et quelques traces d'un scepticisme souriant et teinté d'humour.



LA NEF DE PARIS ÉDITIONS

25, Rue des Boulangers — PARIS (5^e)